VOYAGE

Ex dono en auctoris

EN

ANGLETERRE

ET EN

FRANCE,

DANS LES

ANNÉES 1831, 1832 et 1833.

PAR F.-X. GARNEAU.

QUÉBEC :

Des Presses à-vapeur d'AUGUSTIN COTÉ & Cie., près l'Archévêché.

1855.

Doyen de
Men

Mon ch

Je vou
" Voyage
1832 et
gner tou
dévouem
difficile
même,
frante.

Les se
chez le
longtem

En vo
versité-
donner
sement
pandre
pas sont
si les av
pas tou
valeur
riels, il
rendue
cause q

DÉDICACE

AU DOCTEUR JEAN BLANCHET,

Doyen de la Faculté de Médecine à l'Université-Laval de Québec, Membre du Collége Royal des Chirurgiens de Londres.

MON CHER DOCTEUR,

Je vous prie d'agréer la dédicace du livre que j'intitule : " Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833. " Je désire, par cet hommage, vous témoigner tout le cas que je fais de votre habileté et de votre dévouement à la science dans la profession laborieuse et difficile que vous exercez avec tant d'honneur pour vous-même, et tant d'avantage pour la pauvre humanité souffrante.

Les services que vous avez rendus chez le pauvre comme chez le riche, surtout chez le pauvre, vous ont acquis depuis longtemps la reconnaissance de vos concitoyens.

En vous choisissant pour un de ses professeurs, l'Université-Laval n'a fait qu'aller au devant du vœu public, et donner la preuve qu'elle entendait s'acquitter consciencieusement de la noble tâche qu'elle s'est imposée, celle de répandre les lumières au milieu des hommes. Si les premiers pas sont difficiles dans la carrière des lettres et des sciences, si les avantages que procure la culture de l'esprit ne sont pas toujours, dans un pays nouveau, appréciés à leur valeur par une population trop préoccupée d'intérêts matériels, il viendra un temps, sans doute, où pleine justice sera rendue à ceux qui auront fait des sacrifices pour la plus belle cause qui puisse occuper l'attention des sociétés.

C'était pour observer les résultats de la haute civilisation de l'Europe et les ouvrages de ses plus grands génies,que je passai les mers et visitai Paris et Londres, ces deux Athènes modernes. J'étais fier, en me promenant au milieu des monuments de ces grandes capitales, d'appartenir aux nobles races qui les avaient élevés, et tout en admirant ces chefs-d'œuvre, je faisais des vœux pour que l'étranger pût un jour rendre le même témoignage à nos enfants sur les bords du majestueux Saint-Laurent.

Agréez, mon cher docteur, l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis votre dévoué serviteur et ami,

F. X. Garneau.

Mes premiers souvenirs se rattachent à des guerres ou à des voyages. J'avais à peine quatre ou cinq ans, lorsqu'un jour je vis rentrer mon père triste et fatigué, d'une excursion commerciale vers le bas du Saint-Laurent, qui n'avait pas été heureuse. Il raconta à ma mère comment il avait manqué de périr, avec sa goëlette, par la faute d'un vieil ivrogne nommé Lelièvre, qui s'était donné pour pilote. Plus tard la peinture qu'il faisait à ses amis du pays qu'il avait visité dans ces parages, encore plus sauvages et déserts alors qu'aujourd'hui, frappait vivement ma jeune imagination.

Dans le même temps, le mouvement des troupes à Québec, leurs allées et leurs venues, occasionnées par la guerre avec les Etats-Unis, fournissaient de nouvelles scènes qui m'intéressaient vivement par l'éclat bruyant du spectacle.

Cette guerre réveillait dans les cœurs les souvenirs du passé. Les vieillards aimaient à raconter les exploits de leurs pères et les épisodes de la guerre de la conquête. Mon vieil aïeul, courbé par l'âge, assis

sur la galerie de sa longue maison blanche perchée au sommet de la butte qui domine la vieille église de St.-Augustin, nous montrait de sa main tremblante le théâtre du combat naval de l'*Atalante* avec plusieurs vaisseaux anglais, combat dont il avait été témoin dans son enfance(1). Il aimait à raconter comment plusieurs de ses oncles avaient péri dans les luttes héroïques de cette époque, et à nous rappeler le nom des lieux où s'étaient livrés une partie des glorieux combats restés dans ses souvenirs.

Je grandissais au milieu de ces événements et de ces discours, avec le goût des voyages et de cette incessante mobilité qui forme aujourd'hui le trait caractéristique de l'habitant de l'Amérique du Nord. Si les circonstances ou la fortune ne me permettaient pas encore de parcourir ces lacs, ces fleuves grandioses que nos pères avaient découverts dans le Nouveau-Monde, de visiter cette ancienne France d'où ils venaient eux-mêmes, je me promettais bien de saisir la première occasion qui s'offrirait d'accomplir au moins une partie de mes vœux, et d'aller saluer le berceau de mes ancêtres sur les bords de la Seine.

Pendant mon cours de droit, une occasion me permit de satisfaire une partie de mes désirs. Je la saisis avec toute l'ardeur d'un jeune homme de 19 ans.

Je partis de Québec dans le mois d'août 1828, sur un brick de commerce, pour Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.

Nous descendîmes le Saint-Laurent, passâmes par le Détroit de Canso, qui sépare le Cap-Breton de la

(1) Ce combat se livra en 1760, vis-à-vis de la Pointe-aux-Trembles.

Nouvelle-Ecosse, cette ancienne Acadie dont le berceau fut éprouvé par tant d'orages, et nous côtoyâmes cette dernière contrée, devant laquelle nous essuyâmes un grain de quelques heures qui me donna une idée d'une tempête sur mer.

De Saint-Jean, qui n'était alors qu'un gros bourg, je me rendis à Boston sur un navire, en touchant à Portland. De Boston j'atteignis par terre New-York, où je séjournai deux ou trois semaines, visitant ses parcs, ses rues, ses quais, ses bibliothèques, ses théâtres, ses environs, toutes choses qui ont fait depuis lors d'immenses progrès en embellissements et en étendue. La population de New-York était alors de 200,000 âmes ; elle est aujourd'hui de 600,000. Les Etats-Unis sont destinés à devenir une Chine Occidentale (2). De New-York je me dirigeai sur Buffalo, en passant par Albany, Troy, Schenectady, Utica, Rome, Syracuse et Rochester, toutes villes nées à peine et dont la plupart sont aujourd'hui considérables. Buffalo, incendiée dans la dernière guerre, ne faisait que commencer à sortir de ses cendres. J'avais devant moi les eaux du lac Erié, une de ces mers douces qu'on ne trouve point dans l'ancien monde. Je me hâtai d'arriver à la chûte de Niagara, plus grandiose encore par la masse d'eau qui se jette dans un précipice d'un mille de largeur, que par la profondeur de l'abîme.

Le pays, de Niagara à Lewiston et Toronto, incendié, comme Buffalo, dans la guerre de 1812, avait

(2) En 1775 il y avait trois millions d'habitants ; cette population a doublé huit fois depuis. A ce compte il y aura vers 1925, deux cents millions d'habitants ; mais cet accroissement se ralentira probablement.

servi de théâtre à une foule de combats. On y avait élevé une colonne au général Brock sur les hauteurs de Queenston, au pied desquelles il avait été tué. Ce monument donnait à la contrée cet intérêt historique qui a tant de charmes pour le voyageur. La longueur du lac Ontario, le plus petit de nos grands lacs, 60 lieues, fait juger assez des proportions de la nature canadienne. Ces lacs, la chûte de Niagara, le St-Laurent, son golfe, sont taillés sur le gigantesque et conviennent parfaitement à la bordure colossale qui les encadre. En effet, d'un côté, au nord, ce sont des forêts mystérieuses, dont les limites sont inconnues ; de l'autre, à l'ouest, ce sont encore des forêts qui appartiennent au premier occupant, Anglais ou Américain ; au sud, c'est une république dont le territoire excède de beaucoup celui de toute l'Europe ; à l'est, c'est la mer, la mer brumeuse, orageuse, glacée de Terreneuve et du Labrador. L'infini semble régner sur nos frontières.

Je pensais à l'immensité de ces contrées lorsque je descendais le lac Ontario, sur lequel on fait usage du compas pour se diriger comme sur l'océan. J'atteignis enfin Kingston, l'ancien Frontenac des Français, et je rentrai à Québec, après avoir parcouru une petite portion de cette Nouvelle-France d'autrefois, et cependant j'avais fait près de 700 lieues de chemin par terre et par eau.

Cette rapide excursion dans laquelle j'avais traversé des nations à leur berceau, côtoyé des rives encore sauvages, circulé au milieu de forêts à moitié abattues, surtout entre Albany et Buffalo, forêts qui avaient abrité autrefois les barbares indigènes, ces indomptables Iroquois dont on apercevait encore ça et là quelques fantômes décrépits, me donnait une idée

vaste de l'avenir de ce nouvel empire jeté par Champlain sur la voie du temps. Tout le monde était occupé dans ces grands territoires à fonder des villes, à agrandir les ports, à cultiver les campagnes, et me rappelait ces beaux passages de Fénélon. " Télémaque regardait avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles ; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissait la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer ; chaque jour, chaque heure, elle croissait en magnificence, et elle montrait de loin aux étrangers, qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevaient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteaux ; les pierres étaient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail, dès que l'aurore paraissait.....

" Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter." [1].

C'est au milieu de tout ce bruit que retentit sans cesse la hache du défricheur. Tout marche avec tant de rapidité que les villes et les villages s'élèvent

---

[1] Télémaque.

et changent d'aspect d'une heure à l'autre. Après avoir parcouru ainsi quelques parcelles de l'Amérique, le désir de voir l'Europe à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est, augmentait chez moi à mesure que j'en voyais la réalisation plus probable. Enfin, cet heureux moment arriva, et c'est le résumé de mes courses et de mes observations en France et en Angleterre, que j'ose présenter au lecteur dans l'ouvrage qui va suivre. Je ne puis prétendre enseigner rien de nouveau sur des peuples et des contrées dont les auteurs cent fois plus habiles et plus instruits que moi, ont fait des peintures qui ne périront pas. Mais on pourra prendre quelqu'intérêt à suivre, dans ces faibles esquisses, les impressions d'un voyageur sorti d'une société où l'uniformité et l'égalité sont à peine troublées, où les traits de la civilisation ne se montrent encore que sous les formes de l'utilité, si je puis m'exprimer ainsi, et qui se trouve jeté tout à coup au milieu d'une civilisation très avancée, très artificielle et où l'uniformité et l'égalité n'existent pour ainsi dire nulle part.

On aurait aimé, peut-être, à connaître mes impressions sur une société où vainqueurs et vaincus sont confondus depuis des siècles, et ne forment plus qu'une masse homogène, et mes idées sur le sort que l'avenir destine à notre race, en Canada. On aurait été bien aise de savoir quelle conclusion j'avais tirée, au milieu des monuments du moyen-âge, de la fusion des races en France et en Angleterre, races dont la diversité ne consiste plus qu'en quelques vieux parchemins, et quelques tombeaux gothiques oubliés au fond des vieilles cathédrales. J'ai voulu satisfaire le lecteur à cet égard ; mais après avoir entamé ce travail, je me suis aperçu qu'il formerait une trop

longue digression dans une relation de voyageur, et j'ai dû l'abandonner. J'en ferai peut-être une œuvre spéciale quelque jour.

Dans la relation qui va suivre, je serai aussi précis que la nature du sujet le permet. J'ai fait tous mes efforts pour accomplir la tâche que je me suis imposée de manière à satisfaire le public. J'espère qu'il voudra bien m'accorder en retour sa sympathique indulgence.

Je n'ai visité, comme je l'ai dit, que l'Angleterre et une partie de la France ; mais j'ai résidé près de deux ans à Londres, et j'ai été à même d'observer bien des choses qui échappent au voyageur qui ne fait que passer.

I.

L'auteur s'embarque à Québec pour Londres.—Le fleuve Saint-Laurent.—Le golfe.—Bancs de Terreneuve.—Passe-temps dans la traversée.—Une tempête.—Arrivée sur les côtes d'Angleterre.—Entrée dans la Tamise.—L'auteur débarque à Gravesend.—Il se rend à Londres en steamer.—Situation et statistique de cette ville.—Première promenade dans la capitale ; ses rues, ses monuments.—Whitehall.—Eglise de Westminster.—Parlement.—Rue et parc du Régent.—Théâtres.—Mad. Vestris et Liston.—Visite à M. Viger.—MM. les abbés Desjardins et de la Porte.—La Cité.—Eglise de St-Paul.—La Bourse.—La Banque d'Angleterre.—Le bureau des postes.—La douane.—Les ponts de Londres.—Sommerset House.—Guildhall ; l'organisation municipale.

L'Europe conservera toujours de grands attraits pour l'homme du Nouveau-Monde. Elle est pour lui, ce que l'Orient fut jadis pour elle-même, le berceau du génie et de la civilisation. Aussi le pélérinage que j'entreprenais au delà des mers avait-il, à mes yeux, quelque chose de celui qu'on entreprend

en Orient, avec cette différence que là on va parcourir des contrées d'où la civilization s'est retirée pour s'avancer vers l'Occident, et que j'allais visiter en France et en Angleterre, cet Orient de l'Américain, des pays qui sont encore au plus haut point de leur puissance et de leur gloire. Si ces contrées n'ont pas l'attrait mélancolique des ruines de la Grèce et de l'Egypte, elles ont celui qu'offre le spectacle de villes populeuses et magnifiques, assises au milieu de campagnes couvertes d'abondantes moissons. Enfin j'allais voir défiler sous les bronzes de Hyde-Park et de la place Vendôme, les fiers guerriers eux-mêmes dont ces monumens retracent si solennellement l'histoire.

Je m'embarquai à Québec pour Londres dans le navire le *Strathisla*, le 20 juin 1831. Ce navire était commandé par le capitaine Bonyman, navigateur écossais qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage du Canada. Il y avait un autre passager à bord, le lieutenant d'artillerie Marlay ; c'était un grand jeune homme fort gai, à qui j'avais vu jouer la comédie sur nos théâtres de société avec beaucoup de facilité et d'entrain. Nous eûmes bien vite fait connaissance comme c'est la coutume en voyage, et nous devînmes aussi bons compagnons que peuvent l'être un Français et un Anglais qui sortent du Canada.

Nous levâmes l'ancre à une heure et demie de l'après-midi, et déjà le soir nous avions passé tous les vaisseaux qui avaient mis à la voile dans la matinée. Malgré l'habitude, on trouve toujours le spectacle qu'offrent Québec et ses environs plein de grandeur et de poésie. La rivière Saint-Charles, la Pointe-Lévy, l'île d'Orléans, Beauport, les Laurentides, au

milieu des quels le Saint-Laurent s'épanouit dans un vaste bassin, forment en face de la ville un tableau dont la magnificence augmente nos regrets lorsqu'il faut le quitter. En descendant, de la Pointe-Lévy à Rimousky, la rive droite du Saint-Laurent s'abaisse, le long du fleuve, presqu'au niveau de l'eau ; mais en arrière, le terrain s'élève légèrement en amphithéâtre, et dessine sur le ciel une ligne plus ou moins ondulée. La rive gauche du fleuve est formée des Laurentides, chaîne de montagnes, qui se prolonge jusqu'au Labrador. Ce sont des caps plus ou moins élevés, plus ou moins capricieux, dont le fleuve baigne le pied, et dont le sommet et les pentes sont hérissés, sur quelques points, de maisons blanches et de clochers, entre Beauport et le Saguenay. Dès la première nuit de notre départ le vent changea et il fallut jeter l'ancre sous l'île aux Grues. N'ayant rien de mieux à faire, nous débarquâmes dans l'île le lendemain, M. Marlay, le capitaine, le pilote et moi. Nous y fûmes accueillis avec politesse par un des habitants, M. Painchaud, à qui le pilote nous présenta. C'était un cultivateur aisé qui vivait entouré de ses enfants, jeunes filles pleines de grâces qu'il avait fait élever avec soin chez les Ursulines de Québec. Rien de moins rustique que cette famille, rien de plus pittoresque que les paysages au milieu desquels s'élevait leur maison. Nous retournâmes à notre vaisseau fort contents de notre excursion.

Le vent étant revenu à l'ouest bientôt après, nous remîmes à la voile. Dès le 23, nous étions en vue de l'ile déserte et sauvage d'Anticosti, que nous laissâmes derrière nous le lendemain. De Québec au Bic, espace de soixante lieues, le fleuve est hérissé ça et là d'îles et de rochers qui demandent l'attention du pilote. Quelques uns de ces rochers portent le

nom de Piliers. Je les aperçus le matin à travers la brume. Quoique peu élevés, voilés comme ils l'étaient par les brouillards, qui n'en laissaient paraitre que quelques points noirs et alongés vers le ciel, ils formaient un effet de perspective très pittoresque. Plus on descend le Saint-Laurent plus ce fleuve en impose par sa majestueuse grandeur, il a vingt lieues de large à son embouchure, et par la silencieuse solemnité de ses rives. Ces rives conservaient encore depuis la Malbaie et le Bic en descendant l'aspect sauvage et abandonné qu'elles avaient du temps de Jacques Cartier. Elles sont abruptes et élevées, et l'on aperçoit, dans le lointain, derrière celle du sud, les Chick-Saws, montagnes dont quelques sommets atteignent une hauteur de 4000 pieds. Le golfe par lequel le fleuve se jette dans la mer, a près de cent cinquante lieues de longueur sur cent de largeur. Il contient des îles qui formeraient des provinces. L'île d'Anticosti a cinquante lieues de longueur. Les îles réunies du Prince Edouard occupent presqu'autant de place, et Terreneuve et le Cap-Breton sont comme les colonnes de ce grand vestibule, en face de l'Atlantique.

Le 25, nous fûmes jetés, par un vent très frais, dans une des baies de Terreneuve, celle de Saint-George ; nous pûmes cependant nous en éloigner. Nous doublâmes le Cap-Ray, au sud de cette baie, en compagnie du brick le *Francis*, pour entrer bientôt en plein océan. Le 27, nous passions devant l'île de Miquelon, qui rappella de tristes souvenirs à nos matelots. C'était sur les récifs de ce rocher qu'avait eu lieu, quelques années auparavant, l'affreux naufrage du *Fullwood*, dans lequel avait péri le nommé Martinicio, l'un de nos concitoyens. Le capitaine nous

montrait de la main ces noirs récifs où blanchissait la mer.

Le vent nous fut propice jusqu'au 4 juillet. Nous passions les journées à causer, à lire, à regarder les aspects toujours changeants des terres, tant que nous en eûmes sous les yeux, et les soirées à faire la partie de whist. Je parcourais au milieu de nos loisirs quelques livres que j'avais mis dans mes malles. C'était surtout des livres anglais, afin de me familiariser plus que je ne l'étais avec la langue de l'un des pays que j'allais visiter. C'étaient Byron, Prior et Newton, ce prince de l'astronomie. C'est sur l'océan que le mécanisme de l'univers paraît immense, et qu'il est nécessaire de le connaître pour retrouver sa route. En effet, sur la mer l'on erre comme au milieu du vide ; l'on flotte sur l'abîme, pour nous servir des termes de l'Ecriture. Dans un beau jour, rien de plus doux, de plus suave, de plus gracieux que l'océan ; dans un jour de tempête, rien qui offre plus l'image de la colère de Celui qui est parce qu'il est.

Byron a fait de beaux vers sur la mer, sur cet océan dont il était lui-même si épris, et dont les dangers anoblissaient à ses yeux la carrière indépendante du pirate. Il donne au forban une physionomie romantique. A côté du corsaire, ses gros et révérends ministres de village deviennent des personnages fort égoïstes et fort ridicules. Byron est à plus d'un titre le Voltaire romanisé du 19e siècle. Il ne démolit pas en faisant rire, mais en enivrant d'héroïsme et de liberté. Il chante :

> O'er the glad waters of the dark blue sea,
> Our thoughts as boundless and our souls as free ;
> Far as the breaze can bear, the billows foam.

Survey our empire and behold our home !
These are our realms, no limits to their sway,
Our Flag the sceptre, all who meet obey.
Oh, who can tell ? not thou luxurious slave !
Whose soul would sicken o'er the heaving wave ;
Not thou, vain lord of wantonness and ease !
Whom slumber soothes not, pleasure cannot please.
Oh, who can tell, save he whose heart hath tried,
And danced in triumph o'er the waters wide,
The exulting sense, the pulse's maddening play,
That thrills the wanderer of that trackless way ?
That for itself can woo the approaching fight,
And turn what some seem danger to delight ;
That seeks what cravens shun with more than zeal,
And when the feebler faint—can only feel—
Feel—to the rising bosom's inmost core,
Its hope awaken and its spirit soar ?
No dread of death, if with us die our foes,
Save that it seems even duller than repose :
Come when it will—we snatch the life of life—
When lost—what recks it—by desease or strife ?
Let him who crawls enamour'd of decay,
Cling to his couch and sicken years away ;
Heave his thick breadth, and shake his palsied head ;
Ours—the fresh turf, and not the feverish bed.
While gasp by gasp he fatters forth his soul,
Ours with one pang—one bound—escapes control.
His corpse may boast its urn and narrow cave,
And they who loathed his life may gild his grave :
Ours are the tears, though few, sincerely shed,
When ocean shrouds and sepulchres our dead,
For us, even banquets fond regret supply
In the red cup that crowns our memory ;
And the brief epitaph in dangers day,
When those who win at length divide the prey,
And cry, Remembrance saddening o'er each brow,
How had the brave exalted now !

Ce chant me fait penser à la vie aventureuse et romanesque de nos anciens voyageurs. Quelle source de poésie que les courses et les découvertes de ces braves chasseurs, qui s'enfonçant dans les solitudes

inconnues du Nouveau-Monde, bravaient les tribus barbares qui erraient dans les forêts et les savanes, sur les fleuves et les lacs de ce continent encore sans cité et sans civilisation. Un jour sans doute, l'imagination des Français marchant sur les traces de Châteaubriand dans son beau poème d'Atala, s'emparera de ce nouveau champ, comme a déjà commencé à le faire le romancier américain Cooper avec tant de succès. Ce champ nous appartient bien plus légitimement qu'à nos voisins. Je suis bien aise de voir que M. Chevalier, de la *Ruche littéraire*, commence à y porter ses pas.

Lorsque je quittais Byron pour prendre Prior, il me semblait que je quittais l'Orient pour l'Angleterre du 18e siècle, de ce siècle des perruques à boudins et des culottes courtes. Je ne voyais dans le poème de Salomon de Prior, rien des sentiments et du coloris d'une civilisation antique et orientale. Byron savait bien mieux chanter la fille de Jephthé ou la harpe de David. Salomon prend sous le pinceau de Prior des formes et des idées beaucoup trop modernes. Prior n'était bien à lui que lorsqu'il s'emportait contre les Français ; le feu qui l'animait le rendait alors plus facile et plus naturel.

Nous nous trouvâmes bientôt sur une portion de l'océan qui a largement contribué à la nourriture de l'homme depuis trois siècles, les bancs de Terre-neuve. Ces bancs qui commencent aux côtes du Labrador et s'étendent vers le sud, sont couverts de trente à quarante brasses d'eau. Des milliers de barques en persèment la surface dans la saison convenable pour la pêche de la morue. Cette pêche a commencé immédiatement après la découverte de

l'Amérique, et le nombre des pêcheurs était déjà si grand en 1500, qu'on pourrait croire qu'ils avaient dévancé Colomb dans ces mers.

Nous avions traversé, à peine, ces bancs poissonneux, lorsque le 4 juillet s'ouvrit avec un ciel couvert et tous les signes d'une journée orageuse. En effet, une tempête furieuse s'éleva dans la matinée. Tous le matelots montèrent dans les mâts, toutes les voiles hautes furent serrées, tous les ris furent pris dans les voiles basses, au bruit toujours croissant des flots et de la bourasque. Pendant ce temps là, le vaisseau couché sur le côté glissait ou plutôt plongeait et se relevait avec la légéreté du daim sur les immenses vagues de l'océan, qui, en se brisant sur ses flancs, déferlaient sans cesse avec fracas sur son pont. Lorsque nous étions sur la cîme des vagues, un large ravin s'ouvrait devant nous comme pour nous engloutir, et puis tout à coup les ondes semblaient céder sous le poids du navire, qui fendait l'écume tremblante en laissant un long sillon tourbillonnant derrière lui, et nous nous retrouvions bientôt sur une nouvelle cîme écumeuse en face d'un nouvel abîme. En même temps, le vent passait sans cesse dans nos agrès avec ce sifflement aïgu qui ressemble beaucoup à celui d'un boulet lancé par une pièce d'artillerie. Le matelot est silencieux sur mer, surtout dans ces moments là ; on n'entendait de temps à autre que la voix du capitaine ou du second donnant des ordres.

Enveloppé dans mon manteau, appuyé sur un des sabords de la poupe près du timonier, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'intelligence courageuse de l'homme dans une pareille lutte. Nulle part elle ne

me paraît plus imposante, si on la compare avec la puissance des éléments qu'elle a à combattre.

Le vent souffla ainsi avec violence jusqu'au lendemain à 4 heures de l'après-midi, qu'il tourna au nord-nuest en se calmant presque tout à fait, sans que notre navire cessât pour cela d'être agité ; car n'étant plus soulevé par le vent, il roulait maintenant sur la mer de manière que les flots couvraient tantôt un côté du pont, tantôt l'autre, tandis que les voiles et les manœuvres pendantes battaient les mâts. Nous restâmes ainsi je ne sais combien de temps. Enfin la mer reprit peu à peu son assiette ordinaire, nous rajustâmes notre gréement, et la brise s'élevant, nous pûmes continuer notre route.

La rapidité de notre marche nous fit bien vite oublier ces petits désagréments, qui sont les événements dramatiques du touriste, et le 11, nous entrions déjà dans la Manche. Là le vent devint capricieux ; nous allions d'un côté et de l'autre. Nous passâmes deux vaisseaux de guerre russes et une frégate, portant pavillon blanc avec croix de Saint-André dedans. Un peu plus tard, nous apercevions les côtes d'Angleterre près de Plymouth. A la vue de cette fière Albion, toute l'histoire de son passé se déroulait dans ma mémoire, et me rappelait les grands événements qui avaient illustré les lieux dont nous approchions. Plus loin, devant Portsmouth, nous trouvâmes trois vaisseaux de ligne, trois soixante-quatorze, et quatre frégates en croisière vigilante, les yeux fixés sur cette France révolutionnaire qui venait encore de jeter un troisième trône aux quatre vents du ciel. Le 15, vers le soir, nous étions devant Portland. Nous avions été abordé dans la journée par des pêcheurs, qui nous

avaient vendu des huîtres et des crabes que nous trouvâmes excellents.

Nous laissâmes, dans la nuit, avec une grande brise de sud-ouest, l'île de Wight dernière nous, et le lendemain nous pas s devant les côtes de Hastings. A ce nom, je me rappelai la fameuse bataille de l'an de grâce 1066, et je crus voir briller en l'air cette épée dont parle Thierry : « Un normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide ! »

A Dungeness, nous prîmes un pilote nommé Wood. C'était un homme mince, haut de six pieds au moins, et qui avait un peu l'air américain. Pour être pilote en Angleterre, me disait-il, il faut servir sept ans à bord d'un bâtiment, être capitaine un an ou second deux ans ; cette épreuve ne lui paraissait pas trop longue. A huit heures du soir, le 16, nous passions sous le château de Douvres qui couronne les hauteurs blanchâtres et crayeuses de cette ville, et un peu plus tard nous jetions l'ancre à Downes, à l'entrée de la Tamise.

Nous la relevons le lendemain à huit heures du matin pour remonter le fleuve. Nous voyons les villes et les villages se succéder sans cesse sur les deux rives à mesure que nous avançons. Ici, c'est Margate, petite ville qui me parait assez jolie ; là, c'est Sheerness, où se trouve l'un des plus grands chantiers de construction de la marine royale. Plus haut, de l'autre côté de la Tamise, au fond d'une baie, c'est

Rochford ; plus haut encore, c'est Gravesend, Greenwich, etc. Sur la rivière Medway, qui tombe dans la Tamise, s'élève Chatham fameux par ses chantiers de construction qui occupent 3 ou 4000 ouvriers. Cette ville est fortifiée et possède un arsenal et des magasins considérables remplis de cordages, de chanvre, de lin, de goudron, de résine et d'armes de toutes sortes pour la marine, tels que canons, fusils, sabres, boulets, etc. On voit dans la distance les immenses toits pointus qui couvrent les vaisseaux laissés sur les chantiers jusqu'à ce que les besoins de la guerre obligent de les armer. Nous passons devant Deal le 17 au matin, et nous jetons l'ancre encore une fois le lendemain audessus de Nore vis-à-vis de Sheerness.

La Tamise si étroite en comparaison de nos fleuves américains, est profonde pour sa largeur, et les plus gros vaisseaux peuvent la remonter jusqu'à Londres. Elle était couverte de navires et d'embarcations de toutes sortes, au milieu desquels couraient dans tous les sens une multitude de bateaux-à-vapeur qui lançaient dans les airs des colonnes de fumée.

Nous débarquons M. Marlay et moi, le 19 à Gravesend, où nous passons la nuit. J'avais hâte de mettre le pied sur cette vieille terre d'Europe. Gravesend est une jolie ville, entourée de promenades champêtres à dix lieues de Londres. Nous parcourûmes les rues et les places publiques jusqu'au soir. Les rues plus étroites que larges et bâties en brique, étaient encombrées sur plusieurs points d'une population qui sentait son marin d'une lieue à la ronde. Cette population a quelque chose d'amphibie comme celle des villes maritimes. Les bateliers, comme ceux de Londres, sont des gaillards courts mais épais, qui

conduisent leurs petites barques fort légères avec une adresse et une souplesse qui font plaisir à voir. Ce sont des flettes à fond plat de quelques pieds de longueur, qu'un seul homme dirige avec un aviron dans chaque main.

On ne cessait point de voir passer sur la Tamise des navires, des steamers, et des embarcations de tous genres.

Nous montâmes le lendemain matin, à 9 heures, sur le vapeur le *Pearl*, pour Londres, où nous arrivâmes à une heure. La capitale nous fut annoncée plusieurs milles à l'avance par les deux rangées de navires de cinq ou six de profondeur qui se pressent le long des deux rives, et qui sont couverts de pavillons de toutes les nations. Il ne reste au milieu du fleuve qu'un étroit passage pour les vaisseaux qui entrent et qui sortent. Nous remontâmes ce passage jusque dans le voisinage du Pont de Londres, en démêlant au milieu des mâts de vaisseaux, dans la profondeur, les longues cheminées de brique des usines qui couvrent le rivage, et à notre droite la Tour-Blanche avec ses quatre tourelles, élevée par Guillaume-le-Conquérant, puis la Douane, superbe édifice dont je parlerai plus tard, élevé en face du fleuve. En mettant le pied à terre, nous fûmes assaillis par une foule de porteurs et de *coachmen*, qui saisirent, l'un un porte-manteau, l'autre un sac de nuit, et nous fûmes plutôt portés que nous ne montâmes dans une voiture, et nous nous dirigeâmes vers le *Turks Head Coffee House*, hôtel du Strand, où mon compagnon de voyage avait coutume de descendre lorsqu'il visitait la capitale, pendant son cours à l'école militaire de Woolwich.

Nous défilâmes je ne sais combien de rues plus ou

moins longues, plus ou moins étroites, bordées de maisons et de magasins très élevés en brique brunie par la fumée et par le temps. Une foule pressée de cabriolets, de grosses charettes bardées de fer, tirées par quatre énormes chevaux, qui semblaient hors de proportion avec les étroites issues qu'ils fréquentaient, nous obligeaient souvent de ralentir la marche et de serrer les maisons. Dans *Fleet Street*, quoique la voie s'élargît, les voitures et les passants augmentant sans cesse, ne laissaient guère plus d'espace. Je pus jeter en passant un coup d'œil sur l'Hôtel du Maire, la Banque et l'église de St. Paul. Plus bas, nous passâmes sous une porte, reste des anciennes fortifications, et nous atteignîmes enfin le *Strand*, intermédiaire entre la partie est de Londres, ou le quartier des affaires, et la partie ouest, ou le quartier de la noblesse et des rentiers.

Le Strand est une position centrale bien choisie pour l'étranger qui veut voir Londres et qui n'a pas grand temps à perdre.

Lorsque nous eûmes retenu nos chambres et rajusté notre toilette, nous nous fîmes servir le *lunch*. Dans les hôtels de Londres, comme dans ceux du reste de l'Angleterre, les salles à manger sont garnies de petites tables pour une ou plusieurs personnes, que l'on sert à la carte. Nous goutâmes au rosbif froid et au vin de Madère, que nous trouvâmes excellents, puis je m'occupai du programme de mes courses dans la grande capitale. Londres était alors une ville d'un milion six cents mille âmes à peu près. Cette population, qui atteint aujourd'hui le chiffre de 2,250,000 âmes, occupait un espace jusqu'aux limites extrêmes des faubourgs, d'environ douze milles carrés ; mais la masse solide des maisons n'oc-

cupait guère plus de six milles sur quatre. La ville entière pouvait renfermer 250,000 maisons, bâties sur 7 à 8,000 rues, ruelles, cours ou jardins répandus des deux côtés de la Tamise, mais les deux tiers au moins sur la rive gauche, avec tous les grands monuments. *Fleet street*, le *Strand, Parliament street, Regent street, Piccadilly street, Oxford street, Holborn*, etc., sont sur cette rive. La rue du Régent est la plus belle de la ville.

Londres est située du côté est de l'Angleterre, à environ vingt lieues de la mer, sur une rivière qui prend sa source près de la ville de Cirencester. Cette rivière passe par Oxford, Abingdon, Wallingford, Marlow et Windsor. La marée s'y fait sentir jusqu'à trois ou quatre lieues au-dessus de Londres. Les Anglais en font un grand fleuve, et le géographe Gauthrie dit que c'est peut-être le plus noble fleuve du monde. En Amérique, il serait très peu de chose. A côté du St.-Laurent, du Mississipi ou du fleuve des Amazones, il deviendrait un ruisseau fort mince. Au reste, la Tamise ne peut être plus grande que l'Angleterre. On sait que l'île de la Grande-Bretagne, embrassant l'Angleterre et l'Ecosse, n'a qu'environ deux cents lieues dans sa plus grande longueur, et cent lieues dans sa plus grande largeur, mais qu'elle est généralement beaucoup plus étroite. La ville de Londres peut être divisée en quatre grands quartiers : l'ouest, séjour de la noblesse et des riches ; la cité, siége du commerce et des banques ; l'est, de la marine ; ce sont des chantiers, les fameux bassins dont nous parlerons ailleurs, et les dépots immenses de marchandises destinées pour toutes les parties du monde ; et le sud ou Southwark, au-delà de la Tamise, centre d'un grand

nombre de fabriques et de manufactures. La bourgeoisie et le peuple sont centralisés dans les trois derniers quartiers, au milieu du théâtre industriel sur lequel ils passent leur vie. Six ponts réunissaient les deux rives de la Tamise.

Londres était autrefois une ville assez petite et excessivement sale, que les famines et les incendies ravageaient périodiquement. En 1258, 20,000 personnes y moururent de faim. En 1348, la peste décima l'Angleterre, et 50,000 morts furent enterrés à Londres seulement. Celle de 1563 enleva 20,000 personnes dans cette capitale ; celle qui éclata au commencement du règne de Charles I, 35,000, et enfin la plus meurtrière de toutes, celle de 1665, 100,000. Des rues entières furent dépeuplées ; l'herbe poussa sur la place de la Bourse. Les incendies succédèrent aux épidémies. L'incendie de 1666 dévora les cinq sixièmes de la ville. Il éclata à deux cents pas environ au nord du pont de Londres, là où l'on a depuis élevé la belle colonne de plus de 200 pieds de hauteur, pour conserver le souvenir de ce mémorable événement, et s'étendit jusqu'à Temple Bar. Quatre cents rues, treize mille maisons presque toutes en bois, quatre vingt neuf églises devinrent la proie des flammes. Mais il en fut à Londres, comme il en a été à Québec après les grands incendies de 1845, la ville fut rebâtie en peu de temps et beaucoup mieux qu'auparavant. On élargit les rues, on éleva des maisons de pierre et de brique à la place des maisons de bois, et dans l'espace de deux siècles la ville est devenue ce que nous la voyons aujourd'hui.

C'est par le Strand et la rue du parlement que je commençai mes courses. M. Marlay voulut bien

être mon obligeant cicerone pendant les courts instants qu'il avait à passer dans la capitale. Le temps était beau. Ce n'était pas un ciel clair et pur comme en Canada dans les jours sereins de l'été ; mais à travers une légère brume et quelques nuages les rayons du soleil pénétraient jusqu'à nous et répandaient une chaleur agréable dans les rues.

Nous descendîmes le Strand et la rue du Parlement jusqu'à l'église et l'abbaye de Westminster ; nous revînmes ensuite sur nos pas, pour prendre la rue Pall-Mall, en jetant un coup d'œil en passant dans le parc St.-James, et nous poussâmes jusqu'à Waterloo Place. De là nous nous dirigâmes vers la rue du Régent que nous remontâmes ainsi que Portland Place et Park Square jusqu'au parc du Régent. Dans mes deux ans de résidence à Londres, j'ai passé bien des fois dans tous ces lieux. C'est avec la connaissance que j'en ai ainsi acquise que je vais en parler ici.

La foule se presse constamment dans le Strand. En le descendant nous passâmes devant Exeter Hall, qu'on achevait, je crois, et que l'on destinait surtout aux assemblées publiques. Plus bas, venait Charing Cross, grande place de forme irrégulière, décorée, d'un côté, de la statue équestre de Charles I, et bordée, de l'autre, des King's Mews, vieilles constructions que l'on parlait de raser pour les remplacer par quelque bel édifice. (1) En effet, Charing Cross est devenu depuis l'une des places les plus magnifiques de Londres, sous le nom de Trafalgar. On y a élevé un monument splendide à Nelson, entouré de fontaines, de naïades et de jets d'eau. J'ignore

(1) En effet, on les a remplacées par la *National Gallery*, vaste édifice qui est un ornement de la capitale.

si l'on a laissé la statue de Charles I là où elle était. Cette statue est un des plus beaux ouvrages de Hubert de Cœur. La figure et la pose du roi sont pleines de noblesse, et les connaisseurs admirent les belles formes du cheval. Les vicissitudes de cette œuvre d'art méritent d'être racontées. La guerre civile ayant éclaté en Angleterre avant que la statue pût être mise sur son piédestal, le parlement la vendit à un fondeur nommé Jean Rivet, avec ordre de la mettre en pièces immédiatement. Mais soit que Rivet admirât trop le bel ouvrage de Cœur, pour le détruire, ou qu'il comptât peu sur la durée de la république, il enfouit la statue sous terre, où elle resta jusqu'à la restauration.

Le rétablissement de la royauté fit sortir le monument de sa cachette. Il fut placé où on le voyait lorsque j'étais à Londres, au bas du Strand et en face de la rue du Parlement. Près de là s'élève le beau portique de l'église de St-Martin, qui est sans doute aujourd'hui un ornement de la place. Ce portique composé de six colonnes de front, a été copié, dit-on, sur le fameux temple antique de Nimes en France.

Le premier bel édifice qui frappe les regards lorsque l'on descend vers la rue du Parlement, est Whitehall, tout incomplet qu'il soit. Cet édifice a été construit sur l'emplacement d'un ancien palais du cardinal Woolsey, le favori de Henri VIII. On sait que le cardinal, tombé en disgrâce, fut envoyé en exil et que ses biens furent confisqués. Whitehall passa à la couronne. Henri VIII y célébra son mariage avec Anne de Boleyn. L'édifice que l'on voit aujourd'hui n'est qu'une partie du palais que Jacques I voulait élever sur les plans du célèbre architecte

Inego Jones. La salle de banquet est la seule partie qui ait été exécutée. C'est un des plus beaux monuments de Londres, et l'un de ceux qui rappelent les plus tristes souvenirs, le supplice de Charles I, condamné à mort pour avoir violé la constitution, et exécuté le 9 février 1649. L'échafaud fut dressé en face de ce palais, du côté de la Tamise, et le roi sortit pour y monter par une ouverture, qui est aujourd'hui murée.

Tout le monde connaît les traverses et les malheurs de ce prince. Quoique doué de qualités estimables, Charles méconnut et son temps et le peuple qu'il était appelé à gouverner. Il voulut restreindre les libertés de la nation et dominer le parlement, sans avoir les talens nécessaires pour remplir une tâche aussi difficile. Il ne connaissait pas assez les hommes, et il se laissa mener par des intrigants qui précipitèrent sa ruine. Un ministre indigne, Buchingham, est accusé par le parlement en 1626 ; il défend de poursuivre l'accusation tout en demandant des subsides et fait emprisonner deux représentants du peuple. Les dissentions continuant, il casse le parlement et lève des taxes sans son concours. Un second parlement est convoqué en 1628 ; les communes passent le fameux acte de la *pétition de droit*, déclarent que personne ne pourra être taxé sans leur consentement, et forçent le roi de le sanctionner. L'assassinat de Buckingham, arrivé sur ces entrefaites, irrite de nouveau le monarque, qui casse une seconde fois la chambre parce qu'elle défend de payer à la couronne le droit de *tonnage et de pondage*, c'est-à-dire le droit d'entrée et de sortie imposé sur les marchandises.

Cependant Hempden refuse de payer la taxe des

Quel est-ce-homme

vaisseaux, comme contraire aux droits de la nation, et est condamné malgré les cris des patriotes. Sur ces entrefaites les querelles de religion viennent se mêler à celles de la politique. Charles, plongé dans la théologie, et mené par Laud, archevêque de Cantorbéry, offusque les préjugés sectaires des puritains et des presbytériens, qui s'écrient à la vue d'un ministre d'Edimbourg en surplis. *Un pape! l'antechrist! qu'on le lapide!* La guerre civile éclate en Ecosse et ne s'apaise qu'aux dépens de la popularité du roi.

Un troisième parlement est convoqué et cassé, puis un quatrième, puis un cinquième, qui fait enfin la loi à l'imprudent monarque. Les puritains fanatiques et les républicains furieux y régnent en maîtres. Strafford, ministre du roi, et Laud, qui lui avaient avancé des fonds pour soutenir la guerre contre les Ecossais, sont accusés de haute trahison et condamnés. Strafford était de bonne foi comme Laud. Le roi refusait de signer la sentence. Strafford, se sacrifiant noblement pour son maître, le supplie, par une lettre, de sauver la couronne et de le laisser lui-même à son sort.

Quoique le parlement fût tout puissant, Charles retombé dans son premier aveuglement, s'y rend et ose y accuser cinq membres. Le peuple l'insulte, porte en triomphe les accusés et se soulève. Cromwell qui appartenait à la secte des Indépendants, et qui faisait alors le républicain et le prophète, est amené sur la scène par le général Fairfax, esprit médiocre et dupe des artifices de son protégé. Cromwell bat les troupes royales à Naseby, et le roi, obligé de prendre la fuite, se livre à l'armée écossaise qui

assiégeait Newark, et qui le vend au parlement pour £400,000 sterling.

Cromwell, maître du roi, ne tarde pas à le devenir aussi du parlement. Le roi échappe un moment des serres de son oppresseur; mais il est arrêté dans l'île de Wight par le gouverneur, et remis aux communes, qu'après ses victoires en Ecosse, l'armée épure en faisant arrêter quarante et un membres, et expulser cent seize autres. Cromwell, qui y domine, fait juger et condamner le roi à mort. Le roi, comparait trois fois devant ses juges, qu'il refuse de reconnaître parcequ'ils sont ses sujets; mais devant lesquels il offre de justifier sa conduite.

Le 30 janvier fut fixé pour son exécution. " Quand il fallut signer l'ordre fatal, dit M. Guisot dans son Histoire de la révolution d'Angleterre, on eut grand peine à rassembler les commissaires; en vain deux ou trois des plus passionnés se tenaient à la porte de la salle, arrêtant ceux de leurs collègues qui passaient auprès pour se rendre à la chambre des communes, et les sommant de venir apposer leur nom; plusieurs de ceux même qui avaient voté la condamnation prirent soin de se cacher ou refusèrent expressément. Cromwell presque seul gai, bruyant, hardi, se livrait aux plus grossiers accès de sa bouffonnerie accoutumée; après avoir signé le troisième, il barbouille d'encre le visage de Henri Martyn, assis près de lui, et qui le lui rendit à l'instant. Le colonel Ingoldsby, son cousin, inscrit au nombre des juges, mais qui n'avait point siégé à la cour, entre par hazard dans la salle. " Pour cette fois, s'écria Cromwell, il ne nous échappera pas; " et s'emparant aussitôt d'Ingoldsby, avec de grands éclats de rire, aidé de quelques membres qui se trouvaient là,

il lui mit la plume entre les doigts, et, lui conduisant la main, le contraignit de signer."

La statue de Jacques II, élevée auprès de Whitehall, montre, dit-on, avec le bâton de commandement qu'elle tient à la main, le lieu où s'exécuta cette cruelle vengeance nationale.

Le palais de Whitehall est à deux étages, avec pilastres entre les fenêtres, le tout surmonté d'une balustrade.

Plus tard, le peuple anglais, revenu à lui, voulut faire amende honorable à l'inviolabilité de la personne du monarque. Il fit élever au roi martyr, la statue équestre dont j'ai parlé plus haut. Cette statue se trouve en face de l'hôtel du duc de Northumberland, grand édifice sans mérite, dont le sommet est surmonté d'un lion des armes des Percys, que les gens du peuple regardent, mais je ne sais sur quel fondement, comme une menace de cette ancienne famille, autrefois si puissante, contre les Brunswick qui occupent le trône aujourd'hui.

Presqu'en face de Whitehall, se trouve le *Horse-Guards*, ou le bureau de la guerre, dans lequel se font les principales affaires de l'armée. C'est un bâtiment en pierre de taille de forme assez irrégulière, dans lequel sont pratiquées trois portes ouvertes aux gens de pied, et qui conduisent au parc Saint-James. En avant, sur la rue, est un mur avec une grande porte, de chaque côté de laquelle est une espèce de niche dont la base se trouve de niveau avec le sol. Deux cuirassiers, tenant la crosse de leur carabine appuyée sur la cuisse, acculent leurs beaux chevaux noirs dans ces niches, la tête en ligne avec la rue, et restent là immobiles jusqu'à ce que deux autres viennent les relever.

L'amirauté est à gauche du bureau de la guerre. C'est un bâtiment en brique fort ordinaire. La trésorerie, édifice d'un assez grand mérite, est à droite. Elle se prolonge jusqu'à la rue Downing, dont la beauté ne correspond point à la célébrité. Cette rue, qui est fort courte, et qui forme un cul de sac dans la direction du parc Saint-James, est bordée simplement de maisons de brique fort ordinaires, à trois étages. La trésorerie contient les bureaux du conseil privé, la trésorerie elle-même, le bureau du commerce et la résidence officielle du premier ministre. Les bureaux des ministres de l'intérieur, des affaires étrangères, des colonies, le dépôt des papiers d'état, sont dans les maisons en arrière sur la rue Downing.

C'est un peu plus bas, sur la même rue, que se trouve la magnifique église de Westminster. J'y suis allé plusieurs fois pendant mon séjour à Londres. Quoique je n'en aie visité l'intérieur, pour la première fois, que trois ou quatre jours après mon arrivée, je vais réunir ici tout ce que j'en ai à dire.

L'église de Westminster est une église gothique en forme de croix, bâtie, pour la première fois, par St. Edouard-le-Confesseur, et consacrée au culte catholique en 1065. Guillaume-le-Conquérant voulut y être couronné l'année suivante, et son exemple a été suivi depuis par ses successeurs. Elle a subi bien des vicissitudes. Détériorée par le temps, en partie incendiée, elle fut reconstruite presqu'entièrement à diverses époques telle que nous la voyons aujourd'hui. Les Normands trouvant l'architecture des Saxons trop simple, l'embellirent et lui donnèrent la magnificence et la richesse qui distinguent les monuments de ~~cette~~ leur nation. Henri VII fit bâtir, au bout du

chœur, en dehors, la chapelle qui porte son nom et qui fut dédiée à la Vierge. C'est l'un des plus beaux morceaux d'architecture gothique de l'Europe, achevé dans le syle le plus fleuri, le plus léger et le plus élégant. Guillaume et Marie firent réparer l'église de Westminster par le célèbre architecte sir Christopher Wren, et achever les tours alors d'inégale hauteur.

Les contreforts, les clochetons, les vitraux et les sculptures multipliées et fantastiques tant intérieures qu'extérieures de la chapelle de Henri VII, donnent une haute idée de l'esprit inventif et original des architectes du moyen-âge. Si le style gothique n'a point la simplicité et l'élégance classique du style grec, on ne peut lui refuser la grandeur et la richesse. " C'est, dit un auteur, sous le règne de Philippe-Auguste, que s'introduisit en Europe le style sarrasin, improprement appelé gothique, lequel fit oublier le style grec introduit par les Romains. Son caractère consiste dans les formes sveltes d'une extrême légèreté des colonnes groupées avec chapitaux mesquins, d'où partent des nervures qui, comme les branches d'un arbre, se déployent en dessinant les arêtes des voûtes angulaires ou ogivales. "

L'église de Cantorbéry, dont je parlerai ailleurs, est aussi spacieuse que l'église de Westminster, mais celle-ci l'emporte par l'intérêt qui se rattache à son histoire. L'église de Westminster a 360 pieds de longueur, la chapelle de Henri VII non comprise, et 200 pieds de largeur, dans le transept. Les tours ont 225 pieds d'élévation. La nef, très haute, puisque la voûte est à 101 pieds du pavé, est supportée par d'immenses piliers de pierre qui s'élèvent dans les airs en faisceaux de colonnettes, se joignent pour

soutenir les galeries suspendues vers leur sommet, se divisent une seconde fois au-dessus de ces galeries, et atteignent enfin la voûte, où elles se perdent en belles nervures blanches. L'édifice a trois rangées de fenêtres, deux de forme ogivale, et celle du milieu de forme circulaire. A l'extérieur les contreforts massifs qui s'élèvent jusqu'au toît, les pinacles élancés qui les surmontent, les arches aigues, les fenêtres chargées, dans leurs divisions, d'ornements de pierre taillés en dentelle, les rosaces de verre teint représentant les personnages de l'Ecriture, tout contribue à la grandeur et à l'infinie variété des détails de la basilique. A l'intérieur, rien de plus imposant et de plus majestueux. Lorsque, du derrière de l'église, on jette la vue dans la nef bordée de ses hauts piliers, sur la voûte qui semble s'élever vers le ciel, dans l'abside, au fond du chœur, voilé d'une demi-obscurité, l'on éprouve je ne sais quoi qui rappelle l'immensité. Les arcades ogivales, les galeries de pierre brodées à jour, les riches sculptures des chapelles, les souvenirs qui assaillent à chaque pas la mémoire dans ces vieilles basiliques, tout avait pour moi le charme à la fois de la nouveauté et de l'antique, nouveauté par l'impression, ce style n'existant pas encore en Canada, antique par le souvenir. L'effet de l'ensemble était encore augmenté par les belles peintures des fenêtres, qui revêtaient pour ainsi dire la lumière du langage de l'Ecriture.

La nef et les murs de la chapelle de Henri VII sont ornés d'un grand nombre de statues d'anges, de saints, de martyrs, de patriarches. Des stalles et des pupîtres de chêne richement sculptés et portant les armes des chevaliers du Bain, règnent de chaque

côté. C'est dans cette chapelle que ces chevaliers reçoivent l'investiture, et qu'audessus des dais de chaque stalle sont rangés l'épée et le casque du chevalier avec sa bannière déployée. C'est dans la chapelle d'Edouard-le-Confesseur que l'on conserve le fauteuil de chêne qui servait, car j'ignore s'il sert encore, aux rois d'Angleterre le jour de leur couronnement. Il fut apporté d'Ecosse par le roi Edouard en 1297. On disait autrefois que ce fauteuil renfermait la pierre sur laquelle Jacob reposait sa tête dans la nuit qu'il lutta avec l'ange. Ne pas croire à cela, c'était se rendre coupable de trahison et d'incrédulité religieuse. Aujourd'hui, l'on est moins exigeant.

L'église de Westminster est remplie de monuments élevés aux princes et aux grands hommes de l'Angleterre.

Les tombeaux des princes sont dans la chapelle de St.-Edouard ou dans celle de Henri VII. Dans la chapelle de St.-Edouard reposent les restes de ce saint, mort en 1066 et canonisé en 1269 ; ceux de Henri III, Edouard I, Henri V, Edouard III, Richard II, Edouard V et son frère, assassinés à la Tour par ordre de leur oncle Richard III, Edouard VI et plusieurs autres princes et princesses. Sur une des tombes on lit en vieux normand : *Ici gist Aleonor, Jadis Reyne d'Angleterre, femme à Rex Edward Fiz.* Dans la chapelle de Henri VII dorment dans leurs magnifiques mausolées ce prince lui-même, Charles II, Guillaume III, la reine Anne, George II, Elizabeth, Jacques I. Je remarquai au milieu de ces cendres royales le tombeau du duc de Montpensier, mort à Londres en 1807, à l'âge de 31 ans. Il était frère du duc d'Orléans, depuis roi des Français. On trouve encore dans Westminster les effigies en cire de la

reine Elizabeth, du roi Guillaume, des reines Marie et Anne, couvertes des habits portés par ces souverains le jour de leur couronnement. L'effigie de lord Chatham et surtout celle de Nelson, couverte de ses décorations et de l'uniforme qu'il portait, excepté l'habit, le jour de la bataille de Trafalgar, brillent au milieu de cet aréopage de rois.

C'est avec des sentiments de profonde vénération que je parcourais à pas lents cette cité funèbre de rois et de héros. Je venais de troubler des cendres qui avaient fait honneur à la race de nos pères, à la race de ces normands dont les inscriptions françaises ou latines ornent les tombeaux d'un autre âge dans tant de cathédrales anglaises ; quand je passais près de leurs cendres, il me semblait que j'errais au milieu des grands hommes de ma patrie, et que si je tenais à l'Angleterre par des événements douloureux, je trouvais une espèce de compensation dans ces princes et ces chevaliers normands, cuirassés et couchés sur leurs tombes, au milieu des souvenirs glorieux qui resteront toujours l'héritage de leur nation.

Des souvenirs d'un genre non moins glorieux pour l'homme m'attendaient dans une autre partie de l'édifice. J'arrivais à ce qu'on appelle le " Coin des Poètes, " qui se trouve dans le transept du sud-ouest. Quelle réunion de génies de tous les genres ! Si leurs cendres occupent à peine un espace de quelques pas, leur renommée remplit le monde. Ici c'est Shakespeare, Dryden, Cowley, Chaucer, Ben Johnson, Butler ; là Milton, le sublime Milton, Gray, Prior, Thompson, l'auteur des Saisons, Goldsmith, Handel, Casaubon, Garrick et tant d'autres poètes, historiens, philosophes, tragédiens. Plus loin, c'est Newton, Isaac Watts, Paoli, Fox, tombant dans

les bras de la liberté, Londonderry, Grattan, Canning, " *who*, dit Byron, *is a genius, almost a universal one, an orator, a wit, a poet and a statesman.* " Une belle statue de Chatham, en marbre blanc, est placée dans un endroit élevé du transept du nord. Le grand ministre est représenté dans l'attitude de l'orateur, le bras étendu en avant. Je ne sais combien d'heures j'ai passé pendant mon séjour à Londres au milieu de ces monuments élevés à la puissance, au génie et à la gloire. Jamais l'Angleterre ne me paraissait plus grande que dans ces moments-là.

Westminster renferme encore les cendres du général Wolfe. Ce général est représenté sur le monument que le parlement lui a fait élever, s'affaissant dans les bras d'un grenadier et portant la main sur sa blessure, comme on le voit dans les estampes. Le major André, le vicomte Howe, tué le 6 juillet 1758, près de Carillon, sur le lac George, Philippe de Saussmarez, sir Peter Warren y ont aussi leurs tombeaux.

Ce fut avec peine que je m'arrachai de la noble basilique, où tantôt j'admirais l'art de l'architecte au milieu des nefs et des piliers qui jaillissent, pour ainsi dire, dans les airs, et tantôt je me délectais dans les sentiments qu'inspirent les restes des grands hommes qui y reposent. Je sortis de Westminster en applaudissant à l'idée qui avait fait réunir les princes de la pensée aux princes de la terre et déposer leurs cendres dans un monument commun élevé à celui qui éclaire et a grandit les nations quand il lui plait, en leur léguant des hommes dont les noms ne périssent pas.

L'abbaye de Westminster, où siégait le parlement,

était près de l'Eglise, au delà de la rue. On voyait, en y allant, la statue de Canning. On ne pouvait mieux faire que d'élever l'image de cet homme d'état en face de la chambre où il avait fait entendre si souvent sa voix persuasive et éloquente. L'abbaye a été détruite depuis par un incendie. C'était un vaste édifice gothique, qui n'avait rien de remarquable que son étendue. La salle qui servait aux séances des communes était fort ordinaire. Elle était même petite pour le nombre des membres qui y siégeaient. Lorsqu'ils étaient tous présents, comme je les y ai vus quelquefois, ils paraissaient serrés les uns contre les autres, en s'élevant par gradins, en amphythéâtre, jusqu'à la muraille.

Chacun connaît le rôle que le parlement a joué dans l'histoire de l'Angleterre. Aujourd'hui la chambre des lords, en sa qualité de corps privilégié, n'a pour ainsi qu'un ministère d'opposition, de conservation à remplir en face de la chambre des communes qui est le grand organe du peuple. Ce n'est pas dans son enceinte conséquemment que l'expression des besoins populaires se fait entendre avec le plus d'ardeur, et que l'initiative à proprement parler a lieu. C'est dans la chambre élective, le corps représentatif le plus puissant après le congrès américain. J'avais hâte de pénétrer dans son enceinte et d'assister à ses délibérations. Mon imagination, parcourant le passé, semblait y voir renaître ses grands orateurs et ses grands hommes d'état, les Pitt, les Fox, les Sheridan, et tant d'autres hommes illustres, qui feront toujours la gloire de l'Angleterre. Le temps était propice pour voir fonctionner ce grand corps. On était dans toute la chaleur des discussions sur le bill de réforme.

Lorsque j'assistai la première fois aux communes, je fus un peu désappointé. Je trouvai une grande et longue salle garnie de bancs, à l'extrémité de laquelle était le fauteuil du président ; les bancs étaient occupés par quatre ou cinq cents membres, couverts de leurs manteaux et de leurs chapeaux comme s'ils avaient été sur une place publique. Le président et les secrétaires seuls portaient la robe de soie et la perruque sacramentale de laine grise à deux ou trois boudins.

J'ai assisté bien des fois aux séances des communes. J'ai entendu parler O'Connell, lord John Russell, Stanley, sir Robert Peel, Sheel, Hume, Roebuck et tant d'autres orateurs plus ou moins éminents. En entendant parler O'Connell on reconnaissait aussitôt l'orateur dont la parole est inspirée. Les idées, la voix, le geste, tout chez lui dénotait l'homme de génie. Lord John Russell était moins favorisé de la nature ; on voyait qu'il travaillait plus pour trouver et exprimer ses pensées ; sa voix avait moins d'éclat, ses pensées venaient plus lentement, ses raisonments se développaient avec plus de difficulté. Il ne faut pas oublier cependant que, dans sa position, il était obligé de peser plus ses paroles qu'un autre membre. Hume et Roebuck sont aussi des orateurs d'un grand mérite. J'ai eu occasion en différentes circonstances d'assister à des assemblées publiques, à Exeter Hall et ailleurs, et d'entendre un grand nombre d'anglais. En général leur voix n'est pas sonore et éclatante comme celle des français. Cela tient peut-être à la langue et à la nature du climat brumeux du pays une grande partie de l'année, mais leur éloquence annonce un peuple pratique et d'une grande expérience. On est toujours en garde contre les

écarts de l'imagination. D'ailleurs, l'opposition constante qui existe oblige d'employer une logique sévère et de s'appuyer constamment sur les faits. Avec un pareil système l'homme de génie seul peut revêtir les faits et les principes de cette grande éloquence qui marque un homme et un siècle.

C'est à Westminster Abbey que se trouve cette fameuse halle que le feu a épargnée, et dont le toît se soutient en l'air, presque seul à ce qu'il semble. Elle a environ 240 pieds de longueur, 68 de largeur et 42 de hauteur. C'est la plus vaste de l'Europe sans colonnes après celle de Padoue. Le toît de chêne est soutenu par des arches de bois en retombée ou culs de lampe, comme on en voit dans beaucoup de monuments gothiques. Cette salle, bâtie pour la première fois par Guillaume Rufus et rebâtie par Richard II, servait d'abord aux festins royaux. Ce dernier prince y a traité jusqu'à dix mille convives à la fois. Le parlement y a tenu aussi ses séances, et c'est là où siégent les cours de justice présidées par le roi. C'est dans cette même salle que Charles I a été jugé et condamné, et que se tiennent les cours qui jugent les pairs accusés par les communes.

Les cours de chancellerie, du banc du roi, de l'échiquier, des plaidoyers communs tenaient leurs séances trimestrielles dans une partie de l'édifice destinée à cet objet.

Le parc Saint-James que nous vîmes en passant, comme je l'ai dit, est un des plus beaux de Londres. Il s'étend du Bureau de la guerre au palais neuf. Comme je devais y revenir, nous le laissâmes à notre gauche pour nous rendre dans la rue et le parc du Régent. La rue du Régent renferme des maga-

sins splendides qui fournissent à une partie du luxe de la noblesse anglaise. Vers le bas, elle était ornée de chaque côté, à l'endroit où elle décrit une courbe, d'une galerie à colonnes qui mettait les passants à l'abri de la pluie ou des rayons du soleil; mais il paraît que cette galerie a été abattue depuis. La rue du Régent est en plein quartier de noblesse; elle est traversée de distance en distance par des rues larges, macadamisées et garnies de grands trottoirs en pierre. Les maisons en sont à quelques pieds, et protégées sur l'alignement du trottoir par un grillage en fer. Les beaux équipages armoriés des grands, conduits par des cochers et des laquais en livrée, roulent avec aisance sur ces voies spacieuses que n'encombrent point les gens d'affaires ni les voitures.

Arrivé à un certain point, la rue du Régent dévie un peu en s'élargissant et prend le nom de Place Portland; plus loin elle prend la forme et le nom de Croissant et de Place du Parc, pour atteindre enfin le magnifique parc qui la termine à l'entrée de la campagne. Le Croissant où se trouve la belle statue du duc de Kent, est bordé de maisons bâties sur un plan uniforme, devant lesquelles s'épanouit un parterre partagé en pièces de gazons, de feuillages et de fleurs. Le parc lui-même est un vaste champ couvert d'un tapis de verdure, sur lequel se détachent, çà et là, quelques groupes d'arbres, et vers son entrée le Colysée, poligone de 400 pieds de circonférence, construit en pierre de taille et orné d'un portique à colonnes doriques. Le Colysée qui renferme des dioramas et une salle de concert, est entouré de jardins, de fontaines, de chûtes, de chaumières suisses, de vues des Alpes avec des aigles

tristes et abattus de se trouver au milieu de cette nature artificielle avec un horizon de quelques pieds. Plus loin en arrière, vers le milieu du parc, sont les beaux jardins de la société zoologique, où l'on cultive les plantes et les fleurs les plus rares, et où l'on nourrit les animaux les plus curieux de tous les climats.

Les environs du parc en augmentent encore la beauté. " Rien au monde, dit Balbi, ne surpasse en magnificence, en variété, en élégance cet ensemble de constructions monumentales qui l'entourent ; ici les colonnes et les portiques rappellent ces lignes de perspective si recherchées chez les Grecs et les Romains ; là des coupoles, des minarêts, des kiosques, des ogives, retracent le goût fantastique, bizarre, poétique des peuples de l'Orient, et lorsqu'un beau soleil (ce qui est rare à Londres) vient réfléter ses rayons sur la pelouse du parc, sur les eaux de son canal et sur le stuc brillant de ces magnifiques palais, on jouit d'un spectacle que toutes les pompes du style ne sauraient décrire."

En revenant, nous fîmes quelques détours à droite et à gauche pour voir les théâtres qui sont dans le voisinage de Pall-Mall et du Strand. Nous passâmes par l'Opéra italien ou théâtre du roi et par ceux de Hay-Market, Drury-Lane et Covent-Garden. Ce dernier, situé dans Bow street, est une imitation du temple de Minerve à Athènes. Tous ces théâtres, qui ont de très belles salles à plusieurs rangs de loges, sont fort suivis. Covent-Garden peut contenir 3000 personnes et Drury-Lane un plus grand nombre encore.

J'avais vu dans la journée, attaché vers le haut de la façade d'une ou deux maisons, l'écusson d'un

noble, bordé d'une frange noire. On me dit que c'était un signe de deuil, que la famille qui occupait le logis avait perdu quelqu'un des siens, et que conséquemment elle ne recevait pas, ou ne recevait que les parents ou les intimes. Cet expédient me parut fort bien imaginé pour éloigner les importuns.

Je rentrai dans mon hôtel très content d'avoir vu tant de choses en si peu de temps, et en remerciant mon compagnon de la bonté qu'il avait eue de me servir de guide dans une des parties les plus intéressantes de Londres. Mais la journée n'était pas encore finie pour nous. Après dîner, nous résolûmes d'aller l'achever au spectacle, où un étranger peut étudier les dehors de la société au milieu des auditeurs qui l'environnent, et l'intérieur des familles dans les pièces que l'on joue sur la scène.

Les Anglais aiment beaucoup le théâtre tout sérieux qu'ils paraissent. Kean, Kemble, McReady étaient alors leurs premiers tragédiens; Liston, Mme Vestris deux de leurs princ aux comiques. Ce sont ces derniers que nous allâmes voir. La salle où nous entrâmes était encombrée par la foule. On y jouait de petites pièces qui amusaient beaucoup le parterre.

Si la société est moins choisie dans les théâtres de second rang, elle est en compensation beaucoup plus gaie et bien moins monotone. Mme Vestris attirait la foule par l'entrain de son jeu et ses beaux yeux noirs ; Liston, par ce ton de bourgeois naïf qui faisait éclater de rire les bons *Londonners*. Lorsqu'il arrivait sur la scène tout courbé, un sac de nuit à la main et un mouchoir passé sur la tête et attaché sous la gorge, à la fois pour préserver son chapeau de la pluie et l'empêcher d'être emporté

par le vent, il était accueilli par des trépignements de joie extraordinaires. Liston était un gros homme à joues rebondies et d'un sérieux comique inimitable.

La soirée fut fort gaie et les applaudissements ne manquèrent point aux acteurs, qui paraissaient, du reste, assez accoutumés à ces hommages, dont le bruit me suivit jusqu'au logis.

Rentré chez moi, je me mis à noter ce que j'avais vu dans la journée. Ce qui frappe un étranger à Londres, c'est l'aspect affairé de la population. Les grandes rues sont remplies d'un torrent d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, de cabriolets, de charettes, de carosses, qui circulent sans cesse et au milieu duquel brillent, ça et là, la couleur rouge des malle-postes, ou les couleurs variées des diligences, qui entrent en ville ou en sortent à tout instant de la journée pour toutes les parties de l'Angleterre. Au milieu de ce mouvement et de ce bruit se promènent, à pas lents, les hommes de police échelonnés de distance en distance sur la voie publique pour maintenir l'ordre. Ils portent habit bleu et chapeau rond avec leur numéro au collet ; un petit bâton est leur arme ordinaire.

Dans les grandes rues passantes il est une classe d'hommes faite pour attirer les yeux. Ce sont les hommes-affiches ; ils forment une classe d'industriels qu'on ne connaît point en Canada. Ils portent une planche en l'air au bout d'un long bâton, ou bien ils en ont deux, une sur la poitrine et l'autre sur le dos, suspendues au cou, sur lesquelles sont collés des placards rouges, bleus, noirs, pour attirer l'attention des passants. Le système des affiches va très loin en Angleterre. Les fabriquants de bière et de noir à soulier en ont fait un grand usage et en ont retiré

des avantages immenses. J'ai entendu raconter à ce sujet des choses fabuleuses.

On rencontre aussi à tout instant à Londres des gens, dont quelques uns avec tablier blanc, qui portent dans des espèces de boîtes, longues et étroites, des pots d'étain remplis de boisson ; ce sont des distributions de bière qu'on va faire à des pratiques, à domicile, car la consommation de la bière est énorme dans les îles britanniques ; c'est avec le genièvre la boisson du peuple. Nous avions encore vu une ou deux fois des gens habillés de noir, avec de grands sacs de serge brune pendus au bras et garnis de longs cordons, lesquels paraissaient contenir des livres et des papiers. On me dit que c'étaient des messieurs de la justice. Je l'avais déjà à moitié déviné à leur teint et à leur physionomie. C'étaient des procureurs, des solliciteurs, des *proctors*, des écrivains à tant du cent mots. Les professions qui se rattachent à l'administration judiciaire sont divisées ici en une infinité de classes, et conséquemment les formalités légales sont extrêmement compliquées. Chaque contestation, chaque procès est, en effet, une mine qui doit faire vivre une foule de familles. Rien n'est oublié pour la rendre profitable ; et avec l'esprit commercial et calculateur que l'on connait aux Anglais, l'on doit croire que lorsqu'une affaire arrive à sa fin, elle a passé par tous les innombrables défilés de la chicane sans en excepter un seul, et épuisé toutes les ressources de son génie inventeur. Tout cela se fait avec un sérieux et une science comme si pas un mot de ce qu'on dit ou écrit n'était inutile.

En me levant le lendemain, je résolus de diriger mes pas vers la cité, le centre du commerce et des

grandes opérations financières, le siége de l'antique municipalité de Londres, le berceau en un mot de cette vaste capitale. Je voulais présenter en même temps mes hommages à l'envoyé de notre chambre d'assemblée, M. Viger, qui logeait près de l'église de Saint-Paul, et faire usage d'une lettre que M. Desjardins, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, m'avait donnée pour M. l'abbé de la Porte. Mais je ne pus voir M. de la Porte qu'à mon retour de Paris. M. Desjardins était un ancien prêtre français réfugié en Canada depuis longues années. Il écrivait à son vieil ami : " Tous nos messieurs (du clergé de Québec) vous saluent cordialement. Monseigneur Lartigue est ici pour sa santé qui semble décliner ; la mienne se soutient passablement. Toutes nos saintes prient pour vous et notre vieille France."

La vieille France était toujours le rêve de ces bons ecclésiastiques du siècle passé.

L'abbé de la Porte connaissait le Canada par ses relations avec lui. Les ecclésiastiques français sont presque les seuls de leur nation qui aient conservé quelque souvenir pour les hommes de leur race dans le Nouveau-Monde. Les liens de la religion durent longtemps, et il faut dire à l'honneur de l'église que ses ministres ne nous ont pas encore complètement oubliés.

M. Marlay, qui partait pour la province, voulut bien m'accompagner jusqu'à la porte du London Coffee House, Ludgate Hill, où j'allais trouver M. Viger. Là, nous nous dîmes adieu pour ne plus nous revoir qu'une fois en passant. J'ignore si la fortune l'a plus favorisé que moi. Le voyage est bien l'image de la vie, où les hommes font quelques pas ensemble, et se quittent ensuite pour jamais.

J'entrai chez M. Viger que je ne connaissais encore pour ainsi dire que de réputation. Il me reçut avec cette affable politesse qui distingue les hommes de l'ancienne société française, et qui s'efface tous les jours de nos mœurs sous le frottement du républicanisme et de l'anglification. Nous parlâmes du Canada, de l'Angleterre et de mon voyage ; et je me retirai fort satisfait de ma réception sans que ni lui ni moi, sans doute, nous eussions le pressentiment que je lui servirais bientôt de secrétaire, et que je travaillerais près de deux ans tête à tête avec lui.

En sortant de chez M. Viger, je me dirigeai vers l'église de Saint-Paul.

La partie de la ville de Londres qu'on appelle la cité, est l'ancienne ville du moyen-âge, située entre le Strand et la Tour, et autrefois entourée de murailles. Il reste encore sur la ligne d'enceinte deux ou trois portes dont l'une, Temple-Bar-Gate, se trouve au haut du Strand et au pied de Fleet street qui conduit à Ludgate Hill et à l'église de Saint-Paul. Cette église grandissait à mesure que nous en approchions. Comme tous les édifices où les règles de l'harmonie ont été observées, elle paraissait à première vue moins grande qu'elle ne l'était en effet. Elle a été bâtie sur le plan de celle de Saint-Pierre de Rome, que sir Christopher Wren voulut imiter. Commencée en 1675, elle ne fut terminée qu'en 1710. Elle a cinq cents pieds de longueur, plus de deux cents de largeur dans les bras de la croix et cent sept ailleurs. La façade est composée de deux portiques superposés, le premier de douze colonnes corinthiennes accouplées, le second de huit colonnes d'ordre composite. L'église est à deux

étages. Les portes placées à chaque transept sont ornées d'un péristyle demi circulaire. La hauteur du dôme jusqu'au sommet de la croix qui le couronne, est de 356 pieds. La boule de cuivre sur laquelle est appuyée cette croix, peut contenir douze à quinze personnes. On y grimpe par un trou pratiqué dessous en s'accrochant aux barres de métal qui la supportent. Cette boule parait grosse comme une bombe, vue de la rue, et cependant elle a six à sept pieds de diamètre. Deux campaniles de 220 pieds de hauteur à partir du sol, s'élèvent sur les coins de la façade de l'édifice. Quelques personnes prétendent qu'elles en gâtent l'effet, mais ces companiles ne sont pas assez grosses pour écraser la façade ni pour nuire à l'effet majestueux du dôme. Le bas du dôme est entouré d'une colonnade surmontée d'une galerie ; le sommet d'une autre galerie, qui ne paraît qu'un cordon vue d'en bas, et du haut de laquelle Londres se développe large et vaste avec tous ses grands monuments, la Tamise formant un filet d'argent au centre, les campagnes un cadre de verdure aux extrémités.

L'intérieur de Saint-Paul se compose de la nef et de deux bas-côtés percés d'arcades, le tout orné de pilastres, de corniches et de riches sculptures ; la voûte est en panneaux. Rien de plus grandiose que l'ensemble de l'édifice. La médiocrité des peintures de la coupole, représentant des scènes de la vie de St. Paul, par Thornhill, et la froide nudité du temple comme église protestante, ne suffisent pas pour détruire cette imposante majesté. Au reste, les monuments funéraires élevés à Johnson, Jones, Reynolds, Howe, Duncan, Nelson, Abercrombie, Picton, et les cendres de l'architecte, avec la belle inscription qu'on lit à

l'entrée du chœur, et dont l'idée a été empruntée de l'Ecriture : *Si tu cherches le monument de Christophe Wren, regarde autour de toi*, font quelque peu compensation.

La Banque d'Angleterre, la Bourse, le Bureau des postes, l'hôtel du maire (Mansion House), que j'ai visités après Saint-Paul, sont des monuments dignes du siége de l'empire, les uns par leur mérite architectural, les autres par leur étendue.

La Bourse est un grand édifice quadrangulaire dont le bas faisant face aux rues, est occupé par des comptoirs, des libraires, des marchands de tabac, etc. Au centre est une place découverte, au milieu de laquelle s'élève la statue de Charles II. Tout autour sont pratiquées des arcades à plein cintre, où l'on peut se mettre à l'abri de la pluie, précaution fort utile sous le ciel humide de Londres. Au-dessus de cette arcade règnent alternativement des fenêtres et des niches, les niches portant les statues des différents rois d'Angleterre. Le haut de l'édifice est orné d'une balustrade.

A certaines heures de la journée, la place de la Bourse et les arcades se remplissent d'une foule pressée de marchands et d'agioteurs, qui se parlent, se heurtent, se coudoyent, et dont le regard excité par le gain, cherchent à dévoiler l'avenir, à saisir une proie qu'ils tiennent déjà à la boutonnière, ou à éviter un abîme que les vacillations du 3 pour cent voilent sous leurs pas. Je trouvai la première fois que j'aperçus cette ruche industrieuse à tout saisir, une grande différence dans la physionomie du marchand de Londres et du marchand du Canada. Les manières du marchand canadien sont on ne peut plus aristocratiques en comparaison de celles du marchand

de la grande métropole, quoique sans doute celui-ci soit infiniment plus riche et peut-être infiniment plus habile.

La Banque et toutes ses dépendances, qui n'ont généralement qu'un étage et qui sont éclairées par le toît, occupent un vaste terrain, situé entre quatre rues, en face de la Bourse, près de Cornhill Street. Cette institution financière, la première de l'Europe, et dont les immenses souterains renferment la plus grande masse métallique, or et argent, réunie dans un seul local sur aucun point du globe, appartient à une compagnie formée autrefois à la suggestion d'un écossais nommé Paterson, pour faciliter les emprunts du gouvernement, et qui a reçu sa première charte en 1694. C'est par la voie de cette banque que toutes les opérations financières de l'état se négocient aujourd'hui, au grand profit de l'institution, qui reçut jusqu'à £250,000 une année pour ses services ; mais on a diminué depuis ses profits. La circulation de ses billets excédait 15 millions sterling lorsque j'étais à Londres.

Dans le compte général de situation arrêté en 1832, le *doit et l'avoir* balancés montaient chacun à £44,000,000 sterling. La balance présentait pour l'avoir un excédant de £17,000,000, dont 14 millions et demi représentaient le capital dû aux actionnaires et le reste formait les profits de l'année, sur lesquels il y avait à payer les dépenses, qui s'élevaient à £339,000 sterling (1).

La Banque compte environ mille employés, dont le salaire s'élève en moyenne à £225 sterling.

Le Bureau des Postes est un bel édifice à deux

(1) Banque d'Angleterre. " Dictionnaire Universel de Commerce. "

étages, situé dans la rue Saint-Martin-le-Grand, près de la Banque et décoré de trois péristyles. La Douane est un monument encore plus imposant et plus vaste, élevé en face de la Tamise, au-dessous du pont de Londres. Il est à trois étages et, comme le Bureau des Postes, orné de trois péristyles, dont on paraît maintenant ne pouvoir se passer. Celui du centre est de sept colonnes, ceux des extrémités de six. Ces colonnes sont appuyées sur un retz-de-chaussée percé d'ouvertures, et surmontées d'un entablement au-dessus duquel règne une autre rangée de fenêtres, qui donne quatre étages aux parties de l'édifice ornées de péristyles.

Je me trouvais alors près du nouveau pont de Londres que l'on construisait et que l'on devait bientôt terminer. C'est un pont de granité en cinq arches semi-elliptiques, celle du centre ayant 152 pieds d'ouverture et les autres de 140 à 130. La longueur totale du pont est de 928 pieds et sa largeur de 53. Au lieu de balustrade, un mur plein s'élève de chaque côté et porte le caractère de force et de durée qu'on admire dans tout ce grand ouvrage.

Le pont de Waterloo, qui se trouve plus haut sur la Tamise, et que je visitai ensuite, est remarquable par sa légèreté et son élégance. C'est sans doute le plus beau pont de Londres. Il se compose de neuf arches de 150 pieds, et il est bordé de chaque côté d'une belle balustrade avec frise et corniche, au-dessous de laquelle deux colonnes doriques recouvrent chaque côté des piliers. Ce pont est en granite comme celui de Londres. ~~Sur~~ les autres quatre ponts, il y en avait deux de fer, celui de Southwark en trois arches.

Je me rapprochais alors de mon hôtel, dans le voi-

sinage duquel est Sommerset-House, que je voulais visiter avant de rentrer au logis.

Sommerset-House, quoique souvent critiqué, est un palais magnifique, bâti sur les plans fournis par sir William Chambers. C'est un carré long de 800 pieds sur 500. La principale façade est sur la Tamise, et ornée aussi de trois portiques. La façade du Strand, beaucoup plus étroite, est formée d'une base rustique, supportant une rangée de dix colonnes corinthiennes, surmontées d'un attique avec balustrade aux côtés. On pénètre du Strand dans la cour de l'édifice par trois grandes portes de fer à jour. On trouve dans cette cour une belle statue en bronze de George III, élevée sur un piedestal garni de bas-reliefs représentant un vaisseau romain, un lion couchant et une image figurée de l'océan appuyée sur son urne. Ce groupe est un des plus beaux ouvrages de Bacon.

Je dois avouer qu'en voyant une statue élevée à un monarque d'un esprit fort médiocre, qu'il acheva de perdre sur la fin de ses jours, le prestige de ces sortes de monuments tomba considérablement dans mon esprit, et je fus dès ce moment fort en garde contre les statues royales. Mais les partisans les plus entêtés du système responsable prétendent que les têtes couronnées sont en Angleterre des mythes sociaux qui représentent un principe, des personnifications de la nation qui emploie d'autres organes pour penser et pour agir, et qu'ainsi s'il est un homme dans l'empire qui n'ait pas besoin d'esprit, c'est son chef. Cette doctrine serait sujette à bien des inconvénients chez certains peuples.

Sommerset-House est occupé par la Société royale, cette académie des sciences qui a eu l'hon-

neur de compter parmi ses membres les Newton, les Cavendish et les Davy ; la Société des Antiquaires, la Société géologique, et des bureaux publics appartenant à l'ordre civil ou militaire et à la marine. J'ai passé des heures bien agréables dans les salles de la Société des Antiquaires et dans celles de l'Académie de peinture.

J'avais parcouru dans la journée le quartier des banquiers et du commerce, c'est-à-dire le théâtre où reposent les fondements les plus solides de la puissance et de la richesse de l'Angleterre. J'avais vu des marchands qui font des affaires pour des millions avec autant de facilité et de sang-froid que pour quelques centaines de louis. J'avais admiré des monuments auxquels se rattachent des souvenirs glorieux dans un genre qui prouve combien l'industrie peut élever une nation. Quand l'on songe à l'énormité des affaires qui se transigent dans la cité de Londres, à l'étendue de leurs ramifications dans toutes les parties du globe, à l'habileté, à la prudence, à la tranquillité avec laquelle ces affaires se nouent et se dénouent sans cesse, on doit certainement admirer le génie de ces fiers marchands, qui font la loi à tant de millions d'hommes par un échange de choses qui sont devenues indispensables à la vie, et dont eux seuls ont le secret et le monopole. Tout leur système consiste à satisfaire les besoins des peuples à aussi bon marché que possible, et à empêcher que d'autres puissent leur faire une concurrence dangereuse. Jusqu'à quand pourront-ils le maintenir ? On l'ignore, mais toujours est-il certain que l'audace d'un pareil système et l'habileté consommée avec laquelle il a été conduit jusqu'à présent, leur ont acquis des titres qui ne pourront être méconnus de la postérité.

En parcourant la cité, je n'ai point parlé de l'Hôtel-de-Ville, de Guildhall, cet ancien édifice gothique dont la première construction remonte au commencement du 15e siècle. Presqu'entièrement détruit dans le grand incendie de 1666, il a été rebâti depuis tel que nous le voyons aujourd'hui. Il contient une salle de 153 pieds de longueur, 48 de largeur et 55 de hauteur, qui sert aux assemblées publiques et aux grands festins donnés par la ville. Elle est décorée des portraits de quelques rois d'Angleterre, de ceux de plusieurs juges, entre autres, sir Matthew Hale, et de quelques monuments dont l'un à la mémoire de Chatham. Par un amour exagéré de l'antique, on conserve dans un endroit apparent de la salle deux statues barbares et gigantesques que l'on suppose représenter un Saxon et un Breton, mais que l'on donne aux étrangers pour Gog et Megog, et dont le menton est garni d'une épaisse barbe noire. Par une sorte de compensation, cependant, la salle des séances du conseil-de-ville contient plusieurs tableaux d'une grand mérite, entre autres celui qui représente le célèbre siége de Gibraltar par Copley.

Guildhall, outre qu'il renferme les bureaux de la municipalité, voit siéger encore dans son enceinte la cour du banc de la reine, la cour des magistrats, la cour du maire, la cour des plaidoyers communs et celle de l'échiquier.

L'organisation judiciaire et municipale de Londres est très ancienne, et pour cela même très compliquée. C'est le système du moyen-âge, dont, par une bizarerie assez étrange, le parlement du royaume a reconnu et respecté l'existence indépendante jusqu'à ce jour. Elle fut consacrée par la grande charte. Tandis que tout ailleurs subissait la consé-

quence du régime parlementaire, et que les institutions et les lois éprouvaient sans cesse des changements, la corporation de Londres restait seule immobile dans le travail des siècles jusqu'à ce qu'elle soit devenue un véritable sujet de curiosité pour les étrangers. Cette immobilité est d'autant plus extraordinaire que s'il est une organisation, une législation changeante, c'est bien celle de l'Angleterre.

On a vanté l'Egypte et l'ancien Orient pour leur immobilité en attribuant à cette immobilité elle-même leur grandeur. On vante aujourd'hui l'Angleterre pour le contraire, en attribuant à sa mobilité incessante les progrès extraordinaires de sa puissance.

Nous n'entrerons point dans l'organisation judiciaire de l'Angleterre, qui a sa source dans les ténèbres des âges, et des racines aussi nombreuses et aussi diverses qu'elle était morcellée lorsque chaque ville, chaque canton, chaque tribu, avait son code, ses usages et ses juges particuliers. Le parlement, comme expression de la civilisation générale du pays, tend sans cesse et de plus en plus, vers l'uniformité, vers la perfection qui est l'uniformité elle-même puisque la vérité est une ; mais il n'a encore pu y parvenir puisqu'à peine commençait-on à parler d'une codification des lois lorsque j'étais en Angleterre, et de l'abolition des nombreuses coutumes locales pour les remplacer par un système de centralisation plus parfait et mieux adapté aux besoins de la civilisation moderne.

Londres renfermait en 1831, une population d'un million et demi, et cependant la corporation n'avait de juridiction que sur une très faible partie de ce chiffre.

Le vieux Londres romain dévasté, ruiné par les

invasions des barbares ne voyait plus debout que ses murailles. Petit à petit, le vainqueur mêlé au vaincu, repeupla la ville, qui fut plus tard divisée en quartiers, chaque quartier ayant ses échevins et ses conseillers, et il fut déclaré que l'échevin serait élu à vie par les *freemen*, et le conseiller à des époques déterminées, par les *liverymen*, deux classes différentes d'électeurs. Les échevins sont ordinairement choisis parmi les marchands ou les riches artisans.

Le maire qui est le chef de la corporation, est élu le 29 septembre de chaque année par les *liverymen* qui choisissent ordinairement le plus ancien échevin, et c'est rare qu'il reste en place plus d'un an. Les shérifs, autre ordre d'officiers très important, sont élus tous les ans de la même manière.

Le conseil de ville se compose des échevins et des conseillers présidés par le maire. Ses pouvoirs législatifs et exécutifs sont fort étendus.

L'un des principaux priviléges de cette municipalité consiste dans les pouvoirs judiciaires qu'elle exerce. Ses tribunaux sont la cour criminelle centrale qui siége à Old Bailey, les sessions de Guildhall et les cours de police. Ce sont des hommes de loi généralement qui y administrent la justice. Ainsi quoique dans la cour du maire, la justice s'administre au nom du maire et des échevins, c'est le *recorder* en réalité qui juge et qui est toujours un jurisconsulte expérimenté.

Outre le maire, les shérifs, le recorder, le secrétaire de ville, il y a une foule d'autres fonctionnaires, tels que le *common sergeant*, le juge de la cour des shérifs, le *city solicitor*, le *remembrancer*, qui sont des officiers de justice, le *chamberlain* dont les

principales fonctions concernent les finances, le *sword bearer*, le crieur, l'huissier du port, le secrétaire des travaux publics, les arpenteurs, le bibliothécaire et l'officier de santé.

Dans la cité, la garde municipale est sous la direction d'un commissaire nommé par le conseil de ville et approuvé par la couronne ; le nombre des hommes qui la composent est fixé par le conseil. Dans le reste de Londres, elle est sous le contrôle de deux commissaires nommés par le gouvernement. La force totale de la police était de 6,000 hommes en 1832.

Une singularité de la corporation digne de remarque, ce sont les compagnies de métier, dont le nombre excède quatre-vingts et dont douze portent le nom de grandes compagnies. Elles ont leur organisation, leurs priviléges et leurs salles de réunion. La première compagnie est celle des merciers ou marchands de soierie. Elle tient sa charte de Richard II. Les épiciers, les drapiers, les poissonniers, les orfèvres, les tailleurs, les teinturiers les tonnelliers, les bouchers, les charpentiers, etc., figurent dans cette longue liste et jouent un grand rôle dans l'organisation municipale.

C'est dans les jours de parade que la corporation et les corps de métiers brillent avec éclat. Après son élection, le maire doit se présenter devant le grand chancelier d'Angleterre, afin de recevoir l'approbation du gouvernement. Couvert de robes magnifiques, un grand collier d'or et de pierres précieuses passé dans le cou, il commence par prêter serment, le 8 novembre, devant les échevins ; après quoi il signe une obligation de quatre mille louis pour répondre de la remise de l'argenterie et des

joyaux de la cité à la fin de l'année, lesquels valent cependant vingt mille louis. Le lendemain qui est le jour du *lord Mayor*, la cité est en fête. On défend le passage des voitures dans les rues ; tout le monde est endimanché. Le maire déjeune à Guildhall avec les échevins, et à midi, il monte lui et ses hôtes, les shérifs et les autres officiers municipaux couverts aussi de leurs robes et de leurs colliers d'or, dans des carosses magnifiques et la procession défile lentement et enseignes déployées, l'épée de la cité étant portée à la portière de son chef. Le carosse du roi et celui du maire méritent d'être vus ; ils sont du style pompeux du siècle dernier et couverts de dorures et de peintures splendides. Les compagnies de métiers portent leurs bannières hautes. La musique marche en tête. Les hallebardiers retiennent les curieux. La procession gagne ainsi la Tamise et monte dans des berges faites sur le modèle de celles de Venise, telles qu'on les voit dans les vieilles peintures. Elles sont sculptées, dorées, pavoisées ; la musique joue à bord. Les rameurs semblent avoir revêtu le costume des seigneurs du siècle de Henri IV.

La procession remonte le fleuve jusqu'au pont de Westminster, où elle débarque pour accompagner le maire, qui va prêter serment entre les mains des barons à la cour de l'échiquier. Cette formalité remplie, le *recorder* invite les juges des différentes cours à venir dîner avec le premier magistrat de la cité, et la procession s'en retourne dans le même ordre qu'elle est venue ; mais rendue au pied de Ludgate Hill, en bas de l'église de Saint-Paul, une nouvelle scène vient augmenter l'intérêt de la fête. La dame du maire se présente tout-à-coup pour par-

tager les honneurs de son mari. Les ministres, les juges, les ambassadeurs étrangers saisissent, en hommes sensibles, cette belle occasion pour féliciter l'élu de Londres. Enfin la journée se termine par un dîner d'inauguration qui a lieu à Guildhall et qui est vraiment somptueux. Le roi ou la reine y assistent quelquefois. Tous les étrangers de distinction y sont invités.

Le maire réside à Mansion-House, qui est meublé comme un palais. Il se sert des meubles, de l'argenterie, des carosses, des berges, des serviteurs de la ville. Mais ses propres dépenses n'en excèdent pas moins le plus souvent quatre mille louis par année. Les dépenses totales de la charge vont jusqu'à douze et quinze mille louis.

Dans la soirée, je traversai de l'autre côté de la Tamise en me promenant. Lorsque j'eus marché quelque temps j'avisai devant moi un théâtre ; c'était celui de Surrey, où la fantaisie me prit d'aller passer une heure ou deux. J'y trouvai des gens disposés à applaudir certains acteurs et à en siffler d'autres ; ceux-ci n'étaient peut-être pas aussi médiocres que certains sifflements pouvaient le faire croire ; mais le peuple aime, à Londres comme dans les autres villes de l'Angleterre, à donner des signes de sa puissance au spectacle comme dans les assemblées politiques. C'est un privilége dont il veut jouir, et qu'on lui laisse dans toute son étendue. Cela ne veut pas dire que son opinion propre dirige le ministère ou les auteurs dramatiques. On parle de ce peuple là dans les salons de Londres comme dans ceux de Berlin ou de Vienne.

II.

Carleton-Place.—Colonne du duc de York.—Les Clubs.—Le Palais de Buckingham.—Monument du duc de Wellington.—Les *Squares*.—Quartier des Juifs.—La Tour.—Le Musée de Londres.—La Bibliothèque Nationale.—La Gallerie de Peintures.—*Christ - Hospital*—Education en Angleterre.—L'Université; Colléges et Ecoles.—Organisation sociale et politique du royaume.—La Constitution.—Son origine.

Je passai les journées du 22 et du 23 à parcourir l'ouest de la ville et ses environs. Je me promenai dans les rues Pall-Mall, Regent, Picadilly, Oxford, etc.

C'est au bas de Carleton-Place, près du parc de St. James, que s'élève la colonne du duc de York, surmontée de sa statue. Cette colonne, qui a plus de cent pieds de hauteur, fait un bel effet de perspective avec le parc et la place qui l'avoisinent.

Plusieurs des plus belles maisons dePall-Mall et du voisinage sont occupées par des clubs, genre d'association pour ainsi dire domestique et qui n'est propre, je pense, qu'à l'Angleterre et surtout à Londres. Il mérite à ce titre que j'en dise quelque chose.

Autrefois un club était une réunion de quelques amis, qui s'assemblaient le soir dans une auberge pour causer et tuer le temps. Le Dr. Johnson en forma un de

vingt-quatre menbres. Chaque membre était tenu de dépenser au moins douze sous à chaque réunion. Celui qui manquait à l'assemblée payait six sous d'amende. En 1763, Reynolds fonda le club littéraire, qui s'assemblait toutes les semaines et dont les membres dinaient ensemble tous les quinze jours. Aujourd'hui ces clubs ont un peu changé de nature. Ce ne sont pas tant des réunions pour s'amuser ou s'instruire que des tables d'hote à membres choisis et à prix fixe.

Lorsque j'étais à Londres on comptait l'*University club* fondé en 1826, l'*Union club* et le *United Service club* fondés en 1827 ou 28, et l'*Athenaeum club* fondé en 1830. Il paraît que le nombre en a beaucoup augmenté depuis. Leurs maisons sont montées avec tout le luxe et toute l'élégance d'une grande ville. On y trouve un domestique nombreux et complet, les mets et les vins les plus recherchés au prix coûtant, des salles de bains, des salles de billards et de lecture, des bibliothèques et tous les journaux. Le nombre des membres du club de l'Université était de mille, celui du United Service de cinq cents. On payait à l'un environ vingt six louis d'entrée, et une souscription annuelle de six louis ; à l'autre trente deux louis dix shellings d'entrée et six louis six shellings de souscription. Pour être admis, il fallait la recommandation d'un membre, et l'admission se faisait au scrutin secret.

Ces clubs sont très commodes pour ceux qui ne tiennent pas maison, ou qui, résidant à la campagne, sont très souvent en ville. On y trouve toutes les commodités que procurent le luxe et la richesse avec cette aisance facile qu'on n'a que chez soi au milieu de sa famille ou de ses amis.

Je visitai les parcs et les édifices qui les avoisinent, surtout le palais St. James, vieux château qui ressemble plutôt à une abbaye qu'à une résidence royale.

Ce palais, qui est un amas de constructions en briques avec tours et créneaux, se trouve entre la rue et le parc de St. James, Il réveillait en moi, malgré sa simplicité, de longs et émouvants souvenirs. En effet, c'est à l'ombre des sombres et silencieuses tourelles de St. James et de l'abbaye de Westminster que s'est inspiré le génie qui a présidé aux plus grands événements de l'Angleterre depuis plusieurs siècles. Il est bien probable qu'il ne sortira rien de pareil des superbes monuments élevés depuis pour les remplacer.

Le palais de Buckingham qu'occupe aujourd'hui la cour, est situé au fond du parc de St. James, du côté de Picadilly. C'est l'ancien hôtel d'Arlington augmenté, refait et complètement changé sur les plans des architectes Nash et Blore. Il était loin d'être fini lorsque j'étais à Londres. On avait commencé en face un arc de triomphe de marbre blanc, modelé sur celui de Constantin; mais il parait qu'on l'a jeté à bas depuis. De l'autre côté, près de la rue Picadilly, on en achevait un second sur le plan de celui de Trajan à Rome. On ne fait plus qu'imiter. Les lignes et les formes matérielles ont leurs limites ; on ne peut varier que dans les détails, comme la nature varie la figure humaine dont les grands profils restent toujours les mêmes, à moins qu'on ne veuille se jeter dans le fantastique et le grotesque. Au delà de la rue Picadilly, commence Hyde-Park, à l'entrée duquel un monument a été élevé au duc de Wellington et à ses compagnons

d'armes. C'est une statue colossale en fonte sous la figure d'Achilles, dans l'attitude d'un lutteur, les jarrets tendus, le buste en arrière, le bras levé comme si elle allait frapper.

Le palais de Buckingham a été terminé depuis avec tout le luxe et toute la splendeur d'une grande capitale. Les colonnes, les statues, les sculptures, les dorures, le verre, le marbre, les mosaïques, les tentures magnifiques brillent partout dans la salle du trône, la salle de bal, le salon de reception, la salle de festin, la bibliothèque, la galerie de peintures, les vestibules, les escaliers, les appartements privés. Malgré toutes ces richesses et la dépense de près de £700,000, les hommes de l'art assurent que le palais n'est qu'une œuvre architecturale fort médiocre, que l'uniformité n'existe nulle part et que tous les ordres et tous les genres y sont confondus. On me dit que le parc St. James, pour correspondre au palais et à ses dépendances, a été beaucoup embelli ; qu'on y a varié la forme de la pièce d'eau, qu'on y a planté des bosquets et des fleurs au milieu desquels serpentent les sentiers, et que des sièges ont été placés ça et là pour la commodité des promeneurs.

Les parcs sont une des plus belles choses de Londres. Ils se trouvent presque tous dans la section occidentale de la ville, avec une grande partie des *squares*, autre embellissement qui donne de l'air, du jour, de l'espace, de la santé aux grands centres de population. Ces *squares* sont des quarrés plus ou moins spacieux, auxquels les voisins peuvent avoir accès avec leurs familles.

Il parait que l'architecte Jones, qui en avait emprunté l'idée aux *piazzas* de l'Italie, est l'auteur de cette belle amélioration, qui s'est étendue aux autres

villes de l'Angleterre. Il disposa le plan de celui de Lincoln's Inn Fields, près de la cour de chancellerie, l'un des plus beaux de la capitale. La mode s'en porta ensuite graduellement jusque dans les vieux quartiers. Ainsi on en trouve un fort joli près de la Tour; mais les plus beaux, peut-être parce qu'ils étaient les plus modernes, étaient, lorsque je résidais à Londres, celui de Grosvenor au-delà de Picadilly, près de Hyde Park, et celui de Belgrave, en deça de cette rue, derrière le palais neuf. Au milieu de ces places couvertes de feuillages, de verdure et de fleurs, s'élèvent les statues de Guillaume III, George I, George II, et Charles II, celles des ducs de Cumberland et de Bedford, et enfin la plus belle de toutes peut-être, celle de Fox, assise et en toge romaine.

Le 24 juillet, qui était un dimanche, j'allai à la Tour.

Je traversai la cité et le quartier des Juifs, qui est au delà. Rien de plus sale ni de plus hideux que les lieux habités par ces descendans des anciens dominateurs de la Judée. Ils occupent plusieurs rues où ils étalent de vieux habits et des haillons pour revendre. On aperçoit cà et là quelques têtes blanches à longues barbes qui se dessinent au milieu de ces dépouilles. Toute cette population semble porter sur elle l'empreinte du jugement qui la frappa. Rien dans l'histoire ne ressemble à la destinée de ce peuple. Il fallait qu'il y eut quelque chose de bien fort dans ses institutions pour qu'il ait pu conserver le type de sa religion et de sa race tant de siècles après la complète extinction des romains ses vainqueurs. Mais l'Eternel en avait posé les fondements. On trouve des Juifs dans tous les pays de l'Europe,

et ils montrent partout la même patience et le même caractère. Je crois qu'on les a beaucoup noircis. Il y en a un grand nombre à Londres, et lorsque je m'informais de leur conduite, on me répondait constamment que c'étaient des gens paisibles et industrieux, dont on exagérait beaucoup l'avarice.

Quoiqu'il en soit, ce peuple a fait preuve d'un grand caractère dans sa dispersion, et je pensais encore à sa destinée vraiment extraordinaire lorsque j'arrivai en présence de la Tour, qui me rappela celle d'un peuple non moins fameux.

La Tour est le plus ancien des grands monuments de la ville. C'est une forteresse, pour lui conserver le nom qu'elle méritait certainement lorsqu'elle a été bâtie, entourée de fossés et de murailles beignant leur pied dans la Tamise. Avant l'usage des armes à feu ce poste avait de l'importance militaire ; aujourd'hui il n'a aucune valeur sérieuse. L'intérieur est occupé par diverses constructions dont la plus remarquable est la Tour-Blanche, qui s'élève au centre et qu'on aperçoit de loin. C'est un grand bâtiment presque carré de 116 pieds de long sur 96 de large, à quatre étages, et dont les coins se terminent au sommet par de petites tourelles. Son érection remonte à Guillaume-le-Conquérant. Ses murs ont je ne sais combien de pieds d'épaisseur. On l'appelle la Tour-Blanche parce qu'elle est bâtie en pierre grisâtre, qui tranche sur le reste des sombres murailles qui l'environnent. L'ensemble de la forteresse couvre un espace de douze acres jusqu'aux fossés. La plupart des autres constructions n'ont été faites ou achevées que sous les règnes suivants ; mais il ne reste rien

de cette époque que les principaux murs ; tout le reste a été changé à diverses reprises.

Je contemplai longtemps ce vieux donjon crénelé qui ressemble plutôt à une prison d'état qu'à un château, quoiqu'il ait été occupé par un grand nombre de souverains depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à la reine Elizabeth. J'attachai mes regards sur cette vieille Tour qui parait aussi solide que lorsqu'elle a été bâtie, il y a sept à huit cents ans, et du haut de laquelle les conquérants d'autrefois lançaient leurs arrêts contre les pauvres Celtes et Anglo-Saxons vaincus, qui devraient être compatissants aujourd'hui au souvenir des souffrances matérielles et morales qu'ils ont endurées pendant tant de siècles.

C'est de cette Tour que les Anglais avaient été totalement dépossédés de leurs biens par cette loi de Guillaume, qui déclarait, " que tout titre de pro-
" priété antérieur à son invasion, et que tout acte
" de transmission de propriété de biens fait par un
" homme de race anglaise postérieurement à l'in-
" vasion, étaient nuls, " à moins qu'il ne les eût ratifiés lui-même, et les propriétés assurées aux Normands. Ces propriétés furent portées dans le *Grand-rôle* désigné par les vaincus du nom fatal de *Doom-day book* ou *Livre du jugement*, dont la rédaction fut achevée en 1086. " Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, dit un auteur que nous avons déjà cité.... chaque vaincu avait été rabaissé au-dessous de son état antérieur : le chef avait perdu son pouvoir, le riche ses biens, l'homme libre son indépendance. Il n'y a pas en douter, s'écriaient ces malheureux, Dieu ne veut plus que nous soyons un peuple, que nous ayons l'honneur et la sécurité. " Ils se plai-

gnaient de ce que le nom même d'Anglais fût devenu une injure.

La *dénationalisation* tentée en Angleterre, où pendant plusieurs siècles la langue française des vainqueurs fut la seule parlée à la cour, dans les châteaux et chez les hommes lettrés, finit par échouer complètement. La langue de la majorité reprit le dessus, et le conserva en dépit de la cour. En sera-t-il ainsi de la tentative faite en Canada par les descendants des vaincus de Guillaume-le-Conquérant, au préjudice des descendants des hommes de sa race? La majorité décida la question en Angleterre.

Je pénétrai enfin dans l'intérieur de la Tour, où l'un des gardiens s'offrit pour m'accompagner. Nous parcourûmes successivement toutes les parties de l'antique forteresse. Après avoir vu la Tour Blanche et la Tour du Traître, nous passâmes à la Tour Sanglante, où l'on dit qu'Edouard V et son frère, tous deux encore enfants, furent assassinés par ordre de leur oncle, Richard III, assassinat qui me rappela ce passage d'une tragédie de Shakespeare : " Arrêtez, Madame, dit Elizabeth, femme d'Edouard IV, à la duchesse d'York, mère d'Edouard V, jetons encore un dernier regard sur la Tour. Ayez pitié, ô vous, antiques amas de pierres fatales, de ces tendres enfants que la haine a enfermés dans l'enceinte de vos murs ! Berceau barbare pour ces pauvres petits innocents ! Tour effrayante, dure et sauvage nourice ! Et toi, triste et sombre compagnon de jeu pour de jeunes princes, épargne mes chers enfants ! C'est la prière que te fait ma douleur insensée, en te quittant."

Ces tours n'offrent rien que d'épaisses murailles en dedans desquelles le jour pénètre à peine ;

mais auxquelles la poésie et l'histoire ont donné un caractère qui les rendent plus intéressantes pour l'étranger, que les plus beaux monuments de la capitale. Il y a encore la Tour de Beauchamp, la Tour de Brique, la Tour à la Cloche, la Tour de Sel. Plusieurs prisonniers d'état ont été détenus dans la Tour de Beauchamp, entre autres, Anne de Boleyn, le comte de Warwick et le comte d'Arundel. La Tour de Brique renferma lady Jane Grey et la Tour à la Cloche, la reine Elizabeth. Je vis dans un autre endroit le donjon où Walter Raleigh fut gardé prisonnier. C'est un trou pratiqué dans un mur de quinze à dix-huit pieds d'épaisseur, sous la chapelle de Saint-Jean.

C'est dans la chapelle de Saint-Pierre, la principale de la Tour, chapelle dont l'intérieur sinistre a plutôt l'air d'une prison que d'un temple, que l'on a enterré les condamnés les plus importants exécutés à Tower-Hill, en face de la forteresse, ou dans la forteresse elle-même lorsque l'on craignait le peuple. Ici reposent Fisher, évêque catholique de Rochester, les reines Anne de Boleyn et Catherine Howard, Sir Thomas Moore, Thomas Cromwell, Marguerite, comtesse de Salisbury, lord Seymour, le duc de Northumberland, lady Jane Grey, le duc de Monmouth, etc.

Le *Horse Armoury*, ou l'arsenal des chevaliers, détruit depuis par l'incendie qui a réduit en cendres une partie de l'intérieur de la forteresse, était un bâtiment de construction moderne, où l'on conservait les vieilles armures de quelques uns des grands personnages de la nation, morts depuis le 13e siècle. Ces armures recouvraient vingt-deux statues équestres placées en ligne. On aurait dit une com-

pagnie de chevaliers du moyen-âge, rangée en bataille : casque, cuirasse pour l'homme et le cheval, épée, lance, rien n'y manquait. Le chevalier et le cheval étaient couverts de fer de la tête au pied. Il n'y a rien de certain cependant sur l'authenticité des armes et des armures au delà du siècle de Henri VIII. En effet, il peut y avoir raisonnablement des doutes sur celles de Guillaume-le-Conquérant, le plus ancien de tous sur la liste, et celles d'Edouard I, d'Edouard III ou de Henri IV. J'y remarquai une armure de sept pieds de hauteur, attribuée au gigantesque Jean de Gant. L'épée était aussi haute que moi.

Près de l'arsenal des chevaliers venait celui de la reine Elizabeth, ainsi nommé parce qu'on y avait déposé les instruments de torture pris sur la *Granda Armada*, flotte espagnole défaite, comme on sait, par les Anglais sous le règne de cette princesse. J'y vis des colliers de fer pour comprimer le cou jusqu'à la strangulation, des écroux pour écraser les doigts des mains et des pieds, et d'autres instruments de supplice qui font frémir à décrire. Des auteurs ont mis en doute l'authenticité de ces inventions barbares, mais elles ne sont pas les seules malheureusement imaginées par l'homme pour assouvir sa vengeance et sa cruauté. Je vis là aussi la hache qui avait servi à décapiter l'infortunée Anne de Boleyn.

Le grand arsenal, qui avait près de 400 pieds de longueur, renfermait 200,000 armements complets pour l'infanterie. Au dépôt des joyaux, je pus voir des sceptres, des couronnes, des bracelets, des éperons, des épées de justice, le tout garni de pierres précieuses de toutes les couleurs ; mais comme le

mérite de toutes ces choses consiste uniquement dans leur rareté, je n'en dirai pas d'avantage.

La ménagerie nationale était alors à la Tour et de peu de valeur. Elle a été transportée depuis aux Jardins zoologiques et beaucoup augmentée.

Dans mes subséquentes visites, je fis connaissance avec l'un des gardiens, qui me permit de tout voir à loisir. C'était un ancien fusilier de la garde de l'armée de Wellington. Il avait fait les campagnes d'Espagne et de Waterloo, et paraissait protégé par son illustre chef, qui lui avait fait obtenir la place qu'il occupait.

Dans l'agitation causée par le bill de réforme, la maison du duc fut plusieurs fois insultée. Des serviteurs dévoués s'y rendaient pour la défendre en cas d'attaque, et mon vieux fusilier n'était pas le dernier.

C'était un bel homme de six pieds au moins. Son air ferme et tranquille annonçait à la fois l'honnêteté, la bonhomie et la vaillance. J'ai vu plusieurs de ces beaux types à l'Hôtel des Invalides. Ce vieux soldat avait épousé une française, et il parlait avec le plus grand respect des compatriotes de sa femme. Chaque fois que je suis allé à la Tour j'ai eu lieu de me louer de son attention et de sa politesse. Je regrette de ne pouvoir trouver son nom parmi mes papiers.

Le musée de Londres occupa une autre partie de mon temps. J'y consacrai presque une journée. Sa fondation remonte à sir Hans Sloane, célèbre médecin du siècle dernier. Les vastes connaissances de Sloane le firent choisir pour remplacer Newton à la Société royale. Il avait réussi à se former un musée qui était le plus considérable de l'Angleterre. Son

immense fortune lui avait permis de consacrer £50,000 pour cet objet seulement. Il dépensa encore de grandes sommes pour acquérir une bibliothèque, qui s'élevait à 50,000 volumes et à un grand nombre de précieux manuscrits lorsqu'il mourut. Il légua le tout au public moyennant £20,000 payables à sa famille.

Sa collection d'histoire naturelle et sa bibliothèque devinrent le noyau du musée national, auquel on a donné depuis le nom de " Musée britannique." On y ajouta les manuscrits de Harley et la bibliothèque de Cotton, et l'on plaça le tout dans l'hôtel de Montague acheté du comte d'Hálifax, et situé dans Great Russel street.

Ce musée reçut une précieuse addition en 1801. C'était le fruit des fouilles exécutées dans les monuments antiques de l'Egypte. Il fallut agrandir l'édifice pour répondre à la multiplicité et à la pesanteur des objets. Les lourdes masses apportées d'Alexandrie exigeaient plus de solidité qu'il n'y en a dans nos constructions modernes. En Egypte, on travaillait pour l'éternité. Il fallut faire presque la même chose à Londres, où les fragiles maisons de briques tremblent jusqu'en leurs fondements, lorsque les charretiers passent au petit trot dans les rues. On fit des additions à l'hôtel Montague assez solides pour recevoir les débris reçus des bords du Nil, et qui permissent en même temps de remplacer l'ancien édifice par de nouvelles constructions, afin de former, avec le temps, un tout digne de la capitale d'un grand empire.

Dans cette même année de 1801, le musée s'enrichissait d'une collection plus précieuse pour l'art. C'étaient des morceaux choisis d'architecture

grecque, qui portent dans les catalogues le nom de marbres d'Elgin, parcequ'ils furent apportés de la Grèce par le comte de ce nom, le père, je crois, du gouverneur qui vient de nous quitter. Ces marbres ornaient le Parthénon bâti à Athènes du temps de Périclès. C'étaient des statues, des colonnes, ou plutôt des fragments de statues, de colonnes, de bas-reliefs, de corniches rongés par les siècles et noircis par le temps, mais qui étaient assez bien conservés pour servir encore de modèles, et pour faire juger de la beauté et de la perfection de l'architecture chez une nation qui fut la plus célèbre de l'antiquité par son génie et par son esprit.

A ces débris on ajouta des fragments de sculptures du temple d'Apollon Epicure, bâti par Jctinus, l'architecte du Parthénon, et des morceaux de tombeaux, de statues et de bas-reliefs, trouvés dans les ruines de Xanthe, et apportés en Angleterre par sir Charles Fellowes.

Tous ces débris furent déposés au musée, où je pus les examiner à loisir. Ils occupent plusieurs salles. Dans les unes, sont les colossales sculptures de l'Egypte, auxquelles on ajoute tous les jours des momies humaines et animales, tels que chats, chiens, singes, taureaux, béliers, moutons, ibis, crocodiles, serpents, que les crédules égyptiens avaient la complaisance d'adorer. Dans les autres, les marbres d'Elgin et les sculptures de la Grèce, si recherchés par les artistes. Les célèbres vases étrusques occupent une salle à part, ainsi que les médailles. Une autre salle était remplie des objets de curiosités apportés par le capitaine Cook, de l'océan Pacifique. Plusieurs autres contenaient les manuscrits. J'y vis la Grande Charte octroyée à l'Angleterre par le

roi Jean. On y conserve aussi un manuscrit de l'Ancien et du Nouveau Testament, que l'on prétend être le plus vieux existant. Il est en grec et remonte à l'an 390 de notre ère. Il fut donné au roi Charles I par Cyril, patriarche de Constantinople.

La bibliothèque, placée dans une partie séparée de l'édifice, est loin d'être aussi considérable que celle de Paris ; mais elle n'en est pas moins précieuse, et renferme quantité d'ouvrages rares et d'un très grand prix. J'y suis allé plusieurs fois, et les instants que j'ai passés dans cette institution sont au nombre de mes plus intéressants souvenirs d'Europe.

En visitant les bibliothèques et les musées de Londres, je ne dus pas oublier les galeries de peinture, qui sont aussi formées des produits de l'esprit ; mais des produits d'un genre tout spécial, puisque la peinture est la copie fidèle et sévère des sentiments et des passions exprimés sur la figure de l'homme, ou des charmes ou de l'horreur qu'inspire la nature inanimée ; ainsi quels charmes dans un paysage de Claude le Lorrain, quelle grâce dans une vierge de de Raphaël, quelle horreur dans un déluge du Poussin !

La peinture est un art qui a encore des progrès à faire en Angleterre. Ce n'est pas à dire qu'on y est indifférent, car si la galerie nationale est petite comparativement à celles du continent, il y a en revanche un grand nombre de galeries particulières dans les palais royaux et chez les seigneurs, comme celles de Whitehall, du duc de Devonshire, de lord Ellesmere, qui visitait le Canada en 1853, du duc de Wellington, de lord Ashburton, etc., qui formeraient une collection considérable si elles étaient réunies ensemble.

En revenant de la Tour de Londres, j'avais rencontré de jeunes gens portant un costume particulier. J'en avais déjà entrevu quelques-uns dans les rues. Lorsque je m'enquis à ce sujet, l'on me répondit que c'étaient les élèves de Christ's Hospital, école des orphelins et des enfants trouvés, fondée par Edouard VI, en 1553. Ils sont habillés d'une longue robe de laine bleue, serrée à la taille avec un ceinturon rouge. Cette robe leur descend jusqu'aux pieds et ils porportent dessous une espèce de jupe et des bas jaunes. Leurs cheveux sont coupés courts, et en guise de chapeau ils mettent un petit bonnet rond de laine noire qui leur effleure le sommet de la tête.

L'éducation occupe une grande place dans les institutions de l'Angleterre. Elle n'est pas régularisée et systématisée comme en France depuis la révolution ; mais elle est générale et pratique, surtout à Londres, où elle s'est pliée à tous les besoins. L'école de Christ's Hospital, ou *blue coat boy school*, comme on l'appelle souvent, a produit beaucoup de bien et est très populaire. Plus tard un monsieur me procura une carte pour visiter l'institution et assister au souper que les enfants font en public tous les dimanches, de Noël à Pâques.

Quand j'entrai, je trouvai un grand nombre de messieurs et de dames dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle il y avait sept à huit cents enfants rangés autour de vastes tables. Ces enfants chantaient des hymnes sacrés, accompagnés de l'orgue ; ils répetèrent ensuite quelques prières, puis ils commencèrent leur repas, qui consiste en pain, beurre et bière. Chacun a son portion, et une menagère, placée à la tête de chaque table, maintient l'ordre.

Le souper fini, quelques enfants desservirent, puis le chant recommença. Après quoi les élèves défilèrent deux à deux, en saluant le président de l'institution et en emportant les chandelles, les nappes, les plats de bois qui contenaient le beurre et les seaux qui contenaient la bière. Tout se fit avec un ordre et un régularité parfaite au son de l'orgue qui jouait des airs empreints d'une mansuétude toute évangélique. L'apparence et la propreté des enfants témoignent du soin que l'on prend d'eux. On leur enseigne les langues anciennes et modernes, les mathématiques, la physique, les belles-lettres, l'histoire, etc. J'ai entendu dire souvent pendant mon séjour à Londres que plusieurs hommes éminents, en différents genres, étaient sortis de cette institution.

L'éducation est, comme je l'ai dit, essentiellement pratique en Angleterre. Chacun reçoit l'instruction qu'il lui faut pour l'état qu'il doit embrasser. Aussi pour la plus grande partie des enfants l'éducation cesse-t-elle à quatorze ou quinze ans. C'est à cet âge qu'ils entrent dans les comptoirs ou dans les ateliers. Les instituts littéraires et d'artisans, créations toutes modernes dont les fruits sont des plus heureux, leur fournissent ensuite les moyens de pousser plus loin leurs études s'ils le désirent. Dans certains instituts, il y a des classes pour l'étude des langues vivantes et des langues mortes, pour celle des sciences, de la littérature, du dessin et même de la musique.

Londres possède une université, cinq colléges et une infinité de facultés et d'écoles supérieures pour l'étude de la théologie épiscopalienne, baptiste, indépendante, unitérienne, judaïque, etc., des clas-

siques anciens et modernes, de l'histoire, de la philosophie, de la chimie, de la géologie, de la métallurgie, de la médecine, de l'art vétérinaire, du droit, du génie civil et militaire, des beaux arts, de la musique, etc. L'Université elle-même n'est qu'un corps examinant. Presque tous les colléges et toutes les écoles médicales de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse, qui ne dépendent point d'Oxford ou de Cambridge, relèvent de cette université. Comme elle n'a point de caractère théologique, la plupart des colléges catholiques, baptistes, indépendants, wesleyens, etc., sont soumis à son contrôle, qui est, du reste, indépendant du gouvernement.

Il y a encore à Londres un grand nombre d'écoles de grammaire, qui répondent aux colléges royaux et aux gymnases de France, et des pensionnats, écoles d'un degré inférieur. Au-dessous de ceux-ci viennent enfin sept à huit cents écoles élémentaires pour la masse des filles et des garçons du peuple, sous les noms de *foundation schools*, *national and parish schools*, *British and foreign schools*, etc.

Dans toutes les institutions de l'Angleterre perce un esprit à la fois sectaire et pratique. L'on voit que tous les changements qui y ont eu lieu n'ont été obtenus qu'après une longue lutte, et qu'ils sont le fruit d'une espèce de traité où chaque partie a dû faire des concessions. Le morcellement de l'enseignement en est une preuve, les institutions politiques en sont une autre, mais une autre beaucoup plus éloquente et beaucoup plus expressive. Ce que nous allons dire ici sur ce dernier sujet est le résultat de nos observations.

Londres est la plus grande ville de l'Europe, et la première métropole de la liberté et de

l'industrie. C'est là où la liberté est la mieux assise et où l'industrie est la plus vaste et la plus riche. Le sénat et le commerce forment la base de la puissance anglaise.

Après avoir étudié quelque temps sa physionomie physique, ses rues, ses monuments, son commerce, je me mis à considérer la population et l'organisation sociale de cette grande nation. Une chose me frappait sans cesse, c'était l'alliance de la liberté et du privilége, du républicanisme et de la royauté. Je cherchais à comparer cette organisation avec l'organisation américaine, c'est-à-dire, avec celle des Etats-Unis, car l'organisation coloniale est une chose exceptionnelle dont la durée est pour ainsi dire fixée d'avance, et dont le terme marche avec le chiffre de la population. Prenant les choses pour ce qu'elles étaient dans le moment, je finis par me convaincre que les deux pays avaient fondé leur constitution sur des faits réels et non sur des théories imaginaires, d'où provenait leur stabilité. Je voyais devant moi une royauté, une aristocratie et une plèbe dont les fortes racines remontaient à l'origine de la nation. L'aristocratie était puissante et considérée, le peuple nombreux et soumis, le roi regardé comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection à ces deux grandes et seules divisions de la nation.

L'aristocratie, par ses souvenirs historiques et ses richesses, exerce un empire immense sur les idées, ou plutôt elle se considère et elle est presque considérée par le peuple comme une puissance qui ne pourrait être renversée que par le renversement de la nation elle-même. Elle est d'ailleurs si sage et si éclairée qu'elle ne s'expose jamais inutilement. Elle connaît la fragilité des choses humaines ; elle

sait que tout passe avec le temps. Elle ne s'oppose donc point aux progrès des choses et des idées. Elle s'étudie seulement à y prendre part de manière à faire rejaillir sur elle-même la plus grande partie de l'illustration personnelle qui en résulte ; elle vote dans la législature pour les améliorations en toute chose, et ouvre ses rangs avec habileté au guerrier, au savant, au marchand heureux qui se distinguent, connaissant l'influence profonde qu'exercent sur les masses la bravoure, le génie et l'éclat moins noble si l'on veut, mais non moins réel de l'or. Elle renouvelle par là sa force et son prestige. Enfin, en consentant à discuter dans le parlement toutes les questions qu'on y traite avec les mandataires du peuple, et en s'y soumettant comme lui lorsqu'elles ont été adoptées par les deux parties et sanctionnées par l'arbitre suprême, le roi, elle ne semble plus qu'exercer un droit naturel. On oublie que c'est une petite classe d'hommes qui a le privilége de balancer la volonté générale, et que c'est le peuple lui-même qui entretient à la sueur de son front la source des richesses colossales qui la rendent si fière et si brillante dans ses domaines.

Sa soumission aux décrets du parlement et son respect pour la liberté de la parole sur la place publique, où souvent elle fait entendre la sienne au milieu des tribuns du peuple, font oublier son orgeuil et son exclusion au foyer domestique de ses châteaux. Hors de la tribune, il n'y a plus en effet d'alliance et de communication entre la noblesse et la roture. Le rempart du moyen-âge semble encore subsister dans toute sa force pour diviser les deux classes ; mais le sens calculateur du peuple anglais ferme les yeux sur cette faiblesse humaine.

Voilà les réflexions que je faisais quand je passais du parlement à la place publique, de la place publique aux riches quartiers de la noblesse, et des riches quartiers de la noblesse aux quartiers plus sombres et plus sales du peuple dans la métropole de l'Angleterre.

Le noblesse anglaise occupe une aussi grande place dans l'organisation de ce pays que dans celle de l'Europe féodale. Si elle est presque descendue au rang de la bourgeoisie en France, elle se maintient en Angleterre aussi forte et aussi puissante qu'en Russie. En se conformant aux idées du peuple, elle a su maintenir sa position du moyen-âge. Ses ducs, ses comtes, ses barons sont aussi fiers que ceux de l'Allemagne, et leurs écussons n'en brillent pas moins dans leurs châteaux et sur leurs équipages de Londres.

Le contraste qui existe entre la société en Europe et la société en Amérique, et qui me frappait sans cesse, se trouve surtout dans cette classification des rangs. Nos souvenirs dans le Nouveau-Monde ne sont que d'hier, et comme les colons n'appartenaient qu'à une classe d'Européens, il n'y a pour ainsi dire qu'une classe d'hommes. Une chose conséquemment qui doit frapper beaucoup l'Américain en Europe, c'est la diversité des rangs et la soumission constante des classes inférieures aux classes supérieures, c'est-à-dire, à l'aristocratie et aux rois. Depuis une suite de siècles les mêmes familles voient la nation entière répandre ses sueurs et son sang pour les soutenir dans le luxe et le haut rang où e les sont placées, et se soumettre à leur domination comme par une fatalité inévitable.

L'organisation sociale de l'Angleterre, comme du reste de l'Europe, tient, comme je l'ai dit, aux bases

de la société elle-même. Le monarque, la noblesse ont leur racine dans le temps. Les grands souvenirs historiques de la nation se personnifient dans le roi, les ducs, les comtes, les barons. Vous ne pouvez faire un pas sans que le sol vous rappelle un événement auquel se rattache le souvenir d'un nom féodal. Guerres de conquêtes, luttes civiles, le prince, le noble y jouent un rôle dominateur. L'esprit de la nation en est tout imprégné, et le peuple y est si bien fait qu'il regarde la royauté et la noblesse comme partie intégrante et nécessaire du tout. L'homme de l'Amérique du Nord, quoique accoutumé au nom de ces deux véritables puissances au-delà des mers, trouverait cette organisation bien étrange si elle était introduite tout-à-coup dans son pays, car quoique nous dépendions d'une monarchie, notre organisation sociale n'en donne aucune idée. Rien n'est moins influent que la classe de nos seigneurs, qui devaient, dans l'esprit de Louis XIV, servir de germe à une aristocratie féodale, non pas puissante et rebelle comme celle qui existait au moyen-âge, mais fidèle et soumise comme celle qu'il y avait alors en France.

Ainsi rien de surprenant en Europe que là même où existe la liberté, elle admette l'aristocratie, et qu'en Angleterre, par exemple, la constitution porte partout l'empreinte des rangs qui composent la nation.

En effet, la constitution anglaise est le résultat d'un compromis entre les trois grands partis personnifiés dans le roi, les lords et le peuple. Rien ne peut se faire sans leur assentiment conjoint, et les réunions où cet assentiment se donne s'appellent parlements. Le roi demeure saisi du pouvoir exé-

utif, les tribunaux du pouvoir judiciaire et le parlement du pouvoir législatif. Mais comme il s'élevait souvent des difficultés entre les pouvoirs exécutif et législatif, le parlement a limité le pouvoir du roi en l'obligeant de se soumettre à l'autorité législative, et d'avoir pour cela des ministres dépendant du parlement pour exercer l'autorité royale, et en rendant les juges inamovibles tant que leur conduite serait conforme aux lois.

Puisque je parle de la constitution anglaise, il est peut-être bon que je dise quelques mots de son origine, d'autant plus que les opinions ne s'accordent pas sur ce sujet. Pendant longtemps la doctrine du théoricien génevois Delolme, comme l'appelle Chateaubriand, appuyé de Blackstone, a été reçue comme une vérité ; mais M. Frisel, dans sa *Vue générale de la constitution d'Angleterre*, procédant comme M. A. Thierry, a renversé tout l'échaffaudage de ces deux publicistes. Pendant deux cents ans après Guillaume-le-Cenquérant, le parlement anglais ressemblait au parlement de Paris, depuis Hugues Capet jusqu'à St. Louis, si ce n'est que le parlement anglais était composé des principaux personnages du royaume, et que son autorité s'étendait partout, et que celle du parlement de Paris ne s'étendait qu'au duché de France.

Les deux parlements étaient composés de barons, de chevaliers, de prélats et de gens de justice, convoqués par le roi, et ne formaient chacun qu'une seule chambre. Mais en France, le parlement étant local pour ainsi dire, perdait de son importance à mesure que l'autorité générale du roi augmentait ; en Angleterre, le parlement parlant pour tout le pays, voyait augmenter la sienne, et changer graduelle-

ment sa voix consultative en voix délibérative, au point qu'il pouvait refuser les demandes du roi. Plus tard l'introduction des députés des comtés et des villes dans le parlement amena insensiblement la formation de la chambre des communes. D'abord les subsides étaient accordées par les villes séparément, mais en 1283 Edouard I, ayant besoin d'argent et trouvant ce mode embarrassant, convoqua deux députés de chaque ville pour siéger en même temps et dans le même endroit que le parlement. Leurs fonctions se bornèrent alors à voter de l'argent, et ils ne furent pas même admis à siéger avec les députés des comtés, qui siégeaient alors avec les barons et pairs. Mais dans le 11e siècle les députés de comtés, dont les pairs ne demandaient pas mieux que de se débarrasser, les regardant comme leurs inférieurs, furent réunis aux députés des villes. Ceux-ci n'en furent pas pour cela plus consultés sur les lois générales que l'on passait. Mais bientôt il fallut le faire; il fallut même leur permettre de prendre part aux délibérations, et dès la fin du siècle " ils avaient acquis tous les droits politiques de ceux des comtés, et ils étaient tous confondus sous le nom général de députés des communes. "

Telle fut la formation graduelle de la constitution anglaise.

Aujourd'hui le parlement se compose : 1° du monarque, dont le pouvoir est exercé par des ministres responsables ; 2° de la chambre des lords, formée des pairs héréditaires, d'un certain nombre de pairs irlandais, élus à vie par les lords irlandais, d'un certain nombre de pairs écossais, élus à chaque parlement par les lords écossais, et d'une trentaine d'archevêques et évêques de l'église établie, et 3° d'une

chambre des communes, formée de cinq à six cents membres, élus par le peuple des villes et des campagnes.

Le droit de suffrage était fort irrégulier de mon temps en Angleterre. Dans quelques localités ce droit appartenait à quelques hommes, dans d'autres à la classe des *freemen*, ici à une corporation, là à un seul individu. Le bill de réforme que l'on discutait alors a fait disparaître beaucoup de ces abus.

La couronne peut nommer de nouveaux pairs et mettre son veto sur les mesures du parlement ; mais, comme avec le système de la responsabilité ministérielle, il faut que le gouvernement ait la majorité des chambres pour pouvoir marcher, ce privilége n'a aucun inconvénient.

La liberté de la presse est reconnue.

Le ministère consiste en dix à quinze conseillers d'état, dont l'un porte le nom de premier ministre, et les autres ceux de leurs départements, tels que le premier lord de la trésorerie, le grand chancelier, le premier lord de l'amirauté, les secrétaires des affaires étrangères, des colonies, etc. Tous les ministres doivent être membres de la législature.

Le ministère doit résigner lorsqu'il se trouve en minorité dans le parlement, et le monarque est obligé d'en nommer d'autres. Le ministère a le contrôle sur tous les officiers publics, excepté les juges, qui sont, comme on l'a dit, inamovibles, tant qu'ils remplissent leurs fonctions d'une manière convenable. En général, chaque ministre est maître suprême dans son département, à moins que le ministère n'ait adopté quelque résolution contraire sur un point quelconque, et comme les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes, ce pouvoir est exercé par des

délégués ou chefs de département, de sorte qu'un simple commis du bureau colonial peut avoir un pays important sous son contrôle, idée peu rassurante quelquefois pour le colon.

L'un des secrétaires de la trésorerie, qu'on appelle le *whipper-in*, est chargé du patronage du gouvernement parmi les membres des communes, afin de s'assurer de leurs votes. Rien ne serait plus curieux ni plus triste peut-être, que la publication des mémoires secrets de cet agent, qui doit avoir nécessairement une fort mauvaise idée de la nature humaine. Les mémoires du bourreau contiendraient souvent des actes d'héroïsme ; mais ceux du *whipper-in* nous feraient sans cesse rougir je le crains bien.

Un département de l'état surveille l'administration de la justice et de la police criminelle avec le grand-chancelier, le procureur-général d'Angleterre et le lord avocat d'Ecosse. Le secrétaire d'état pour l'Irlande conduit les affaires de ce pays sous la direction du ministère. Le président du conseil est le ministre de l'éducation.

La chambre des lords forme la cour suprême, dont la juridiction est exercée virtuellement par le grand-chancelier et les pairs versés dans l'étude du droit ; c'est elle qui juge les rois, les ministres, les pairs, les gouverneurs : c'est elle qui a jugé la reine Caroline, Hastings, gouverneur des Indes, lord Melville, premier lord de l'amirauté. Le comité judiciaire du conseil privé, composé d'anciens juges, forme la cour suprême en matières civiles.

Les différents pouvoirs de l'état sont contrôlés sans cesse par le parlement et par les pouvoirs absolus donnés aux localités. Ainsi le gouvernement général ne peut intervenir dans le gouvernement

particulier des villes, des bourgs, des townships; et il doit toujours se conformer aux lois du pays en Irlande, en Ecosse, à Guernesey, tout comme en Angleterre. Cette espèce de dépendance fédérale va très loin et est très variable.

L'administration de la justice est fort compliquée en Angleterre, dont les lois remontent aux premiers âges de la monarchie, et ont pour ainsi dire leurs racines dans les temps de barbarie. Je n'entrerai point dans le détail des nombreuses juridictions judiciaires. Je ne pourrais éclairer la confusion qui règne à cet égard sans beaucoup de temps. Je ne finirais pas s'il me fallait définir les cours supérieures, les cours d'équité, les cours de chancellerie, les cours du *Master of the Rolls*, du vice-chancelier, du droit commun, du droit écrit ou des statuts, du Banc de la Reine, des plaids-communs, de l'amirauté; les cours ecclésiastiques et testamentaires, les cours *of arches*, les cours de *prerogatives*, les cours consistoriales, civiles, criminelles, etc., etc. Ce serait plus que je ne puis faire.

On sait que la presse joue aujourd'hui un grand rôle dans l'organisation politique de l'Angleterre. Elle a des organes dans presque toutes les villes, mais c'est la presse de la capitale qui donne le ton à toutes les autres.

Cette presse exerce une grande influence non seulement sur les opinions de la nation, mais sur celles de toute la race anglaise dans les deux hémisphères. Si les opinions politiques des Etats-Unis sont plus avancées, les luttes qui se passent en Angleterre dans les questions particulières qui s'y agitent sans cesse, ne laissent pas que de profiter à l'Amérique, vu l'empire réel que l'expérience exerce chaque

jour de plus en plus sur les opinions des hommes.

On peut diviser la presse en trois parties bien distinctes, les journaux, les revues et les livres. Les opinions religieuses, politiques, littéraires, économiques ont leurs organes dans les trois ; mais la dernière exprime plutôt des opinions individuelles que des opinions sectaires. Il n'en est pas ainsi des deux premières. Les partis ont leurs journaux et leurs revues. Ainsi la *Quarterly Review* et le *Times* représentaient les *tories* lorsque j'étais à Londres ; l'*Edinburgh Review* et le *Morning Chronicle* les *whigs*, la *Westminster Review* et le *Daily News* les *radicaux*. Ces revues et ces journaux étaient conduits par des hommes de talents supérieurs qui exposaient à chaque instant sous un nouvel aspect les questions qui agitaient la société.

Il y avait encore une foule d'autres journaux et revues, moins célèbres peut-être, qui servaient d'organes aux différents partis, aux différentes sectes religieuses, aux lettres, aux sciences, aux arts, à la médecine, à la jurisprudence, etc. Les revues s'occupent de science et de haute littérature. Les *Magazines* sont des publications mensuelles qui donnent des poésies, des romans et même de temps en temps des morceaux politiques, car la politique finit toujours par pénétrer un instant dans les esprits qui lui sont les plus rebelles. Les hommes d'état, les historiens, l'élite de la science travaillent aux *revues* ; les romanciers, les poètes, aux *magazines*. Plusieurs romanciers célèbres ont commencé leur réputation de cette manière. Il y a encore d'autres publications mensuelles ou hebdomadaires qui sont destinées à des spécialités. Ainsi l'armée, la marine, le génie civil, les artistes, les antiquaires, les ban-

quiers, ont leurs organes dans cette presse qui répand sans cesse les idées et les lumières dans tous les rangs de la société. Il y en a d'autres pour les familles, tels que le *Chambers Journal* et le *Family Herald*, qui sont des journaux à bon marché et d'une lecture choisie, que chacun peut mettre entre les mains de son épouse et de ses enfants.

Ces différentes publications journalières, hebdomadaires, mensuelles, trimestrielles occupent une foule de rédacteurs, collaborateurs, correspondants, voyageurs, traducteurs, artistes, graveurs, correcteurs d'épreuves, imprimeurs dont la liste ne finit point. Je ne me rappelle plus le chiffre des hommes de toutes sortes employés au *Times*, depuis le premier rédacteur jusqu'à ceux qui distribuent ce journal aux abonnés. Le nombre en est considérable. Toutes les opinions, tous les partis, les absolutistes, les tories, les conservateurs, les protectionistes, les whigs, les radicaux, les républicains, les démocrates, les jacobins, les économistes, les socialistes, les *high churchmen*, les *low churchmen*, les presbytériens, les weslyens, réformés ou non, les indépendants, les unitériens, les juifs, les déistes, les panthéistes, les athées, ont leurs organes pour défendre leurs systèmes. On pourrait croire que cette liberté laissée à toutes les idées même à celles qui paraissent les plus dangereuses, met la société sans cesse en danger, et pourtant c'est le contraire qui arrive. En effet, chaque opposition en rencontre une autre, et la multitude des conflits éloignent les hommes de lutte du seul point où leurs coups pourraient nuire à la société. Plus tard l'expérience, le jugement, les conséquences font rejeter les idées fausses ou dangereuses et choisir celles qui sont les plus avanta-

geuses pour tout le monde. Le grand avantage de ce système, c'est de combattre l'ambition par l'ambition, l'égoïsme par l'égoïsme, la vanité par la vanité, en un mot les passions par les passions. Les passions épuisées, la raison, la vérité surnagent et reprennent leur empire.

Tel est le résultat qu'on ne tarde pas de voir dans la marche du gouvernement anglais. Sans cela on ne saurait comment expliquer la stabilité d'une aristocratie et d'une royauté au sein de l'agitation des éléments démocratiques, et la tranquillité au milieu de la diversité et de la jalousie excessive des rangs.

III.

Mon départ pour Paris :—Rochester, Cantorbury, Douvres, Calais, Boulogne, Montreuil, Abbeville, Beauvais, Beaumont-sur-Oise, Saint-Denis, Paris.—Hôtel Voltaire.—Fêtes de juillet.—Le Louvre, le Carrousel, les Tuilleries et ses jardins, la Place de la Concorde et les monuments qui l'environnent, la Magdeleine, la Chambre des députés, l'Hôtel des Invalides, la Place Vendôme et sa colonne.—Le Dr McLaughlin.—l'Odéon.—Population de Paris.—Ses Anciens Monuments.—Son Histoire.—Révolution de juillet.—La Nouvelle Constitution.—M. Isidore Lebrun.—Notre Dame, le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, la Place Dauphine—Le Supplice des Templiers.

Je voulais assister à la dernière partie des fêtes qu'on allait donner à Paris pour célébrer l'anniversaire de la révolution de l'année précédente ; mais je me mis trop tard en route comme on va le voir.

Pour voyager en France il faut avoir un passeport de son ambassadeur. Sans que vous vous en aperceviez, et dans un clin d'œil, son secrétaire a décrit votre personne. En ouvrant mon passeport je me trouvai ainsi dépeint: Taille 5 pieds 5 pouces anglais, âgé de 22 ans, cheveux châtains, front haut, sourcils et yeux châtains, nez moyen, menton rond, visage ovale, teint brun. Lorsque je retournai à Paris l'année suivante, mon signalement avait deux variantes ; j'avais les cheveux noirs et les yeux gris. Peut être cela pouvait-il être attribué à l'état plus ou moins clair ou plus ou moins voilé du ciel brumeux d'Albion.

Des centaines de *stages* partent tous les jours de Londres pour toutes les parties de l'Angleterre. Ce sont de grands carrosses tirés par quatre chevaux à grandes guides, qui font ordinairement trois lieues à l'heure. Je montai à 9 heures du matin, le 26, dans celui de Douvres. Je pris un siége à l'extérieur afin de mieux voir la campagne ; nous lachâmes nos chevaux et à trois heures de l'après midi nous arrivions sur la Manche. Les relais sont fréquents sur la route. Le pays que nous avions traversé, accidenté ça et là, était parsemé de villes, de villages, de châteaux et de maisons de plaisance. Les champs me parurent partout magnifiques. Ils sont entrecoupés de haies vives et d'arbres dont la teinte vert foncée augmente encore les grâces du tableau. Une culture soignée, l'air de propreté et de richesse qui régnait partout, avaient pour moi d'autant plus de charme, que je venais de passer six à sept semaines sur la mer ou dans les rues enfumées de Londres.

Nous avions traversé Rochester et Cantorbury,

Cantorbury cette ancienne ville, dont l'archevêque est le primat de tous les prélats de l'Angleterre, et le premier pair du royaume après les princes du sang. Silencieuse et grave malgré quelques manufactures, elle me parut avoir conservé cet air épiscopal qui se répandait sur les mœurs et la civilisation, lorsque la crosse faisait trembler l'épée des princes et des nobles jusque dans les châteaux crénelés du moyen-âge. La cathédrale que je pus aller voir un instant, est à tout prendre un superbe monument gothique, dont la construction remonte à Langfranc, premier primat d'Angleterre après la conquête. Elle a 360 pieds de longueur, et la nef principale en a 80 de hauteur. Trois tours quarrées, dont deux massives à la façade, donnent à l'extérieur une apparence très imposante quoique l'une d'elles soit inachevée. La grande fenêtre est ornée des plus beaux vitraux coloriés du royaume. L'on trouve dans cette église des monuments au prince noir, à Henri IV, à sa femme, au cardinal Pole, et à plusieurs autres grands personnages.

C'est dans la cathédrale de Cantorbury que l'archevêque Thomas-à-Becket fut assassiné au pied de l'autel de Saint-Bénédict, par Guillaume de Tracey, Hugues de Moraville et autres, sur l'ordre de Henri II. La querelle provenait de la rivalité entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Le roi fut obligé par le pape de se soumettre sans condition, de mener une armée en terre Sainte, et d'aller pieds nuds, habillé en pélerin, à la tombe de Becket pour être battu de verges par les moines. Tous ceux qui étaient présents lui donnèrent de trois à cinq coups; il coucha une nuit sur la terre nue au pied du mausolée.

Malgré son antiquité, la ville n'avait en 1831, qu'une population de douze à quinze mille âmes. Elle doit sa grande renommée à son université, la plus riche peut-être du royaume, et la plus fréquentée par la noblesse.

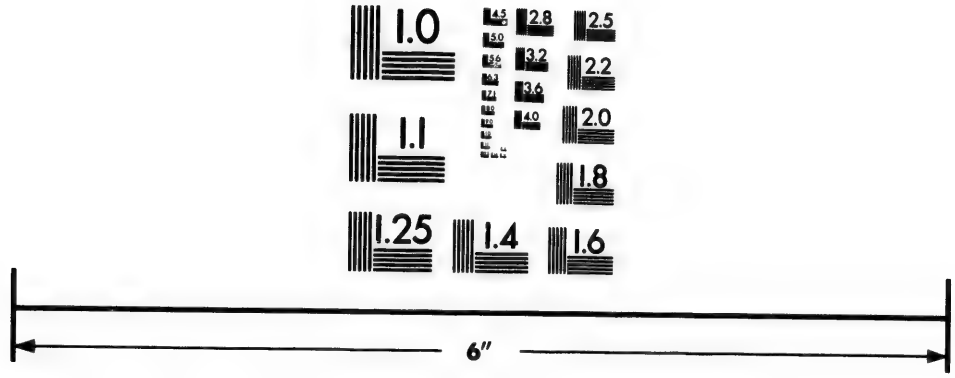
Douvres n'a de remarquable que ses falaises qui ressemblent à celles sur les quelles la citadelle de Québec est assise, et ses vieilles fortifications qui en couronnent le sommet et qui couvrent un espace de trente-cinq âcres. Ce sont des ouvrages romains, saxons, français, hérissés de tours qui portent encore des noms normands,

On trouve dans la ville qui est au pied du Cap, des bains, un théâtre et une salle d'assemblée. Le grand nombre de voyageurs qui vont en France alimentent le commerce des habitants.

Le 27, je traversai sur le paquebot le *Courier*, à Calais où je couchai. J'avais hâte de fouler cette vieille terre de France dont j'avais tant entendu parler par nos pères, et dont le souvenir se prolongeant de génération en génération, laisse après lui cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil.

Je parcourus une partie des rues, dans lesquelles je me reconnaissais à chaque pas dans le style des maisons et la physionomie des habitants. La langue que j'entendais parler me rappelait aussi des compatriotes, quoiqu'à travers la similitude des grands traits, je découvrisse quelques variantes dans les détails, qui iront probablement en augmentant. Le grassoyement général me paraissait quelque peu étrange. On sait, du reste, que la prononciation populaire varie dans plusieurs parties de la France, et que le grassoyement est regardé comme une im-

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

perfection. Un souvenir me faisait aimer les habitants de Calais. Lorsque Lebon voulut y former un tribunal révolutionnaire en 93, il ne trouva ni juges, ni délateurs pour accomplir ses meurtriers desseins, et il fut obligé de se retirer.

Cette conduite héroïque à cette époque mériterait une colonne.

Calais, qui avait une population de 10,000 âmes,et qui possède une citadelle et beaucoup de fortifications, offre de belles promenades sur ses remparts plantés d'arbres et sur sa jetée qui s'avance dans la mer et d'où l'on aperçoit Douvres et les côtes d'Angleterre. La ville a la forme d'un carré long ; les rues sont droites, larges et bordées de maisons de briques jaunes. La plus belle de ces maisons, qui sert d'hôtel, est célèbre depuis le *Voyage sentimental* de Sterne, ce petit livre si plein d'originalité.

Le 28, je continuai ma route. Pour sortir de la ville, il fallut franchir quatre portes ou ponts-levis, et autant de fossés, protégés autrefois à l'extérieur par des marais aujourd'hui desséchés. Nous étions assis dans des diligences beaucoup plus spacieuses que celles d'Angleterre, et tirées par six et quelquefois huit chevaux, sur lesquels étaient montés un ou deux postillons armés de grosses bottes à l'écuyère et de fouets à manche court. Ces voitures sont divisées en trois parties, le coupé ou le devant, l'intérieur ou le centre, et la rotonde ou le derrière. De vingt à vingt-cinq personnes peuvent s'y placer assez à l'aise. Les malles sont jetées sur le toit Les meilleures places sont dans le coupé garni de glaces. Lorsqu'on sort de Calais on traverse quelques lieues d'un pays triste et stérile ; à droite, c'est une plage

couverte de cailloux ; à gauche, une plaine dépouillée. Plus loin, cependant, après avoir passé des ponts, des digues, des canaux, et près du cap du Blanc-Nez, une route romaine, l'on arrive à des pays quelque peu montagneux, mais dont les pentes sont fort douces, et d'où la vue s'étend au loin. Ce qui me frappait en avançant, c'était la nudité des campagnes. Pas d'arbres, pas de haies vives, comme en Angleterre, pas de clôtures, pas de maisons comme en Canada. Les champs sont divisés par des bornes de pierres et la population est réunie en bourgs ou en villages. Cette nudité me paraissait d'une grande monotonie, accoutumé que j'étais à la nature accidentée et pittoresque de Québec et de ses environs. Du reste, un beau ciel et des routes magnifiques, qui ont deux ou trois fois la largeur de celles de l'Angleterre et du Canada, me faisaient presque pardonner cette nudité, qui n'est propre, me dit-on, qu'à cette partie de la France, le sol étant ailleurs plus accidenté et plus couvert de forêts, dont l'ombrage doit être si doux dans ce beau climat.

Avant d'arriver à Boulogne l'on traverse ou l'on aperçoit les villages de Wimille, de la Poterie, de Wissant, de Beaurepaire, de Saint-Martin, etc. C'est dans le cimetière de Wimille que se trouve le monument de Pilâtre de Rosier, qui fut précipité, en 1785, avec Romain, son compagnon de voyage, de leur ballon déjà élevé à une grande hauteur, sur la terre près de la tour de Croy, d'où ils étaient partis pour traverser la Manche. Comme à Calais, l'on aperçoit de Boulogne les côtes crayeuses et blanches de l'Angleterre, qui ressemblent, disent les voyageurs, à l'écharpe de neige dont le sommet des Alpes est couvert. C'est à Wissant ou Vimereux qu'autrefois

César monta sur son vaisseau pour aller faire la conquête de la Grande-Bretagne.

Nous atteignîmes Boulogne, pour ainsi dire, entre deux haies de soldats. La France était obligée d'avoir l'œil au dedans et surtout au dehors, où ses relations avec les autres puissances n'étaient pas encore bien remises. Toute la population était pour ainsi dire sous les armes. Dans les villes, dans les campagnes, les troupes régulières, la garde nationale étaient en ligne et manœvraient, ici sur les places publiques, là dans les champs. La garde nationale a une belle tenue ; elle me parut plus imposante que la troupe de ligne. Composée d'hommes qui ont atteint tout leur développement physique, elle a aussi un costume plus riche et plus brillant. Plusieurs régiments de ligne étaient composés de jeunes gens presqu'imberbes sur lesquels flottaient des habits bleus que la victoire n'avait pas encore usés, pour me servir de l'expression du chantre du " Vieux sergent. "

Il était midi lorsque nous entrâmes dans Boulogne, jolie ville assise sur la Manche, avec un port à l'embouchure de la Liane, rivière que nous appelerions ruisseau en Canada. Cette ville, bâtie en belles pierres grises, posées en assises à la manière des Romains, a une partie haute et une partie basse comme Québec ; mais la hauteur qui la sépare n'est pas comparable au cap qui sert de bordure à notre grand fleuve. Boulogne est fort propre et ses environs sont très agréables. La haute-ville a plusieurs belles fontaines et est habitée par les nobles et les riches. On y voit beaucoup d'Anglais qui y trouvent la vie à meilleur marché que dans leur pays, et un ciel

que les brouillards ne tiennent pas voilé si longtemps.

Le haute-ville est entourée d'un rempart bordé d'arbres qui sert de promenade, et d'où la vue s'étend au loin sur la mer. Les grands travaux d'utilité et d'embellissements que Napoléon y a fait faire y ont popularisé son nom. Le reflux de la mer laissait la Liane à sec et les vaisseaux du port sur la vase. Napoléon fit agrandir le port, construire deux ponts de bois, creuser deux vastes bassins et élever un fort pour protéger la rade. Boulogne changea complètement de face en peu de temps.

Avant d'arriver à la ville, nous passâmes devant la colonne commencée par l'empereur au milieu d'une plaine, pour marquer l'époque de l'établissement de l'ordre de la légion d'honneur, et peut-être pour conserver le souvenir de son projet sur l'Angleterre, projet qui n'était pas nouveau, car on assure que pendant les négociations du traité de paix de 1763, l'indolent Louis XV et le duc de Choiseul, son ministre, firent sonder les côtes d'Angleterre, pour tenter une attaque désespérée si les conditions des alliés n'étaient pas adoucies. Mais l'abandon du Canada, laissé pour ainsi dire à ses propres forces pendant six ans, avait assez fait connaître qu'il n'y avait rien à craindre de cette menace.

Nous nous remîmes en route pour traverser un pays qui présentait une physionomie plus variée que celui que nous avions eu sous les yeux depuis le matin. Nous nous dirigeâmes vers Montreuil-sur-Mer, et nous atteignîmes Abbeville à minuit. De Boulogne à Montreuil la route passe par plusieurs villages, traverse des prairies et des bois, longe des

châteaux, descend dans des vallées, monte sur des collines toujours fort douces. Montreuil, situé à trois lieues de l'océan, n'a rien de remarquable que sa citadelle et ses fortifications bâties par Vauban, et qui en font une place de second ordre. Avant d'arriver à Abbeville, on chemine près du bourg et de la forêt de Crécy, devant lesquels se livra la mémorable bataille perdue par Philippe de Valois en 1346, et un peu plus loin, devant Valéry, qui est à droite, à l'embouchure de la Somme, et où Guillaume de Normandie s'embarqua avec cent mille hommes, sur onze cents voiles, pour aller débarquer à Hastings. Au nom de ces lieux mémorables, sous un ciel brillant d'étoiles, il me semblait voir, comme dans ces poétiques peintures du passage de la mer rouge et du festin de Balthazar, par Martyn, les masses françaises, anglaises, normandes se déployer dans la plaine et sur le rivage, et leurs armes étinceler au milieu des ombres. Cette image grandiose me poursuivit une partie de la nuit.

Abbeville est, après Amiens, la ville la plus considérable de la Picardie. Au delà l'on traverse la Somme et le canal du duc d'Angoulême. Plus loin encore on passe les bourgs ou villages d'Ayraines, Varlas, Poix, Grand-Villiers, Saint-Omer-en-chaussée, pour arriver à Beauvais, ville renommée par la bizarrerie de ses usages et de ses cérémonies religieuses, et surtout par le courage de ses habitants. Assiégée en 1443 par une armée anglaise, elle fut sauvée par Jean de Lignière, qui se fit jour au milieu des ennemis jusqu'à la porte dont il fit tomber la herse après l'avoir fermée. Ceux des anglais qui avaient pénétré dans la ville furent obligés de mettre bas les armes. Assiégée de nouveau en 1472

par le duc de Bourgogne à la tête de 80,000 hommes, les femmes s'y signalèrent sous la conduite de la célèbre Jeanne Hachette qui se mit à leur tête, et réunies à la garnison, elles défendirent vaillamment les remparts, Hachette elle-même tuant de sa propre main un soldat qui s'avançait pour y planter un drapeau. Le duc de Bourgogne fut obligé de lever le siége. Les femmes ont depuis le pas sur les hommes à la procession du 10 juillet. Beauvais a encore donné le jour à plusieurs hommes célèbres, tels que Loysel, d'Ablancourt, l'abbé Dubos, Lenglet-du-Fresnoy, Restaut, Vaillant, etc.

Lorsque l'aurore commença à poindre, nous aperçûmes répandus çà et là dans les champs des maisons, souvent à deux étages, bâties en pierre ou en charpente claire, crépies des deux côtés, et dans les prés des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, qui me paraissaient bien de la même race que les nôtres à en juger par la taille. Pour les chevaux c'était même encolure, même hauteur de jambe, même croupe, même tête.

Depuis que nous avions quitté la mer, nous avions traversé le pays le plus industrieux de la France. Calais, par exemple, fabrique des tulles, de la bonneterie, du savon ; Abbeville, des soieries, des draps, des chapeaux, des serges, des baracans, des cordages, des armes à feu, de la coutellerie ; Boulogne, des étoffes de laine, de la faïence, outre que cette ville a, comme Montreuil, des rafineries de sucre et de sel, des tanneries, des verreries, des savonneries et qu'elle fait la pêche du hareng et de la morue ; Beauvais a des tapisseries établies par Colbert en 1664, des manufactures de draps, de tapis, de toiles, d'indiennes, etc.

Nous arrivâmes bientôt à Beaumont-Sur-Oise, petite ville perchée sur une colline dont la pointe la plus élevée est couronnée par des ruines très pittoresques. Beaumont est environné de châteaux et de maisons de plaisance. C'est dans un de ces châteaux, appartenant à M. Doublet, que se réunirent pendant un demi-siècle les gens de lettres de Paris attirés par l'esprit de sa femme, et d'où sont sortis les fameux Mémoires de Bachaumont.

Nous atteignîmes St. Denis un peu plus tard, et nous entrâmes dans Paris vers six heures du soir. Ayant été obligé de coucher une nuit à Douvres et une autre à Calais, j'avais perdu un temps précieux. Je ne pus atteindre la capitale qu'à la fin de la dernière journée des fêtes de juillet.

Je descendis à l'hôtel-Voltaire, quai Voltaire, en face de la galerie du Louvre. La Seine seulement nous séparait. Je passai sur un balcon, d'où je pus voir le feu d'artifice qui se faisait sur le pont d'Arcole. 140 ou 150 mille hommes de troupes de ligne et de gardes nationales, dont nous avions rencontré un grand nombre en approchant de la ville, avaient été passés en revue dans la journée. La foule était immense sur les quais des deux côtés de la Seine et dans le jardin des Tuileries. C'était un vaste torrent qui circulait en savourant les délices de son triomphe. Le spectacle que j'avais sous les yeux, avait quelque chose de féerique. A mes pieds, c'étaient les quais où se pressait cette foule mouvante, et la Seine où se réfléchissaient mille flambeaux ; en face, les Tuileries et la galerie du Louvre ; à à ma droite, le Louvre, le portail de l'église de St. Germain l'Auxerois et plusieurs ponts jusqu'au Pont Neuf ; à ma gauche le Pont Royal, le pont et la

place de la Concorde, le jardin des Tuileries, les arbres des Champs Elysées, et dans le lointain l'arc-de-triomphe de l'Etoile tout rayonnant de lumières. Des lignes enflammées embrassant l'horison de tous côtés, éclairaient toute cette étendue, et permettaient aux monuments de dessiner leurs grandes masses sur les ombres, tandis qu'à leur pied les rayons tombés des flambeaux, doraient la tête des promeneurs et faisaient étinceler les armes des patrouilles.

Jamais pareil spectacle n'avait encore frappé mes yeux. Le ciel était enflammé. Des fusées de toutes les formes et de toutes les couleurs s'élevaient de tous les points de Paris. Le feu d'artifice du pont d'Arcole fut vraiment magnifique. On envoya un bouquet tricolore dont la tige embrassait toute la longueur du pont sur lequel on s'était placé, et dont la tête en jaillissant en l'air tomba à droite et à gauche en s'ouvrant en évantail.

Je passai une partie de la nuit au milieu de ces enchantements. Le lendemain, je m'éveillai comme après un rêve de choses merveilleuses. En rouvrant les yeux, j'aperçus devant moi la galerie du Louvre, ma chambre étant au second en face de ce palais, et je dus commencer à reconnaître la réalité du spectacle qui avait saisi mon imagination la veille. Je me levai pour aller admirer les jardins et les superbes édifices que j'apercevais de ma fenêtre.

Tout était calme et tranquille dans la grande ville comme du temps du roi Louis XIV. Je voyais le peuple se promener dans le jardin des Tuileries pour saluer le nouveau monarque. Je descendis pour aller me mêler avec lui et parcourir les envi-

rons. Je me dirigeai vers le Louvre, au delà duquel s'élève l'église de Saint-Germain l'Auxerois, l'un des plus anciens édifices gothiques de la capitale.

Le Louvre est un palais quadrangulaire dont la façade qu'on appelle aussi la colonnade, a environ 500 pieds de longueur et 85 de hauteur. Cette façade qui est de Claude Perrault, célèbre architecte de Louis XIV, est un véritable chef-d'œuvre. Elle se devise en deux parties, le soubassement et le péristyle, la ligne de celui-ci étant coupée par trois avant-corps avec fronton, l'un au centre et les deux autres aux extrémités. Le péristyle se compose de cinquante-deux colonnes corinthiennes avec pilastres, accouplées et cannelées, et d'une balustrade qui en couronne le sommet. Les autres façades ne se ressemblent pas, ayant été construites en différents temps et par différents architectes. L'uniformité a été conservée néanmoins dans les grandes lignes et le tout parait très imposant.

Le Louvre remplace une ancienne forteresse qui existait du temps de Philippe-Auguste. François I le fit commencer sur les plans de Pierre Lescot, seigneur de Clagny, plans que le célèbre architecte italien Serlio eut la générosité de reconnaître pour supérieurs aux siens. Ce palais ne devait pas avoir l'étendue qu'il a aujourd'hui ; mais les princes qui succédèrent à François I, l'agrandissant toujours ont fini par en faire le plus beau de l'Europe. Les belles sculptures qui ornent la grande salle dite des *Cariatides*, bâtie sous Henri II, sont de Jean Goujou, célèbre sculpteur français tué dans les massacres de la Saint-Berthélemi.

Une galerie de douze cents pieds qui joint le Louvre aux Tuileries, et dont la première idée remonte

à Henri II, est occupée ainsi qu'une grande partie du Louvre lui-même, par douze à quinze cents tableaux des écoles française, italienne, flamande, espagnole ; par le Musée des Dessins, le Musée des Antiques, le Musée Grec et Egyptien, le Musée Naval et le Musée de Sculpture.

Cette galerie fait face, d'un côté à la Seine et de l'autre à la place du Carrousel, située entre le Louvre et les Tuileries, et dont le nom vient d'un Carrousel qu'y donna Louis XIV. Cette place est décorée d'un arc de triomphe imité de celui de Septime Sévère à Rome. Des bas-reliefs, des colonnes de marbre rouge surmontées de statues représentant des soldats de différentes armes, couvrent les espaces qu'il y a entre les arcades.

La révolution de juillet commença sur cette place, près de l'hôtel de Nantes, où fut tué le jeune Farcy, rédacteur du *Globe*.

Le palais des Tuileries qui sert de résidence au souverain, est situé entre la Seine et la rue de Rivoli. Il a été construit à différentes époques et d'après différents plans ; mais c'est Cathérine de Medecis qui en jetta les premiers fondements en 1564. Les pavillons du milieu et des deux extrémités sont d'un étage plus élevés que le reste. L'architecture de l'ensemble est simple quoique de différents ordres, corinthien, composite, etc. Les toits pointus de la renaissance en gâtent un peu l'apparence. Une rangée de bustes de la famille royale court toute la façade vers le milieu de sa hauteur. Louis XIV fit sculpter les superbes bas-reliefs des pavillons et des galeries, bas-reliefs qui sont, du reste, un monument de son orgueil.

Les jardins des Tuileries en face ont été décorés

par Le Nôtre, et quoique réguliers, leur régularité n'enfante point la monotonie. Des terraces plantées d'arbres encadrent les jardins des deux côtés. Des bosquets de maroniers, des bassins, des jets d'eau, des pièces de gazon, des fleurs, des statues, des groupes en marbre imités de l'antique comme la mort de Lucrèce, ou composés par les meilleurs artistes, tel que Legros qui fit la Vestale, Lepautre qui a fait le beau groupe d'Enée portant son père Anchise, forment l'ensemble de cette splendide promenade.

Au bout du jardin des Tuileries qui a plus de 2,200 pieds de longueur, vient la place de la Concorde, sur laquelle on a depuis élevé l'obélisque de Lougsor apporté d'Egypte. C'est la plus belle place de l'Europe au dire des voyageurs. De quelque côté que vous vous tourniez, le coup d'œil est vraiment magnifique. Ici c'est le jardin et le palais des Tuileries; là, le ministère de la marine et le garde meuble, deux grands édifices qui réunis, ont près de 600 pieds de développement. Leur soubassement percé de portes et d'arcades supporte chacun une ordonnance de vingt-quatre colonnes corinthiennes. Derrière, au bout de la courte rue qui les sépare, apparaît la Magdeleine avec sa belle colonnade, image du Parthénon grec; en face des Tuileries au delà du bois des Champs-Elysées s'élève dans les airs l'arc colossal de l'Etoile, et vis-à-vis de la Magdeleine, le beau péristyle de la chambre des députés, qui passe pour un chef-d'œuvre, et le pont de la Concorde orné en 1832 des statues colossales de Duquesclin, Turenne, Sully, Condé, Bayard, Duquesne, Dugay-Trouin, Tourville, Suffren, Suger, Richelieu et Colbert.

La place de la Concorde joint les Champs-Elysées par la grande avenue d'arbres, munie de contre-allées, qui part des Tuileries et se prolonge par les hauteurs de Chaillot, jusqu'à la barrière de l'Etoile. Les Champs-Elysées, qui sont très spacieux, sont plantés d'arbres en quinconce, et on y a menagé des carrés de verdure, où l'on trouve des cafés, des journaux et des siéges pour respirer à son aise, la fraîcheur des bois et des champs.

L'église de la Magdeleine, était à mes yeux le plus beau de tous ces monuments. Quoique les temples gothiques soient plus élevés, forment une masse plus grandiose, si je puis m'exprimer ainsi, les temples de l'ordre grec indiquent un esprit plus cultivé et beaucoup plus parfait. C'est la beauté pure et sans tache, dont la simplicité relève les grâces. Le gothique, c'est une grande forme couverte de détails fantastiques. Napoléon au milieu de son armée, rendit à Posen en 1806 un décret pour élever un temple à la gloire, qui devait être décoré des statues de ses généraux et tapissé de tables d'or, d'argent, de bronze et de marbre, incrustées dans les murailles, pour y graver les actions glorieuses de ses soldats. Mais ses revers et sa chute empêchèrent la complète exécution de ses desseins.

La Magdeleine n'était pas même encore terminée en 1831. Elle fut commencée sur les plans de M. Vignon, qui ne vécut pas assez longtemps pour la voir achever. Il mourut en 1828, et fut enterré dans le monument qui l'immortalisait, comme Christophe Warren dans le sien.

La Magdeleine comme les temples grecs, n'a point de clocher. Elle est entourée de superbes colonnes corinthiennes dont huit à chaque face, et dix-

huit de chaque côté. Ces colonnes qui ont 72 pieds de hauteur reposent sur une base munie de dégrés à chaque bout de l'édifice. Le fronton qu'on a achevé depuis, est peut être, dit un auteur, le plus grand morceau de sculpture qu'on ait exécuté depuis la renaissance des arts ; les figures ont de seize à dix sept pieds de hauteur : le sujet c'est Madeleine pénitente aux pieds de Jésus-Christ.

En revenant sur la place de la Concorde, je pensais aux grands événements dont elle avait été témoin en 1793, et aux milliers de victimes qui suivirent Louis XVI sur l'échafaud qu'on y avait établi en permanence, et où les têtes ensanglantèrent pendant si longtemps l'affreux panier. On ne peut croire qu'il se commit tant d'horreurs dans un lieu aujourd'hui si enchanteur et si délicieux. Ce contraste me rappelait les pièces de Shakespeare, où le beau et l'horrible sont confondus ensemble dans ses scènes tragiques.

Lorsque je visitai la chambre des députés, elle était envahie par les ouvriers. Cet édifice qu'on appelle aussi le château-Bourbon, servit aux séances du Conseil des Cinq-cents et à celles du corps législatif sous Napoléon. A la restauration les représentants du peuple en prirent possession. La façade, tournée vers la Seine et le pont de la Concorde, est ornée d'un péristyle de douze colonnes corinthiennes, et de plusieurs statues dont deux colossales assises en avant du grand perron. La salle des séances est de forme demi-circulaire, et décorée de vingt colonnes de marbre blanc qui supportent les tribunes à deux étages destinées au public. Les bancs et les pupîtres des membres, rangés en demi-cercle, remplissent l'hémicycle et font face au fauteuil du pré-

sident adossé à la muraille ornée de colonnes, de peintures, de bas-reliefs et de niches remplies de statues allégoriques de la liberté et de la justice. La tribune aux harangues est devant le président, mais plus bas pour qu'il puisse voir et qu'on puisse le voir pardessus la tête de l'orateur. Pour parler, il faut que celui-ci quitte sa place, traverse la chambre et monte à cette tribune, exercice qui ne doit pas peu intimider le jeune représentant qui n'est pas encore habitué aux regards d'un auditoire aussi grave. Il se trouve là haut exposé comme un acteur sur la scène.

Je préfère l'usage anglais. Dans la chambre des lords comme dans celle des communes, les membres parlent de leur place. On dit que ce mode a tous les inconvénients de la confusion, parceque souvent plusieurs orateurs se lèvent ensemble et parlent à la fois, ce qui est vrai ; mais l'usage français a aussi le sien, puisque l'on voyait fréquemment des scènes au pied de la tribune, où plusieurs membres se disputaient le pas et en venaient quelque fois presqu'aux mains. La vacance des chambres pendant mon séjour à Paris, m'a privé de l'occasion d'assister à leur débats ; ce que j'ai d'autant plus regretté que les orateurs français de la chaire me donnent une haute idée de leurs orateurs parlementaires.

La révolution de l'année précédente avait fait modifier la constitution.

La nouvelle charte maintenait ou conservait l'égalité de tous les Français tant pour les avantages que pour les charges de l'état, l'égalité devant la loi, la liberté de conscience, la liberté de la presse et de la parole, l'admissibilité égale à tous les em-

plois civils et militaires, la liberté individuelle, la contribution aux charges de l'état dans la proportion de la fortune de chacun, et le service personnel dans les armées de terre et de mer.

Cette égalité politique recevait toutefois trois atteintes par la loi municipale, la loi électorale et la loi du jury.

Pour être électeur municipal, il fallait avoir 21 ans accomplis et faire partie des citoyens les plus imposés de la commune.

Pour être électeur habile à nommer des députés et faire partie du jury, il fallait avoir 25 ans et payer 200 francs de contributions indirectes.

Il y avait que lqu'adoucissement à ces qualifications en faveur des juges, de certains fonctionnaires, des membres de l'Institut, des avocats, des medecins, des officiers de terre et de mer, etc.

A tout prendre, la charte était fort libérale et autant qu'il le fallait pour la France et pour l'Europe dans l'état d'agitation dans lequel se trouvaient partout les esprits.

Par cette charte, le gouvernement de la monarchie se composait toujours de trois pouvoirs politiques, le roi, la chambre des pairs et la chambre des députés.

Le roi, chef suprême, gouvernait par des ministres responsables devant les chambres.

La chambre des pairs se composait de membres choisis à vie par le roi, et était présidée par le chancelier de France. Le nombre des membres était alors d'environ trois cents.

La chambre des députés était composée d'environ quatre cents cinquante membres élus par autant de colléges électoraux embrassant toute la France.

Les chambres devaient s'assembler tous les ans à la convocation du roi, qui était obligé de les réunir dans le délai de trois mois après leur prorogation ou la dissolution de celle des députés.

Les lois devaient être passées par les deux chambres et sanctionnées par le roi.

En un mot c'était une copie de la constitution anglaise adaptée à la France.

Mais si la France n'était pas complètement un pays constitutionnel comme celui que je venais de quitter, elle n'était pas non plus un pays foncièrement, essentiellement de liberté comme les Etats-Unis, malgré les révolutions qui agitaient son sol périodiquement depuis un demi siècle. Le gouvernement constitutionnel qu'elle possédait en 1831 n'était pas un manteau qui lui allât bien en tout temps, dans toutes les circonstances, pour sa manière de marcher et de porter son buste et sa tête. Bien des mouvements, bien des idées, bien des habitudes contraires se croisaient, se choquaient sous ce vêtement d'importation étrangère, et taillé sur un modèle qui ne lui ressemblait pas en tout. Ainsi s'agitait sous lui un clergé qui le regardait d'un œil fort soupçonneux ; ainsi l'on avait fait une ample place pour une aristocratie qui avait réellement peu d'influence comme corps politique, et qui n'avait pas assez de poids pour tenir en France la place que l'aristocratie anglaise tient en Angleterre ; ainsi le peuple devait marcher derrière le roi et la chambre des pairs en se tenant à une distance respectueuse et en craignant de blesser leurs droits et leurs privilèges mis là pour le tenir lui-même dans des limites raisonnables, tandis que dans le fait il était si bien lui-même exclusivement la force réelle, la seule

force de la nation qu'à chaque pas qu'il faisait il menaçait de les culbuter l'un et l'autre.

La France n'était pas encore faite pour ce système d'échecs et de contrepoids, fruit du temps et de concessions réciproques en Angleterre, et d'un calcul de probabilités imaginaires en France, puisque la royauté et l'aristocratie y avaient été bouleversées tant de fois qu'elles ne tenaient plus au sol par aucune racine. Cependant si la royauté n'y avait plus de racines, la liberté n'y était guère plus solidement établie. L'une et l'autre roulaient sur cette mer agitée au gré du plus habile pilote.

Plus tard le trône disparut une quatrième fois; mais il était ressaisi aussitôt par la grande ombre de Napoléon sortie du tombeau des Invalides au bruit des fusillades dont l'odeur enfla de nouveau ses narines épanouies.

La France est pardessus tout militaire. Au nom du grand conquérant, la liberté fut oubliée, et alors parurent les inconvénients des grandes armées pour le culte de ses autels.

L'armée est nominale aux Etats-Unis, et celle qui séjourne ordinairement en Angleterre l'est aussi, comparativement à la population. En France, au contraire, il y a presque constamment debout un demi million d'hommes armés, avec une foule de places de guerres formidables autant à la liberté qu'aux ennemis, et tout cela est aux ordres d'un seul chef. On a fait de Paris depuis que je l'ai quitté une forteresse capable de résister à un autre demi million de soldats, ce qui n'est pas trop rassurant pour le forum.

De ce que je dis ici, il résulte donc que si la royauté était mal assise en France, la liberté n'y

était pas mieux assurée, et qu'elle a encore beaucoup de luttes à soutenir avant que de s'y enraciner aussi fortement qu'elle l'est de ce côté-ci de la Manche et de l'Atlantique.

Du reste, les lois sont excellentes, les lois civiles surtout. La France et la Prusse possèdent peut-être le code le plus perfectionné de l'Europe. C'est un bonheur pour la France, car si elle n'avait pas quelque chose d'excellent dans son organisation, elle courrait risque de succomber au milieu de ses nombreuses crises révolutionnaires.

Ses principaux orateurs étaient en 1831, MM. Guizot, Thiers, Périer, le général Lamarque, Odilon Barrot, Royer Collard, Dupin, Mauguin, etc.

De la chambre des députés, je me dirigeai en suivant quelque temps le bord de la Seine, vers l'Hôtel des Invalides. J'y arrivai par une vaste esplanade plantée d'arbres qui part du fleuve et du pont jeté sur ce point de son cours. Cette esplanade est couverte de pièces de gazon. La façade de l'Hôtel est à quatre étages, a 600 pieds d'étendue et est percée de 133 fenêtres, sans compter celles des mansardes. La cour est entourée d'une grille et de fossés en maçonnerie, au delà desquels sont rangées en sentinelles plusieurs pièces de canon.

Comme j'entrais dans la cour un vieux soldat éclopé m'avisant, s'en vint à moi et me demanda si je voulais voir l'édifice. C'était un ancien housard de la république et de l'empire. Il avait reçu à la fois un coup de sabre au bras droit et un coup de feu à la jambe qui l'avaient jeté en bas de son cheval dans une des grandes batailles de Napoléon, ou de l'*autre*, comme il me disait à demi-voix avec cet enthousiasme que les vieux soldats conservent toujours

pour l'empereur. C'est aux Invalides qu'il faut aller pour voir la multitude et la variété des blessures. L'un a un bras coupé, l'autre une jambe et quelquefois les deux ; celui-ci n'a pas de menton, celui-là n'a pas de nez ; l'un ne peut se plier, l'autre est ramassé en paquet. J'en rencontrai un qui avait un plaque d'argent entre les yeux, la bouche et les joues. Un coup de feu lui avait emporté le milieu du visage.

Devant ces débris de bataille la main se porte involontairement au chapeau. Le peuple de Paris montre le plus grand respect pour ces glorieux restes des anciennes guerres, et la nation les traite noblement.

Mon vieux soldat me fit voir tout l'Hôtel. Nous entrâmes d'abord dans une vaste cour en forme de carré long, entourée de bâtiments qui ont deux étages d'arcades éclairant des galeries. De l'autre côté de cette cour, vis-à-vis de la porte par laquelle nous étions entrés, j'aperçus l'enceinte de l'église surmontée d'un dôme doré magnifique. Nous nous y dirigeâmes. L'église, en forme de croix, est très riche. L'or, le marbre, les peintures, les sculptures y brillent de toutes parts. Le dôme, qui a cinquante pieds de diamètre, est entouré à l'extérieur de quarante colonnes qui font un très bel effet. Les chapelles sont décorées de statues et de tableaux par Lemoine, Pigalle, Coustou, Boulogne, Caffieri, Boulanger, etc. Le portail de l'église regarde une longue avenue bordée d'arbres dite l'avenue de Breteuil. Le dôme lui-même a 323 pieds d'élévation jusqu'à la flèche. Sa grande élévation, ses belles formes, ses heureuses proportions en font un véritable chef-d'œuvre.

Les tombeaux de Turenne et de Vauban sont

placés audessous. Celui de Turenne est magnifique. L'église était garnie de drapeaux pris à l'ennemi dans les guerres de la république et de l'empire, et que l'on avait cachés lors de l'entrée des alliés à Paris en 1814. Mon vieux cicerone me montra des drapeaux anglais en me faisant un petit clin d'œil de malice.

Il me conduisit ensuite aux dortoirs, aux réfectoires, à la bibliothèque. Il me montra son lit qui était très bon. Il me fit voir dans les salles à manger, de grandes tables couvertes de nappes blanches et dressées comme dans les bons hôtels. Chaque invalide avait son couvert, son verre et sa serviette. Le réfectoire des officiers est servi en argenterie et en porcelaine. La bibliothèque renfermait plus de 20,000 volumes, et plusieurs vieux soldats y étaient occupés à lire. Le nombre des Invalides étaient alors de trois à quatre mille.

Si Louis XIV a fait une noble chose, c'est d'avoir assuré ainsi l'existence et la paix aux braves qui ont tout sacrifié pour leur pays. Le cœur a eu autant de part à une pareille œuvre que la raison, et tous les jours le nom du grand roi est béni par les hôtes de cette enceinte, et applaudi par les étrangers.

En sortant des Invalides je revins sur mes pas et me dirigeai vers la place Vendôme, bordée d'hôtels à trois étages, décorés, ceux des coins de pilâtres et les autres de frontons, le tout construit sur un plan uniforme. Au milieu de cette place s'élève à la gloire des armées françaises la belle colonne triomphale chantée par les poètes, et qui, avec ses deux cent dix-huit pieds de hauteur et douze pieds de diamètre, domine tous les édifices d'alentour. Douze cents pièces de canon enlevées aux armées russes et

autrichiennes dans la campagne de 1805, ont fourni le bronze de ce splendide monument. Des emblêmes de guerre ornent le piédestal. Le fût de la colonne est couvert de bas-reliefs qui représentent les événements de la campagne, et qui, partant du piédestal, s'élèvent en spirale jusqu'au sommet.

Au milieu de mes courses dans cette première journée que je passais à Paris, j'allai voir le Dr. McLaughlin, pour qui j'avais une lettre de sa sœur, la supérieure des Ursulines de Québec. Il occupait de très beaux appartements dans la rue de la Paix, et paraissait vivre dans une grande aisance. C'était le médecin d'une partie de la noblesse anglaise à Paris. Doué d'un beau physique, il ressemblait en cela à sa sœur dont la taille noble et imposante était encore relevée par son costume grave de religieuse. Ils étaient tous deux natifs du Canada. Le Dr. m'invita avec politesse à aller déjeuner avec lui le lendemain, et fut plein d'égards pour moi dans les deux voyages que j'ai faits à Paris.

J'achevai la journée au théâtre de l'Odéon, dont les loges étaient remplies de dames mises avec cette simplicité élégante qui relevait encore leurs graces naturelles. Quelques-unes portaient un petit chapeau fort léger ; le plus grand nombre avait seulement jeté quelques fleurs délicates dans leurs cheveux. Rien ne nuisait à l'expression de leurs figures ni au doux éclat de leurs beaux yeux noirs. Les acteurs, de leur côté, s'acquittèrent fort bien de leur rôle, et la soirée fut pour moi des plus intéressantes.

Rentré à mon logis, je repassai dans ma mémoire ce que je venais de voir de Paris. Ma pensée embrassa bientôt toute la ville et toute la France.

Paris, que les poètes appellent l'Athènes moderne,

avait alors une population de 800,000 âmes, concentrée dans un espace de six lieues de circonférence, au milieu duquel coule la Seine, à quarante lieues en ligne droite de la mer. Le climat y est tempéré et fort agréable en été.

Cette ville fut fondée avant l'ère chrétienne par quelque peuplade barbare venant de la Belgique. Après la conquête des Gaules par les Romains, elle servit de résidence à quelques-uns des empereurs entre autres Valentinien et Valens, qui y firent bâtir un palais dont il reste quelques débris, sous le nom de Palais des Thermes. Les Francs, qui succédèrent aux Romains, en firent leur capitale sous Clovis dans le sixième siècle. Le palais de justice d'aujourd'hui servit de résidence à plusieurs rois de la première et de la seconde race. Philippe-Auguste, qui monta sur le trône en 1180, fit commencer Notre-Dame et bâtir le château du Louvre. Saint-Louis, son successeur y fonda l'Université. Enfin petit à petit la grande ville devint ce qu'elle est aujourd'hui. Elle avait déjà sous Louis XIV un demi million d'habitants.

Les améliorations et les embellissements que ce prince y fit faire la changèrent complètement de face.

De grands événements ont signalé son histoire depuis dix-neuf siècles, mais depuis l'invasion des Francs aucun n'est comparable peut-être à la révolution de 89.

Le renversement de la monarchie, le bouleversement de toutes les anciennes institutions, une guerre de vingt ans contre toute l'Europe coalisée, l'empire de Napoléon, soldat de fortune et de génie, tout cela

avait été la conséquence de ce cataclisme mémorable.

Lorsque j'arrivai en France, une nouvelle révolution venait de précipiter Cha. X du trône, sans satisfaire les républicains ni les bonapartistes.

La restauration, amenée par les armées étrangères, n'avait jamais été populaire, et son origine faisait sa faiblesse autant que son esprit rétrograde. Les patriotes n'y pouvaient songer sans frémir de fureur et de vengeance. Un million souscrit en moins de six mois pour les enfants du général Foy, ce grand orateur des libéraux, mort en 1825 sans leur laisser de fortune, indiquait assez de quel côté venait le vent de l'opinion publique. Charles X, mal conseillé et écoutant trop ses propres penchants, voulut braver cette opinion et tomba dans l'abîme. En osant mettre un frein à la presse et changer la loi électorale, il souleva contre lui le peuple en masse, qui barricada les rues, prit l'Hôtel-de-Ville, le Louvre, les Tuileries et les casernes, après un action meurtrière sur différents points de Paris, et força les troupes, qui combattaient à contre-cœur, d'abandonner le champ de bataille et la capitale à l'insurrection victorieuse. On sait quel fut le reste.

Je voyais encore les traces de la lutte de l'année précédente sur les maisons, sur les monuments et surtout sur la façade de l'Institut toute marquée par les boulets et par les balles ; et en vain Auguste Barbier faisait entendre ce chant énergique, cette ode sublime surtout par son effrayante vérité, Louis-Philippe relevait le pavois royal :

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait ;
Certes, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes
Tant d'uniformes à la fois,
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes ;
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre :
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui noire de poudre
Criait aux citoyens, Mourons !

Le lendemain était un dimanche ; j'allai faire visite à M. Isidore Lebrun, qui avait écrit quelques articles sur le Canada dans le *Constitutionnel*, et qui demeurait près du Louvre. Il me montra beaucoup d'intérêt pour cette Nouvelle-France, dont il regardait les habitants comme ses compatriotes, étant lui-même natif de la Normandie. Il s'occupait d'un ouvrage sur notre pays, pour lequel cependant les matériaux lui manquaient. Ses sources se réduisaient à quelques journaux qu'ils recevaient de temps à autre de Montréal. Il put néanmoins composer son Tableau des deux Canadas qui parut en 1832. Les erreurs étaient inévitables ; mais on doit savoir gré à l'auteur de ses motifs, et surtout reconnaître le patriotisme du premier écrivain français qui eut osé depuis longtemps rappeler à la France les malheureuses victimes du gouvernement de Louis XV.

En sortant de chez M. Lebrun, je gagnai par les quais l'église de Notre-Dame. Je ne vis point la foule se porter comme chez nous à la maison du Sei-

gneur au tintement de la cloche. Les rues me présentaient partout le même aspect que les autres jours de la semaine ; les boutiques étaient ouvertes et les ouvriers travaillaient comme à l'ordinaire. La vaste cathédrale était vide.

Notre-Dame par ses formes grandioses et colossales peut être mise au nombre des plus beaux monuments gothiques de l'Europe. Il y en a de plus orné, de plus léger, de plus aérien si l'on veut, mais il n'y en a aucun de plus imposant ni de plus propre à faire une impression profonde sur les âmes. C'est l'image la plus saisissante de l'éternité de la matière façonnée par l'homme. L'origine de sa fondation est inconnue. On sait seulement que l'église actuelle fut construite sur l'emplacement d'une église plus ancienne élevée à la place d'un temple consacré à Jupiter. Les travaux commencés en 1163, ne furent terminés que 200 ans après. On n'était pas alors si pressé de jouir qu'aujourd'hui, et l'on avait plus de foi dans la durée des monuments qu'on élevait. Notre-Dame a 390 pieds de longueur, 144 de largeur et 102 de hauteur jusqu'à la voûte. Le portail est percé de trois grandes portes ogivales. Les deux tours qui s'élèvent au-dessus du portail ont 204 pieds de hauteur à partir du sol. Au-dessus des portes règne une rangée de vingt sept niches dans lesquelles il y avait autant de statues des rois de France, depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste, et qui ont été détruites pendant la révolution. Au-dessus de ces niches, dans le centre, est une grande fenêtre circulaire de quarante pieds de diamètre. Au-dessus encore vient un péristyle de trente quatre colonnes, couronné d'une balustrade et garni de bas-reliefs

représentant des sujets sublimes ou grotesques, fruit du goût du siècle qui a laissé de si fortes empreintes en ce genre, et dont s'est si fortement coloré M. Victor Hugo dans son roman qui porte le nom de cette basilique.

L'intérieur de Notre-Dame se compose d'une nef et d'un double rang de bas-côtés. Cent vingt gros piliers supportent les voûtes ogivales, ou plutôt la muraille semble percée de chaque côté de deux rangs d'arcades, trois de celles du rang supérieur étant pour la largeur égales à une de celles du rang inférieur, et d'un rang de fenêtres au-dessus. Une superbe galerie travaillée comme de la dentelle et ornée de cent huit petites colonnes, chacune d'une seule pierre, règne au-dessus des bas-côtés autour de la nef et du chœur. Cent treize fenêtres éclairent le vaste vaisseau de l'église, outre les trois grandes roses, celle dont nous avons parlé, qui est dans le portail, et une de même grandeur du côté extérieur de chacune des deux tours. Le pavé est en carreaux de marbre blanc et noir. Il n'y a pas de bancs comme dans nos églises canadiennes ; cet usage paraît inconnu dans les églises de France.

Le grand autel semble petit et tout-à-fait disproportionné dans la vaste basilique dont les bas-côtés contiennent quarante cinq chapelles. Le prêtre qui officie vu du bas de la nef paraît comme un point à l'autre extrémité ; c'est comme le néant devant celui qui est tout. Des tableaux de Champagne, Lafosse, Boulogne, Jouvenet, La Hire sont suspendus en différentes parties de l'édifice où l'on voit aussi plusieurs monuments funéraires, entre autres les figures en marbre de Louis XIII et de Louis XIV à genoux.

Louis le-grand à genoux faisait une singulière impression sur moi. Touts mes souvenirs au sujet de ce prince, me rappelaient le despotisme, la pompe, la galanterie ; je le voyais là placé à demeure dans une position qui faisait évidemment contraste avec le caractère qu'on a de lui, et qu'il a laissé si fortement empreint dans l'histoire. La toile et le marbre doivent se taire ce me semble, ou représenter le génie caractéristique des hommes historiques avec vérité, surtout daus les temples. Les galanteries de Louis XIV sont trop bien connues pour qu'il puisse servir d'exemple ou donner le change quelqu'attitude que le marbre puisse lui faire prendre dans les lieux saints.

Notre-Dame est bâtie sur une île au milieu de la Seine. Le palais de justice est à une petite distance de la cathédrale. C'est un des plus ancients monuments parisiens, qui avec ses deux ailes tournées en avant, porte l'empreinte des différents ordres d'architecture qui étaient en vogue lors de la construction de chaque partie qui le compose. Un grand escalier conduit à l'entrée principale dans le centre. La fameuse salle des Pas-Perdus bâtie dans le style moderne est de Jacques Debrosse, l'architecte du Luxembourg, qui vivait au commencement du 17e siècle. Elle consiste en deux nefs à plein cintre communiquant entre elles par des arcades. Ces nefs sont éclairées par le toît et les pignons. L'ensemble de la salle qui est une des plus vastes de Paris, est très imposant. Cette salle est décorée d'une corniche et de pilastres entre les arcades.

Attenant au Palais de justice, vient la Sainte Chapelle, petite église gothique qui vous rappelle les

vers de Boileau, et qui a comme œuvre d'art une haute valeur aux yeux des connaisseurs. Les cendres de l'Horace français, qui y avaient été déposées en 1711, ont été transférées en 1819 dans l'église de St. Germain-des-Prés. Michelet racontant dans sa nouvelle Histoire de France, la vie et les élans religieux de Saint Louis, ajoute : " Ces pieuses larmes, ces mystiques extases, ces mystères de l'amour divin, tout cela est dans la merveilleuse petite église de Saint-Louis, dans la Sainte Chapelle : église toute mystique, tout arabe d'architecture, qu'il fit bâtir, au retour de la croisade, par Pierre de Montereau qu'il y avait amené avec lui. Un monde de religion et de poésie, tout un Orient chrétien est en ces vitraux, fragile et précieuse peinture que l'on néglige trop et que le vent emportera quelque jour.

Louis IX. éleva la Sainte-Chapelle pour recevoir plusieurs reliques précieuses qui lui avaient été envoyées par Baudouin, empereur de Constantinople ; elle fut commencée vers l'année 1242 et achevée en 1248. "

J'ai oublié de parler de la place Dauphine que je visitai en me rendant à Notre-Dame, et qui est située à une des extrémités de l'île de la Cité. Elle est décorée d'un buste de Desaix tué à la bataille de Marengo. Cette place en forme de triangle tronqué, me rappela des souvenirs illustrés par la poésie. C'est là que furent brûlés vifs Jacques de Molay et les autres templiers immolés à l'avarice et à la tyrannie de Philippe le Bel en 1314, et popularisés de nos jours par la belle tragédie de Raynouard :

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud. et chaque chevalier

Croit mériter l'honneur d'y monter le premier ;
Mais le grand-maître arrive ; il monte, il les dévance ;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
" Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie ;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments ;
Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
L'arrêt qni nous condamne est un arrêt injuste ;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
Encore quarante jours ! .... je t'y vois comparaître."
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : " O Philippe, ô mon maître, ô mon roi.
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! "

Philippe le Bel et Clément V moururent en effet peu de temps après les templiers, dont l'histoire impartiale a depuis longtemps condamné le supplice et réhabilité la foi et l'honneur.

IV.

L'Institut et les sociétés savantes de Paris.—Bibliothèques.—M. Paulin Guérin.—La Magdeleine; le Jardin des plantes.—L'Hôtel-de-Ville; organisation municipale.—La place du Chatelet.—Le marché des Innocents.—Les Boulevards.—*Napoléon* au théâtre de la porte Saint-Martin.—Les salons de Paris.—Saint-Germain-en-Laye.—M. Desormaux-Marmet.—Le Palais Royal; Saint-Roch.—Le Théâtre français; Melle. Mars.—L'Ecole militaire; le Panthéon; le Luxembourg; la place de la Bastille; la place Royale; le cimetière du père Lachaise; Versailles.—Observations générales: agriculture, commerce et population de la France.—Les Catacombes.—Départ de Paris.

L'Institut occupe l'ancien collége Masarin élevé sur l'emplacement de cette fameuse tour de Nesle que les romanciers ont popularisée de nos jours. Le centre de la façade qui donne sur la Seine, est en forme de demi cercle rentrant. L'église est ornée d'un beau portail d'architecture corinthienne, sur lequel s'élève un fronton couronné d'un dôme qui ne manque pas de hardiesse.

L'Institut peut être mis à la tête des sociétés littéraires et scientifiques de l'Europe. Il se compose de cinq académies : l'Académie des Sciences, l'Académie Française, l'Académie des Sciences morales et politiques, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Beaux Arts. On fait re-

monter son origine à Charlemagne et aux leçons de Pierre de Pise et d'Alcuin, deux savants qui engagèrent l'illustre monarque à établir une académie dans son palais ; mais cette plante s'éteignit bientôt au milieu de la barbarie générale.

Elle renaquit à Oxford en Angleterre, à Grenade et à Cordoue en Espagne, et plus tard en Italie où elle prit vigueur et prospéra. Mais l'Institut actuel de France ne fut fondé qu'au commencement du dix-septième siècle, sous le nom d'Académie Française, par de mauvais poëtes, tels que Godeau, évêque de Grosse, Gombaud, Chapelain, etc. Ils avaient coutume de s'assembler à des jours fixes pour se communiquer leurs travaux et les discuter. Richelieu informé de ce qui se passait par son bouffon, l'abbé Boisrobert, se déclara le protecteur de ces littérateurs, et les organisa en société sous le nom d'Académie Française en 1635.

Colbert fonda en 1663, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et trois ans après celle des Sciences.

Ces académies disparurent dans les orages de la révolution. Le règne de la Terreur envoya Chénier et Lavoisier, deux de leurs membres les plus illustres, à l'échafaud.

La tempête passée, ces académies furent rétablies sous le nom d'Institut de France et divisées en trois classes ; la seconde ou l'Académie des Sciences morales et politiques, fut supprimée cependant en 1803 par Napoléon, dont le pouvoir absolu redoutait les discussions qui touchaient à l'organisation des sociétés et des gouvernements. Il fit diviser ensuite les deux autres en quatre ; mais après la révolution de juillet, la classe supprimée fut rétablie sur le

rapport au roi de M. Guizot, ministre de l'instruction publique.

Ce n'est qu'à mon second voyage à Paris, que je pus assister à une séance de l'une des académies, celle des Sciences. Le Dr McLaughlin voulut bien nous y conduire M. Viger et moi. Il y avait peu de membres présents. M. Lacroix le mathématicien, présidait. J'y vis M. Broussais, ce célèbre médecin, dont le système faisait encore tant de bruit; nous lui fûmes présentés. Plusieurs académiciens me parurent des vieillards plongés dans leurs pensées et dans leur science. J'aurais voulu avoir quelques uns que je connaissais près de moi, pour leur montrer, par ces illustrations, que le vrai génie et la vraie science ne consistent pas toujours dans l'audace et dans un fracas de paroles stériles.

Paris est la ville qui contient le plus grand nombre de sociétés savantes dont la réputation est faite depuis longtemps dans les deux mondes. Outre l'Institut, l'on compte la Société Royale des Antiquaires, la Société de Géographie, l'Athénée des Arts, la Société Philotechnique, l'Athénée Royal, la Société Géologique, la Société de Statistique Universelle, la Société de Statistique de France, la Société de l'Histoire de France, la Société Asiatique, la Société de l'Histoire Naturelle, la Société Linnéenne, etc., etc. Il y a encore une foule d'autres associations qui s'occupent d'éducation, de religion, de médecine, de chirurgie, d'agriculture, d'industrie, etc.

Les établissements d'éducation sont très nombreux à Paris. L'Académie Universelle où l'on trouve des écoles de droit et de médecine, et le Col-

lége de France où les plus habiles professeurs font des cours sur les sciences exactes et naturelles, la médecine, le droit public, la philosophie, la littérature, l'histoire, les langues; l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, le Conservatoire royal des arts et métiers, l'Ecole d'astronomie, etc., occupent le haut de l'échelle. Sept colléges et près de 900 écoles, salles d'asile, pensionnats et maisons d'instruction fréquentés par plus de 75,000 étudiants dont près de 2,000 adultes, viennent après.

Paris possède trente et quelques bibliothèques publiques, à la tête des quelles on peut mettre celles de l'Institut, Sainte-Geneviève, des Députés, du Louvre, la bibliothèque Mazarine et enfin la bibliothèque Nationale qui est la plus considérable et la plus riche de toutes. Elle est placée dans la rue Richelieu, où elle occupe un vaste édifice borné par les rues Vivienne, Colbert et des Petits-Champs. Elle contient 1,400,000 volumes imprimés, dont 700,000 à peu près à la disposition du public, 100,000 manuscrits, 300,000 plans et cartes, 1,000,000 d'estampes et gravures et 400,000 médailles. La fondation en remonte très-haut. Charlemagne que l'on trouve sans cesse à la tête de tout ce qui est utile et grand, voulant former une bibliothèque ramassa quelques manuscrits, sans que son dessein eut beaucoup de succès. St. Louis ne réussit guère mieux, et fut obligé de donner ses livres à divers couvents. Le roi Jean possédait dix volumes dont six sur l'histoire et les sciences, et quatre sur la religion. Charles V plus heureux, porta à 900 volumes environ la collection, qui fut dispersée cependant dans les désastres du règne de Charles VI. Petit à petit, une nouvelle collection put se former sous les règnes

suivants. Elle atteignait 7,000 volumes sous Louis XIII, et 70,000 sous son successeur. Jacques Amiot, les deux de Thou et Casaubon ont travaillé avec succès, dans leur temps, à l'augmenter. C'est en 1721 qu'elle fut placée où elle est aujourd'hui.

On me montra le fauteuil de Dagobert, ce bon roi qui assassina son oncle, fit massacrer dans une nuit dix mille familles et couper la tête à tous les Saxons plus hauts que son épée. Il faut avouer pourtant qu'il se traitait lui-même assez rudement si l'on en juge par ce fauteuil d'airain, dont la possession lui est attribuée par une tradition du reste assez contestable. Napoléon voulut s'en servir en 1804, pour distribuer des croix d'honneur à ses soldats. Le fauteuil qui est fort petit, fut transporté à Boulogne, et le nouveau conquérant, assis dessus, distribua ses récompenses à ceux qui allaient vaincre une seconde fois les Saxons et les Slaves.

Après avoir parcouru la bibliothèque dans tous les sens, j'allai faire visite à l'un des fidèles partisans de Charles X et de la restauration, M. Paulin Guérin, peintre éminent de France, à qui nous devons notre excellent artiste M. Plamondon. Il me reçut très bien, me montra son atelier dans lequel se trouvaient des toiles d'un très grand mérite sorties de son pinceau. Il me parla avec intérêt de son élève ; mais il en avait fait un peintre trop parfait pour le Canada, car M. Plamondon a été depuis obligé d'abandonner ses chevalets pour l'agriculture. Trop ami de la perfection, il donnait à ses œuvres un fini qui n'était pas apprécié et qui demandait trop de temps pour le prix qu'on lui en offrait. L'esprit commercial va trop loin en Amérique pour fa-

voriser les beaux arts. De simples ébauches ont aux yeux de la multitude la valeur de morceaux achevés ; il faut seulement savoir les faire valoir. Le Canada n'avait pas encore reçu de peintres formés sous des maîtres de l'école française. Nous ignorons si M. Hamel, qui a remplacé M. Plamondon à Québec et qui sort des écoles de Rome, sera plus heureux.

En sortant de chez M. Paulin Guérin, je gagnai la rue Vivienne, au bout de la quelle se trouve la Bourse, un des beaux monuments de Paris. C'est un édifice à colonnes dans le style de la Magdeleine, et qui a plus de 400 pieds de longueur. Soixante-six colonnes corinthiennes en font le tour, appuyées sur un soubassement de neuf pieds de hauteur, et supportant unentablement et un attique ; un perron règne à chaque bout. L'intérieur se compose d'une grande salle qui peut contenir 2,000 personnes, d'une galerie décorée de colonnes, et d'un grand nombre de bureaux. Il y avait peu de monde lorsque j'y passai.

Un autre édifice occupé par le commerce et qui mérite d'être vu, c'est la Halle aux grains, située près de la rue de Grenelle et bâtie sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Soissons, dont il ne reste plus qu'une tour qui ressemble à une colonne. La Halle est une vaste rotonde dont une coupole en fer forme le toit, et qui, à part cette coupole, me rappelait ces tours militaires élevées à l'entrée de la campagne pour protéger l'approche de Québec.

Le Jardin des Plantes où je me rendis ensuite, et qui couvre un espace considérable, est situé à une des extrémités de la ville, sur le bord de la Seine. C'est un des plus beaux monuments scientifiques de la France. Guy de la Brosse, médecin de Louis

XIII, engagea ce prince à le fonder en 1625. Une foule de savants ont travaillé à en faire ce qu'il est aujourd'hui, entre autres Tournefort, Jussieu, Buffon, Daubenton, Fourcroy, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, etc. Buffon, ce grand peintre de la nature, fit plus peut-être qu'aucun autre pour l'enrichissement du musée. Je parcourus les vastes galeries de botanique, de minéralogie, de géologie, de zoologie et d'anatomie; je visitai la bibliothèque, l'amphithéâtre destiné aux cours publics, le jardin, les serres et la ménagerie, et jamais je ne compris mieux l'infinie variété dans l'unité de la nature.

Le cabinet d'anatomie comparée, créé pour ainsi dire par Cuvier, renferme des squelettes de toutes les espèces d'animaux, et embrasse les reptiles, les oiseaux et les poissons. Ce cabinet qui occupe une douzaine de salles, contient je ne sais plus combien de milliers de préparations anatomiques. Le corps de l'homme y est analysé dans toutes ses parties. Ses muscles, ses organes des sensations, de la circulation et de la secrétion, ses viscères sont là développés sous vos yeux. Le cabinet de zoologie, qui est presque aussi spacieux, contient plus de 140,000 spécimens classés avec tant de clarté que l'on peut suivre toutes les gradations de la nature animale depuis l'éponge jusqu'à l'homme. Plus de 50,000 échantillons forment la collection minéralogique et géologique. En parcourant les cabinets, les serres, la ménagerie et le jardin, on voit tous les genres et tous les grades depuis l'insecte microscopique jusqu'à l'animal le plus colossal vivant ou empaillé, depuis la plante la plus exigue jusqu'à l'arbre le plus élevé. Les végétaux sont classés d'après leur nature et leur famille, de même que les animaux et les oiseaux

empaillés. Les oiseaux et les animaux vivants occupent un coin du jardin.

Les cabinets d'histoire naturelle et de minéralogie sont comme on voit, extrêmement riches et dignes en tout de la haute réputation scientifique de la France. La bibliothèque qui y est attachée embrasse toutes les parties du vaste royaume de la nature. Si l'homme peut prétendre à une étincelle du feu divin, c'est bien dans ce lieu qu'il doit aller en chercher les titres.

Après avoir visité le jardin, la bibliothèque, les cabinets remplis d'échantillons de tous les règnes de la nature, je me dirigeai vers le Labyrinthe, sentier qui conduit en serpentant au sommet d'un monticule ombragé par des sapins et un cèdre du Liban planté là en 1735 par Bernard de Jussieu. Du haut de ce monticule, couronné d'un kiosque, la vue découvre tout Paris. Tout près est le tombeau de Daubenton, indiqué par quelques pierres brutes et une petite colonne tronquée. Ce qui me touche toujours en Europe, ce sont les monuments des grands hommes, ces tombeaux élevés par la reconnaissance et l'admiration et qui manquent presque totalement dans les pays nouveaux.

En sortant du jardin des plantes, je traversai la Seine sur le pont d'Austerlitz, et descendis par l'autre rive jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, situé presque vis-à-vis de Notre-Dame. Cet hôtel, construit sur les plans que Boccardo dit Cortone, architecte italien, présenta à Henri II en 1549, ne fut achevé qu'en 1605 sous Henri IV. C'est un grand et bel édifice, du style de la renaissance, placé à angle droit avec la Seine, et en face de la place de Grève.

La façade est plus élevée aux deux extrémités qu'au centre. Elle est percée de trois rangées d'ouvertures plus grandes les unes que les autres à mesure qu'elles s'élèvent. Au rez-de-chaussée, de grandes portes cochères traversent l'édifice, sous les pavillons. Dans l'étage supérieur, qui est le grand étage, il y a treize fenêtres alternant avec des niches. Le bord du toît, entre les pavillons, est décoré d'une balustrade au centre de laquelle s'élève une campanille avec horloge. Les combles sont fort aigus et percés de hautes lucarnes très ornées. Plusieurs sculptures et bas-reliefs couvrent diverses parties de la façade, et représentent entre autres choses Henri IV à cheval au milieu des parisiens. L'Hôtel de-Ville marque le passage de l'architecture sarrazine à l'architecture grecque et romaine. Une statue de Louis XIV est placée dans une des arcades de la cour. Le monarque est cuirassé à la grecque et a la tête couverte d'une énorme perruque bouclée qui lui descend sur les épaules. La mode est encore plus funeste à la sculpture qu'à la peinture.

L'Hôtel-de-Ville a été le théâtre de grands événements. Son nom se rattache à toute l'histoire du pouvoir municipal, qui finit toujours par acquérir de l'importance dans une capitale et une grande ville. Ce pouvoir était de peu de chose dans les commencements. Quelques marchands incorporés sous le nom de confrérie de la marchandise, marchands par eau, ou Hanse de Paris, parcequ'ils apportaient du vin dans cette ville par la Seine, possédaient certains priviléges ; plus tard ces priviléges furent étendus, et ceux qui en jouissaient reçurent le titre d'échevins et leur chef celui de prévot des marchands. Ce

pouvoir s'accroissant encore, embrassa bientôt le gouvernement municipal, lequel devint si puissant que Louis XIV en prit ombrage et diminua beaucoup son autorité, comme il faisait dans plusieurs autres parties de l'administration générale. Il y eut une terrible revanche. C'est à l'Hôtel-de-Ville que la résistance contre le pouvoir absolu de la monarchie commença à s'organiser, et qu'un peu plus tard se donnait le signal des fameux massacres du règne de la Terreur.

La place de Grève, qui est en face, fut témoin du soulèvement des maillotins en 1358, de l'enthousiasme révolutionnaire de la commune de Paris en 93, et de la proclamation de Louis-Philippe comme lieutenant-général du royaume en 1830.

L'administration de Paris possède aujourd'hui une organisation particulière, qui se divise : 1° en préfecture de la Seine, qui a la direction des affaires civiles du département et de la capitale, prononce en matières de voierie, a la surveillance de l'octroi, la confection des listes électorales et du jury, le payement des dépenses, l'administration des hôpitaux, les opérations du recrutement, etc. ; 2° en préfecture de police, et 3° en douze mairies qui correspondent aux douze arrondissements de la ville.

Le conseil municipal est composé de 48 membres élus périodiquement par les douze arrondissements, qui ont chacun leur maire et deux adjoints. Ce conseil réuni aux représentants du reste du département, se transforme en conseil général pour les affaires de tout le département.

Paris a reçu son organisation actuelle depuis la grande révolution. Ses revenus sont très considérables, et on n'a rien à reprocher à ceux qui en dispo-

sent, car ils ont fait de la ville peut-être la plus belle du monde.

La révolution de 1830 venait de rendre aux municipalités des institutions électives.

Le système municipal, fort ancien en France, a subi bien des vicissitudes.

Sa première introduction remonte aux Romains, qui, après avoir accompli la conquête des Gaules, y portèrent leurs institutions, en les modifiant suivant les lieux et les circonstances. « C'est ainsi, dit M. A. Bost, dans son Traité de l'organisation des corps municipaux, que, suivant qu'elles inspiraient au vainqueur plus ou moins de sécurité, les villes reçurent les noms divers de villes confédérées, municipes, villes d'impôt, colonies et préfectures.

« Celles de la première et de la seconde espèce jouissaient du privilége de se gouverner elles-mêmes sous la suzeraineté du seigneur. » Les autres étaient gouvernées par des officiers romains.

A l'image du sénat romain, les municipes avaient une *curie* composée des principaux citoyens, et qui se partageait en deux assemblées pour l'administration des affaires. Les décemvirs élus tous les ans, les censeurs, les édiles et les questeurs étaient les officiers exécutifs ainsi que le *défenseur de la cité*, espèce de tribun du peuple.

Les cités libres avaient leurs milices et leur police.

Ce système dura longtemps encore après la conquête des Francs. Mais il disparut presque complètement sous le régime de fer de la féodalité et les rois de la seconde race, pour renaître deux siècles après au milieu de la formidable insurrection des communes, si énergiquement retracée par Augustin Thierry

dans ses lettres éloquentes sur l'Histoire de France. L'affranchissement des communes, consommé vers la fin du douzième siècle, fit renaître un instant les municipalités avec des maires, des échevins et des jurés ou des syndics et des consuls ; mais déjà à la fin du treizième siècle l'indépendance communale menaçait ruine, et elle était complètement transformée en charges vénales lorsque la révolution éclata.

Toute la France fut alors divisée en communes qui reçurent une organisation municipale uniforme et élective ; mais la base de cette nouvelle organisation, l'élection, disparut sous l'empire et la restauration pour renaître après 1830, comme je l'ai dit.

La place du Chatelet est à mi-chemin entre l'Hôtel-de-Ville et le Louvre, et vis-à-vis du Pont-Neuf qui conduit à l'île Notre-Dame. Au milieu s'élève une fontaine magnifique. C'est un bassin circulaire dont les flots baignent une colonne d'un ordre nouveau, ou du moins fort rare dans cette partie de l'Europe. Le piédestal est entouré de quatre grandes statues symboliques, le fût a la forme d'un palmier et la chapiteau celle de ses rameaux. Le sommet est sphérique, et une victoire, les ailes déployées, s'en élance une couronne dans chaque main.

Le marché des Innocents, auquel on arrive par des rues étroites, bordées de hautes maisons, était autrefois un cimetière dans lequel on calcule qu'il a été enterré dans les derniers sept siècles un million deux cent mille cadavres ; on a trouvé je ne sais combien de couches de cercueils et d'ossements, les unes sur les autres. La fontaine qu'on y voit maintenant avait d'abord été placée au coin des

rues Saint-Denis et aux Fers. En 1788 elle fut transportée où elle est actuellement et refaite sur un plan nouveau, mais on y conserva les célèbres sculptures de Jean Goujon, sculptures placées entre les pilastres des arcades et qui représentent des Naïades dont on admire toujours la naïveté et la grâce. Le monument tel qu'il est aujourd'hui forme un carré avec une arcade à chaque face. L'eau jaillit au milieu jusqu'à peu près la moitié de sa hauteur et retombe de chaque côté en cascades jusque dans le bassin où on la puise et dans lequel la fontaine elle-même semble reposer. Le haut de cette fontaine est orné d'un entablement avec tympans, le tout surmonté d'un petit dome doré.

En sortant du marché des Innocents, je pris la rue Saint-Denis, que je suivis jusque sur les Boulevards. Je venais de parcourir une partie de l'ancien Paris, cet immense pâté de maisons de cinq à six étages de hauteur, élevées sur des rues étroites et tortueuses qui paraissent sur le plan former un labyrinthe sans issue. Ce n'est qu'en approchant des Boulevards qu'on peut espérer de voir le ciel. Qui n'a entendu parler de ces célèbres promenades où les hommes de toutes les nations se donnent rendez-vous ? Il y en a deux lignes qui font le tour de Paris, la première à une certaine distance de son centre, la seconde à son extrémité. Une partie de leur parcours est décorée de plusieurs rangées de grands arbres que la hache des insurgés avait éclaircis l'année précédente pour en faire des barricades. Ces Boulevards ne sont rien autre chose que des voies publiques fort larges, bordées de maisons, de jardins, et sur lesquelles chacun peut se promener à l'aventure, ou respirer le frais assis sur les chaises qui se

trouvent à la porte des cabinets de lecture et des restaurants. Deux arcs de triomphe, assez voisins l'un de l'autre, les décorent et prennent leurs noms des rues vis-à-vis desquelles on les a élevés, Saint-Denis et Saint-Martin. Je dînai dans le voisinage. Après avoir parcouru les journaux et laissé longtemps errer mes regards sur la foule mouvante, j'entrai au théâtre de la Porte Saint-Martin, où l'on donnait " Napoléon, " drame significatif qui remuait le peuple. La salle était encombrée. L'acteur qui jouait le rôle de l'empereur lui ressemblait par la grosseur et par la taille ; il était comme lui petit et replet. Lorsqu'il parut sur la scène il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Ceux qui avaient connu Napoléon s'écriaient dans leur enthousiasme en battant des mains : c'est lui ! c'est bien lui ! et je vis couler une larme furtive sur la joue d'un homme à cheveux gris qui était près de moi.

L'Empereur arriva à pas précipités et s'arrêta tout à coup. Il était botté et avait la tête couverte de ce petit chapeau qu'a chanté Béranger. Ses paroles, ses mouvements, tout allait avec une rapidité qui paraissait encore trop lente pour sa pensée. Le drame représentait les principaux actes de sa vie jusqu'à sa mort. A Sainte-Hélène cette soif d'action, de mouvement, était éteinte ou plutôt paralysée sous le poids des fers. Ce n'étaient plus les mouvements pressés, la parole brève et saccadée. Une immobilité qui durait des journées entières disait assez l'abattement de son âme. Il avait perdu ce feu et ce regard d'aigle qui fascinaient ses créatures lorsqu'il brillait triomphant sur son trône ; il parlait froidement et son langage avait cette clarté réfléchie, cette profondeur calme et tranquille qui annonce l'homme de

grande expérience échappé aux orages, et qui cause sur la fragilité des choses humaines.

La sensation produite sur la foule par l'image du grand empereur avait certainement son langage, mais personne alors n'était capable de lever le voile qui cachait encore l'avenir.

Une foule de beaux esprits remplissaient alors les salons de la grande capitale, discourant sur toutes les questions qui peuvent occuper l'attention des hommes. C'est là où nous allons porter nos regards quelques instants. Nous avons parcouru une partie de Paris, en décrivant ses monuments et en nous rappelant leur histoire, arrêtons-nous devant ses penseurs au grand foyer domestique, où, dit M. Villemain, dans ses *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, un esprit qui ne s'imprime pas dans les journaux ou dans les livres, et qu'ils ne peuvent remplacer, brillait d'un naturel charmant, tempérait même la polémique de secte et d'ambition, et aidait, en les corrigeant, aux débuts du gouvernement représentatif, par une tradition de finesse et d'élégance qui devrait bien ne pas mourir en France.

" Parmi ces salons, les uns, dont je ne prétends pas médire en ce moment, ajoute M. Villemain, étaient des quartiers-généraux de partis politiques, et gardaient avec une grande vivacité ou les regrets ambitieux et tout récents de l'empire détruit, ou les rancunes et les espérances démesurées de l'émigration.

" D'autres, tout ranimés et tout brillants, après deux invasions, occupés surtout de luxe et de plaisirs, attestaient, par leur élégance, cette prospérité que, malgré tant de pertes, l'activité de la paix, du

commerce et du crédit public rétablit en France dès 1819.

" Enfin, il y avait quelques sociétés particulièrement aristocratiques, où régnait d'une manière prédominante le goût de l'esprit et du savoir, où les hommes de toute opinion, distingués dans les Lettres et les Arts étaient accueillis avec un empressement marqué, où la politique proprement dite n'était admise que sous la condition du talent, où le gouvernement représentatif était fort bien venu, à cause de ses orateurs, mais où la littérature française et étrangère, la poésie, les sciences, l'érudition même, pourvu que la forme en fût piquante et curieuse, avaient toute faveur.

" Là, un poème de Byron, *Lara* ou le *Giaour*, dans le premier éclat de la nouveauté, était un grand évènement ; une *Méditation* ou une *Harmonie* de M. de Lamartine, un grand triomphe ; lui-même quelquefois. durant ses passages à Paris, ses retours de la légation de Florence, était attiré à quelque inauguration de sa gloire, et rien n'égalait le tressaillement d'admiration, la flatterie sincère dont il était environné, lorsque, le soir, dans un salon de cent personnes, au milieu des plus gracieux visages et des plus éclatantes parures, dans l'intervalle des félicitations ou des allusions jetées à quelques députés présents, sur leurs discours de la veille ou du matin, lui, bien jeune et reconnaissable entre tous, debout, la tête inclinée avec grâce, d'une voix mélodieuse que nul débat n'avait encore fatiguée, récitait *le Doute*, *l'Isolement*, *le Lac*, ces premiers-nés de son génie, ces chants qu'on n'avait nulle part entendus, et que la langue française n'oubliera jamais.

" Il faut renoncer à peindre le ravissement que

tant de beaux vers, si bien dits, excitaient dans une part de l'auditoire la plus vive et la moins distraite alors ; mais tous étaient presque également émus. Le général Foy, que sa chaleur d'âme intéressait à tout, et qui vivait dans la palpitation de cœur continue de la Tribune, du travail solitaire et des entretiens animés, serrait les mains dn jeune poëte, le louait d'enthousiasme sur ses sentiments, ses expressions, son éloquence, et l'assurait qu'il serait un jour l'honneur de la Tribune, s'il venait y défendre les vrais principes de la monarchie constitutionnelle et de la liberté légale, comme on disait et comme on espérait alors.

« Un autre publiciste et député célèbre, M. Benjamin Constant, plus calme dans l'éloge, admirait aussi, d'un air gravement ironique, et ne manquait pas de nous féliciter sur cette veine nouvelle de poésie qui s'ouvrait enfin, disait-il, pour la France, et qu'il comparait à la forme mélancolique et rêveuse de Schiller dans ses poésies fugitives ; et les dames trouvaient le parallèle bien flatteur pour Schiller, dont alors elles n'avaient guère entendu parler, et qui leur paraissait peu poétique dans la traduction abrégée et versifiée que M. B. Constant lui-même venait de donner de la tragédie de *Wallenstein*, à l'appui d'une préface sur le théatre romantique.....

« On célébrait aussi les premiers vers d'un autre poète encore enfant, mais que M. de Chateaubriand avait nommé l'*enfant sublime*,—Victor Hugo.

« Mais, à part même la faveur due partout à ces talents d'une si grande supériorité, ou d'une si grande espérance, la passion des lettres, la prédilection pour l'esprit, sous toutes les formes, distinguait singulièrement plusieurs salons de Paris, et s'y mar-

quaient par l'hospitalité la plus impartiale, l'accueil le plus aimable et le mieux approprié, les entretiens le plus libres avec goût et le plus piquants avec grâce. "

Les salons les plus renommés jusqu'en 1830 étaient ceux de M. de Talleyrand, de madame la duchesse de Duras, de madame de Montcalm, de madame de Lavoisier, de M. de Marbois, etc. Madame de Duras, fille de cet amiral de Kersaint, qui voulut inutilement arracher Louis XVI à l'échafaud par son vote, était née en Bretagne, comme Chateaubriand. Son salon était monarchique et libéral en politique, et distingué par l'amour des lettres et des beaux-arts. Chateaubriand en était le Dieu, quoique son amour-propre s'accommodât mieux de la solitude que du voisinage d'aucune célébrité. " Son heure, dit l'auteur que je viens de citer, n'était pas l'heure de la foule. Son entretien ne se mêlait pas à l'entretien ordinaire, même des personnes d'élite. Seul, devant un très-petit nombre d'adeptes, il se plaisait davantage, et là surtout son génie, un peu silencieux et chagrin dans le grand monde, retrouvait l'aisance de l'esprit, la grâce du langage et parfois même l'abandon et la gaieté. Mais le Dieu, après s'être communiqué à ses prêtres, se retirait avant que le Temple fût ouvert, et le culte continuait en son absence. "

Il y avait des salons pour tous les partis ; des salons congréganistes, ultrà-royalistes, monarchiques, doctrinaires, libéraux, démocratiques. Quoique tous ces salons différassent beaucoup de principes, ils se ressemblaient tous plus ou moins par l'élégance et par l'esprit.

On y voyait passer tour à tour les orateurs, les

poètes, les écrivains, les généraux, les politiques dont les noms étaient populaires en France et en Europe. Leurs principes faisaient connaître les salons qu'ils fréquentaient, et le point de vue sous lequel les questions discutées par les chambres et par le peuple, y étaient de nouveau débattues par les habitués, qui y ajoutaient, par surcroît, cette finesse et cette liberté de pensée que la tribune n'admet point.

La littérature se classait pour ainsi dire comme la politique ; mais les sciences exactes soumises à des règles inflexibles, se trouvaient dans tous les camps avec leur front sérieux et leur œil froncé et immobile.

Néanmoins les salons de l'extrême gauche et de l'extrême droite étaient plus déserts de grands esprits que les salons intermédiaires, car on sait que les extrêmes se touchent. En effet, les esprits les plus altiers se révoltent contre leurs propres systèmes. Ainsi M. de Bonald et M. de Maistre, ces ardents apôtres du pouvoir absolu, voulaient la liberté de la tribune et la liberté des journaux, libertés qui amenent, on le sait, bientôt toutes les autres à leur suite.

Comme je l'ai dit, le salon de madame de Duras attirait les monarchistes modérés. C'étaient Chateaubriand, le chevalier Stuart, ambassadeur d'Angleterre, le comte Pozzo di Borgho, ambassadeur de Russie Humboldt, le maréchal Marmont, Cuvier, Abel de Rémusat, M. de Feletz, rédacteur du *Journal des Débats*, Alexandre de Laborde, Alexandre Duval, madame de Girardin (Delphine Gay), et plusieurs femmes d'esprit qui ajoutaient leurs grâces à tous ces grands penseurs, parmi lesquels le génie seul distribuait les rangs.

Madame de Montcalm, sœur du ministre le duc de Richelieu, et dont le nom doit réveiller plus d'un souvenir en Canada, était douée de beaucoup d'esprit comme madame de Duras, et recevait chez elle la diplomatie, les hommes de cour, des politiques, des littérateurs, moins brillants si l'on veut que ceux qui fréquentaient le salon de madame de Duras, mais dont le mérite était encore fort considérable et dont la parole avait un grand poids dans les discussions du jour. Humboldt, Pozzo de Borgho, etc.. fréquentaient aussi sa maison, ainsi que le voyageur M. de Forbin, M. de Marcellus, M. Lainé, brillant orateur parlementaire qui avait aussi une grande puissance de conversation, le comte Molé, Mounier, Portal, Pasquier, le cardinal Bausset, etc.

Plusieurs autres salons, fréquentés par des hommes éminents dans les lettres, les sciences, la littérature, les arts, la politique, partageaient l'élite de la société de Paris, et contribuaient à élever encore la haute réputation de cette capitale pour le savoir et l'esprit.

C'est dans ces réunions que Thiers, Barante, Béranger, Nodier, Delavigne, Mignet, Toqueville, Ampère, Gay-Lussac, Arago, Balzac, Ségur, Michaud, Bichat, Saint-Marc Girardin, Tastu, Say, etc., discutaient avec abondance et simplicité toutes les questions qui intéressent la société, les sciences, les arts, la religion, l'histoire, et que brillaient avec éclat la lumière et le génie de cette France qu'on ne peut cesser d'aimer et d'admirer malgré les entraînements et les obstacles qu'elle met souvent elle-même, par ses théories sociales, à sa marche dans la carrière de la liberté, où le grand rôle qu'elle joue

dans le monde fait tant désirer qu'elle prenne enfin une place fixe et dominante.

Telle était cette illustre société de Paris, qui depuis Louis XIV s'agrandissant toujours, jette une auréole de gloire sur toute la France.

Le lundi, 2 août, j'allai passer une partie de la journée à Saint-Germain-en-Laye, à 4 lieues de Paris, où je pus voir son château assez triste et sa célèbre forêt, qui n'est point une forêt épaisse et sauvage comme celles du Canada, mais bien une forêt soignée et régularisée comme il convient à une dépendance royale dans la vieille Europe. Il y a des terrasses, des chemins battus et de belles allées. Il parait qu'un second château construit en cet endroit par Henri IV et démoli en 93, faisait avec ses magnifiques escaliers à balustrades pour descendre à la Seine, un grand effet de perspective. Il en reste à peine quelques vestiges.

J'allais à Saint-Germain pour faire visite à M. Desormaux Marmet, qui avait épousé une dame née en Canada ; mais j'appris qu'il avait changé de résidence, et qu'il habitait alors à la Gare, de l'autre côté de Paris. Je dus revenir sur mes pas. M. Marmet appartenait à une famille de négociants. Lui et sa dame me reçurent comme un ancien ami. Dans la dernière visite que je leur fis avant de retourner à Londres, ils vinrent me reconduire jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain je reçus cette lettre obligeante :

" La Gare, vendredi 5 août 1831.

" M. et Mme Marmet apprendront avec plaisir que M. Garneau a trouvé facilement son chemin pour retourner chez lui, et qu'il n'aura point

fait de contre marches. Dans la crainte que M. Garneau ne se trompât, M. et Mme Marmet sont revenus sur leurs pas et ont continué jusqu'à l'Hôtel-de-Ville sans le rencontrer ; ils ont espéré alors qu'il avait bien réussi à se reconnaître et ont repris le chemin de la Gare. Lorsque M. Garneau sera arrivé à Londres, s'il a le loisir d'écrire un mot, M. et Mme Marmet seront bien aises d'apprendre son heureuse arrivée et l'époque de son départ pour le Canada. Que M. Garneau agrée de nouveau leurs vœux bien sincères pour son heureux retour en Canada et la prospérité et réussite dans ses entreprises ; qu'il agrée en particulier les remercîments et l'assurance de l'estime de sa compatriote. "

M. A. Marmet.

Madame Marmet, femme d'esprit et d'éducation, a été éprouvée depuis par bien des malheurs. Etablie en Canada avec son mari, elle a eu la douleur de le perdre quelques années après ; elle avait un fils doué de talents supérieurs, qui devait prendre bientôt les ordres sacrés, et que le clergé avait envoyé au collége des Carmes à Paris, pour s'y préparer au professorât qu'on lui destinait dans notre Université, et la mort, qui ne ménage rien, lui a encore enlevé dernièrement cette consolation qu'une mère ne retrouve plus.

Je passai la journée du lendemain, au Palais Royal, à la Bourse, et dans les environs. Qui n'a entendu parler du Palais Royal, ce château sans étiquette, ouvert à tout venu et où chacun peut se croire le Grand Turc sans qu'il en coûte rien à personne. Il y a des magasins, des restaurants, des bazars, des passages, des galeries, et un théâtre où l'on joue le vaudeville, et où Molière a donné quel-

ques unes de ses pièces. Le Palais Royal est un grand édifice en forme de quarré long, dont la façade qu'on restaurait alors, donne sur la rue Saint-Honoré. Sa construction remonte au commencement du 17e siècle, et on la doit à Richelieu. La magnificence de l'édifice et la somptuosité des fêtes qu'y donna le ministre, excitèrent la jalousie du roi. Le surintendant des finances trop bon courtisan pour ne pas s'en apercevoir, abandonna son hôtel, sa chapelle de diamant, son grand buffet d'argent ciselé et un gros diamant, à la couronne, qui pour ne pas lui céder en générosité, laissa l'usufruit de toutes ces choses au donateur. Le rusé cardinal savait bien qu'il n'en aurait pas besoin dans l'autre monde. Le Palais Royal ne fut achevé complètement qu'au commencement de ce siècle. La fameuse galerie d'Orléans, qui va d'un côté à l'autre de l'édifice et qui en forme la quatrième façade, n'avait été achevée que l'année précédente. Elle est pavée en marbre, couverte en verre et bordée de magasins transparents, comme dit quelqu'un, éclatants de métal poli, éclairés par un large vitrage dont le haut se termine en plein cintre, et où brillent des marchandises de toute espèce. " Des glaces sont plaquées de haut en bas sur chaque pilastre ; les ornements, les moulures sont prodigués ; une balustrade à jour règne sur le pourtour au-dessous du toit de verre ; à l'extérieur une colonnade tourne autour de la galerie ; elle est couronnée par une terrasse, sur laquelle s'élève symétriquement une enfilade de cylindres surmontés de boules dorées. Une double rangée de vases remplis de fleurs achève la décoration de la promenade supérieure, tandis qu'à l'inté-

rieur une longue suite de globes de crystal se remplit chaque soir de lumière."

L'intérieur du quadrangle est occupé par un superbe jardin planté de tilleuls, orné de jets d'eau, de gasons et de fleurs, et servant de promenade au public. Il y a toujours beaucoup de monde le jour; mais le soir la foule augmente encore et la scène devient très animée. Les galeries d'Orléans, de Valois, de Montpensier, de la Rotonde, méritent bien d'être vues. C'est dans cette dernière que l'on trouve les Véry, les Véfour et les frères Provençaux, célèbres restaurateurs dont le nom est connu partout, et où l'on dîne très bien. Diverses statues en bronze, entre autres une Diane à la biche, un Ulysse, de Bra, une Eurydice piquée par un serpent, de Nanteuil, décorent diverses pièces du Palais. Le duc d'Orléans, à qui il appartenait, en occupait les somptueux appartements lorsqu'il fut appelé au trône.

Pendant mon court séjour à Paris, je passais ordinairement les soirées au spectacle. Je n'ai vu jouer Kean qu'une ou deux fois à Londres. Je l'avais déjà vu dans Richard III à Québec. Je n'ai pu voir jouer Melle Mars qu'une fois dans les deux voyages que j'ai faits en France. Melle Mars et Kean étaient alors les deux plus grands acteurs de la France et de l'Angleterre.

J'ai vu la célèbre actrice dans l'*Ecole des vieillards*, belle pièce de Casimir Delavigne, donnée au Théâtre Français. Elle parut sur la scène au milieu des applaudissements. Elle joua comme de raison, son rôle à ravir. Rien ne pouvait être plus parfait qne le jeste, l'expression, les mouvements de l'âme exprimés sur les traits de la grande actrice

française. Lorsqu'on l'entendait on était fier de parler une langue qui avait tant de charmes. C'était une mélodie enchanteresse. Sa voix avait le plus beau timbre, quelque fut le ton qu'elle prit, et elle était si distincte que l'on pouvait entendre chaque syllabe de ce qu'elle disait jusque dans le coin le plus reculé de la salle. L'expression de son jeu était parfaite. Elle ne se débattait pas comme font bien des actrices. Elle était très sobre dans ses mouvements. Mais le moindre geste était si expressif et si à propos qu'on le comprenait aussi facilement que le langage parlé. Et puis quelle expression elle donnait aux passions ! quelle finesse ! quelle colère ! quel amour ! quelle haine ! quelle tendresse ! quelle jalousie ! quel bonheur ! quel emportement ! passaient tour à tour dans l'expression de sa figure et de toute sa personne. C'était bien à bon droit que les journaux de Paris invitaient les comédiens et même les orateurs à aller étudier ce grand modèle des passions parlées et que Napoléon admirait tant.

Melle Mars était en son genre plus parfaite que Kean. Le tragédien anglais ne faisait pas le même effet dans tous les rôles. Les rôles de haine, de vengeance, de remords paraissaient surtout lui convenir. Ses deux plus beaux étaient ceux de Richard III et de Macbeth. Melle Mars, au dire des connaisseurs, excellait dans tous les genres de comédie. Elle s'élevait avec son rôle, et faisait autant d'effet dans le rôle d'une coquette que dans celui d'une madone, dans le rôle d'une vivandière que dans celui d'une princesse.

Elle était déjà ancienne sur la scène lorsque je la vis, et cependant elle paraissait encore avec autant de

légèreté, de jeunesse et de fraîcheur que si elle n'eût eu que quinze ans, lorsque son rôle l'exigeait. La voir et l'entendre payaient bien le voyage de Québec à Paris, car il n'est pas donné à tous les temps de produire une aussi parfaite actrice.

Après avoir parlé de la grande comédienne, nous allons passer à des acteurs qui jouent sur un théâtre beaucoup plus sérieux, quoiqu'à la fin des temps, il ne restera pas plus des actions des uns que de celles de l'autre, je veux dire les élèves de l'Ecole militaire, située en face du Champ de Mars, au-delà des Invalides. Cette Ecole est un vaste parallélogramme occupé par divers bâtiments dont la façade principale est ornée d'un portique et d'un dôme quadrangulaire. Plusieurs rangées d'arbres bordent les diverses avenues de Saxe, Fontenoy, etc. L'Ecole militaire fut fondée en 1751 en faveur de cinq cents jeunes gentilshommes laissés sans fortune par leurs parents morts au service. Plusieurs généraux et nombre d'excellents officiers sont sortis de cette pépinière de braves soldats, très populaire, à ce qu'on me dit, dans la nation.

Le Champ de Mars s'étend de l'Ecole militaire à la Seine, en face. C'est là que se tint la mémorable fête de la Confédération nationale, le 14 juillet 1790, et que 40,000 confédérés firent entendre leurs chants de liberté et défièrent les rois de l'Europe conjurés pour leur destruction. C'est là aussi que dans la fameuse fête à l'Etre suprême, Robespierre parut en grand pontife, et Bourdon (de l'Oise) lui prédit sa ruine par ces mots : " La roche Tarpéïenne est près du Capitole." Mais tout cela était déjà loin de nous au moment où je foulais ce champ fameux ; je n'y vis que le duc d'Orléans qui y faisait

manœuvrer son régiment de housards tout comme s'il n'y avait jamais eu de révolution. Le duc qui est mort d'une manière si funeste, était un homme d'une taille élevée et svelte, et d'une figure belle et douce taillée sur le profil de celle qui caractérise les Bourbons. Il portait le costume de petite tenue du régiment, et un officier lui expliquait les raisons de tel et tel mouvement de ses soldats, à quoi le prince répondait : *c'est évident*. Il me parut que l'adjudant en savait plus que le colonel, et qu'au moins ici la naissance passait avant la capacité.

L'église de Ste. Geneviève, qu'on appelait alors le Panthéon, et qui portait à sa façade cette belle inscription de Pastoret en lettres d'or : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, est du dernier siècle. Elle a été construite en forme de croix grecque sur les dessins du célèbre architecte Soufflot. Elle a 339 pieds de longueur. Le péristyle, imité de celui du Panthéon de Rome, et appuyé sur un perron de onze marches, se compose de dix-huit colonnes isolées et quatre engagées d'ordre corinthien, les colonnes isolées formant trois rangées de six de face. Le tympan que l'on voit aujourd'hui a été sculpté par le fameux Coustou. L'intérieur de l'église se divise en deux nefs qui se croisent sous le dôme. Cent trente colonnes corinthiennes cannelées divisent ces nefs en trois grandes allées. Le dôme se compose de trois coupoles dont la première repose sur un entablement de seize colonnes. L'apothéose de Ste. Geneviève, magnifique fresque de M. Gros, est peinte sur la seconde coupole qui est à 209 pieds au-dessus du pavé. Trente deux colonnes entourent le soubassement du dôme, dont le sommet est couronné d'une lanterne percée de fenêtres et

ornée de huit autres colonnes. Les colonnes abondent dans toutes les parties de cet édifice, et cette forme svelte, empruntée à la Grèce et à l'Egypte, l'emporte par l'élégance et la noblesse réunies sur toutes les autres formes qu'on a pu trouver pour la force et l'embellissement de l'extérieur des monuments. " Les climats, dit Chateaubriand, dans son Itinéraire de Paris à Jérusalem, influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses; comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des Muses la nature ne conseille point les écarts; elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses."

Chacun sait que les honneurs du Panthéon furent décernés, pendant la révolution française, à Voltaire, à Rousseau et à Mirabeau qui avait dit à Cabanis: " Mon ami, je mourrai aujourd'hui: il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel." Le grand et sensuel orateur, grand en tout jusque devant la mort, fut admis le premier avec Descartes dans le Panthéon. Leurs restes reposent dans les voûtes avec ceux de Lannes tué en 1809, de Bougainville, de Lagrange, etc.

Je visitai ensuite le Luxembourg, la Place de la Bastille et la Place Royale. C'est au Luxembourg

que siégeait la chambre des Pairs ; c'est là aussi qu'est placée la galerie de tableaux des peintres vivants, et que l'on voit des œuvres sorties de la main des grands statuaires, tels que le Puget, Duret, etc. Les jardins, qui sont de dignes pendants du palais, aiment à prêter leur ombrage à la mélancolie et au génie du poête ou du romancier qui errent dans leurs vastes allées, sous la puissance de l'inspiration qui les domine. Les arbres, les bassins, les jets d'eau, les naïades, les statues de marbre, les balustrades, les gazons, les fleurs, tout cela disposé avec un art habile, passe devant les yeux comme un enchantement, et nous annonce que l'homme peut saisir le feu du ciel et répandre sur notre globe quelques-unes des images des célestes demeures. Et pourtant ces lieux si délicieux, ce palais si splendide ont aussi leurs tristes souvenirs. Le Luxembourg servit de maison d'arrêt sous le règne de la Terreur, et je vis, dans un endroit isolé du jardin, la place sur laquelle avait été fusillé le brave des braves, le maréchal Ney, auquel on a depuis élevé des statues.

En dehors de la barrière de Paris est la terre sacrée du père Lachaise, décorée de monuments élevés à tous les genres de gloire. Ce cimetière, qui présente une surface inégale et par endroit très pittoresque, peut avoir cinquante arpents de superficie. Il est couvert de beaux arbres qui lui donnent de loin l'apparence d'une forêt. Je le parcourus avec ce recueillement pieux qui tient du culte des grandeurs évanouies, et jamais je n'oublierai les sensations à la fois délicieuses et saintes que j'éprouvais à chaque nom que je découvrais sur les pierres funéraires qui marquent les pages de ce grand livre des hommes illustres qui ne sont plus. J'arrivai ainsi

en marchant au hasard à un grand carreau de gazon entouré d'une grille de fer :

" Ici gît....point de nom ! demandez à la terre." Et la terre me répondit par le nom du soldat dont le sang avait inondé le sol que je venais de fouler au Luxembourg ; c'était le tombeau de Ney que la restauration avait défendu de montrer ou d'indiquer par aucun signe.

En suivant un étroit sentier j'atteignis plus loin le sommet d'un petit monticule, d'où l'on découvre tout le cimetière et tout Paris, magnifique panorama au milieu duquel l'imagination semble voir errer les mânes de tous les grands hommes dont les tombeaux s'élèvent en ces lieux. Ici c'est Héloïse et Abélard, plus loin c'est Lafontaine, Molière, Jacques Delisle, dont le vaste tombeau n'a qu'un seul nom pour inscription en lettres d'or ; l'abbé Sicard, David, Talma, le général Foy dont une belle statue de marbre blanc orne le mausolée élevé aux frais du public, Masséna, Labedoyère, Lefebvre, Suchet, Cambacérès, Killerman, et tant d'autres. On lit cette charmante inscription sur la tombe de Boufflers :

Mes amis, croyez que je dors.

Les noms d'Héloïse et d'Abélard rappellent toute une légende du commencement du douzième siècle, que M. de Lamertine a racontée dans le *Civilisateur* avec ce coloris poétique qui appartient à toutes ses œuvres.

Pierre Abélard, fils d'un chevalier breton nommé Béranger, après avoir été l'esclave des lettres et de la science, devint celui d'une passion plus tendre à l'âge de 38 ans. Accueilli à Paris par un riche chanoine de la cathédrale, nommé Fulbert, il s'éprit

pour la nièce de son hôte, Héloïse, jeune personne pleine de beauté et de génie qui lui rendit son amour et qui se laissa enlever pour épouser secrètement son amant.

Plus tard les deux époux se vouèrent au service du seigneur. Abélard entra dans l'abbaye de Saint-Denis et Héloïse, cette sapho du XI siècle comme l'appelle Lamartine, vit refermer sur elle les portes du monastère d'Argenteuil. Après beaucoup de traverses et de malheurs, que l'envie répandit sur les pas de ce génie perdu au milieu de la barbarie générale, Abélard succomba dans l'abbaye de Cluny. Inhumé d'abord au cimetière de Saint-Marcel, son corps fut ensuite rendu à son épouse et transporté au Paraclet, monastère qu'il avait fondé naguère en Champagne.

Héloïse survécut vingt ans à son époux, et à sa mort son corps fut déposé à côté de celui qu'elle avait tant aimé, dans une des nefs du Paraclet, où ils reposèrent cinq cents ans. En 1792 la ville de Nogent recueillit leur tombeau, respecté par le peuple qui jetait partout alors au vent les cendres des nobles et des prélats, et huit ans après Lucien Bonaparte le fit transporter à Paris au Musée des monuments français. En 1815 le gouvernement le fit placer dans le cimetière du Père-Lachaise. " Là, dit Lamartine, on voit encore les statues, couchées côte à côte, d'Héloïse et d'Abélard, parsemées tous les jours de couronnes de fleurs funèbres, éternellement renouvelées, sans qu'on voie la main qui les dépose ; ils semblent avoir une parenté éternelle et tendre dans toutes les générations qui se succèdent sur la terre. Ce sont les âmes aimantes séparées par la mort, par la persécution ou par l'inflexibilité du monde, de ce qu'elles ai-

ment ici-bas ou de ce qu'elles regrettent dans le ciel. Elles témoignent autant qu'elles le peuvent, par ces offrandes mystérieuses, leur admiration pour la constance et pour la pureté dans la passion, elles portent envie à cette union posthume de deux cœurs qui transposèrent la tendresse conjugale des sens à l'âme, qui spiritualisèrent la plus brûlante et la plus sensuelle des passions, et qui firent un holocauste, un martyre et presqu'une sainteté de l'amour."

Je ne sais combien de temps j'errai dans ce royaume des souvenirs, que je visitai une seconde fois avec les mêmes délices, lorsque je retournai à Paris l'année suivante. L'esprit s'agrandit au milieu de toutes ces hautes intelligences qui vivront aussi longtemps que la civilisation.

Je venais de visiter une terre où la mort peut à bon droit proclamer ses victoires. Le lendemain, 5 août, qui était un jeudi, j'allai visiter un palais où la gloire peut aussi proclamer son néant, je veux dire le palais de Versailles. Qui n'a entendu célébrer cette merveille du grand roi. Son nom est populaire jusque dans le hameau le plus reculé du Canada. Si Louis XIV eût dépensé seulement la moitié des sommes qu'il mit sur cet édifice, pour coloniser la Nouvelle-France, la moitié de l'Amérique du Nord appartiendrait et serait assurée à jamais à la race française. L'Angleterre en suivant un autre système, voit déjà plus de soixante millions d'hommes parler sa langue sur tous les points du globe.

Versailles est à quatre lieues de Paris ; un cabriolet m'y mena pour quelques francs. J'avais une lettre pour le colonel Massienne qui résidait dans la ville et qui eut la complaisance de m'accompagner. Le château n'était dans l'origine qu'un domaine fort

médiocre, que M. de Loménie, l'un des secrétaires de Charles IX, acheta en 1561 et que plus tard le fils de Gondi, comte de Retz, vendit à Louis XIII, pour servir de rendez-vous de chasse. Louis XIV voulut faire du petit château de son père le palais le plus somptueux de l'univers. Il y dépensa, suivant Janson, 90 millions ou environ quatre cents millions de notre époque, suivant Volney quatre milliards six cent mille francs, suivant Mirabeau douze cents millions. Janson évalue les statues et les tableaux à six millions et demi. Mansart en fut l'architecte, Lebrun peignit les voûtes, Le Nôtre traça le dessin des jardins.

Versailles a épuisé tout ce que l'art peut faire du pinceau, du marbre et de l'or. Le palais se divise en trois corps, le centre et les deux ailes, le tout formant treize à quatorze cents pieds de développement sur une ligne droite ; mais si l'on suit la série des appartements, les angles qu'ils décrivent, les cours qu'ils entourent, le palais a quatre fois cette étendue. En effet c'est une agglomération d'édifices quadrangulaires qui se touchent, au milieu desquels sont la cour de la Surintendance, la cour Royale, la cour de Marbre, la cour de la Chapelle, la cour de l'Opéra, etc. Le tout est à deux et trois étages. Le centre est à trois étages. Nous visitâmes le parc, les jardins, les pièces d'eau, surtout celle du Char embourbé, et le grand et le petit Trianon, dépendances de Versailles qui sont elles mêmes de riches palais. C'est là où s'était retirée Josephine après son divorce. Sa chambre à coucher était encore meublée en 1831, comme lorsqu'elle l'occupait, et l'on m'y montra un grand bassin de porphire de trois ou quatre pieds de

diamètre et deux commodes donnés par l'empereur Alexandre à Napoléon.

La chapelle du château est des plus magnifiques; l'or, le marbre, les toiles, mis en œuvre par les artistes les plus renommés, les peintres les plus habiles, brillent de toutes parts. C'est là que Bossuet et Massillon répandaient en vain des flots d'éloquence sacrée sur cette cour pompeuse, et que le premier fit entendre ces sublimes paroles à Louis XIV. " Dieu seul est grand, " sans abattre son orgueil. Il fallait ces autres paroles de Mirabeau portées par M. de Brézé tout ému à Louis XVI : " Allez dire au roi que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes," pour faire sentir aux grands toute la vérité de celles du nouveau prophète. La grande Gallerie des glaces est ce qu'il y a de plus splendide en Europe. Elle est éclairée par je ne sais plus combien de fenêtres donnant sur le jardin. Le plafond représentant l'apothéose de Louis XIV, a été peint par Lebrun. A chaque bout de la galerie s'ouvre une porte entre deux colonnes corinthiennes de marbre. Des pilastres du même ordre ornent les côtés des fenêtres, et le pan opposé aux fenêtres est couvert des plus belles glaces du bas au plafond, ce qui fait paraître la galerie le double de sa grandeur, et devait avoir un effet magnifique lorsque dans les grandes fêtes du monarque, qui ne buvait que du champagne dans des gobelets d'or, la foule des seigneurs et des dames était refléchie par ces vastes miroirs, au milieu des flots de lumière répandus sur le marbre et sur les peintures et les sculptures les plus exquises. Il est facile de concevoir pour qui connait les faiblesses de l'humanité, que les rois au milieu de cette pompe

et de cette splendeur doivent finir par se croire des divinités.

Dans le grand nombre d'appartements que nous parcourûmes j'admirai la salle du Sacre, le salon de Diane, le salon de Mars, la salle du Trône où les ambassadeurs de Siam et de Perse, furent reçus par Louis XIV. Je ne vis pas sans émotion celle où le grand monarque avait dû quitter la vie comme un simple mortel, et surtout cette autre d'où s'était échappée Marie-Antoinette poursuivie par la fureur du peuple dans les terribles journées du 5 et 6 octobre 1789. Quelle scène effrayante devait offrir cette armée de sans culottes les bras retroussés, les piques et les sabres levés au milieu de ces splendeurs royales ! On me fit remarquer dans le grand escalier de marbre un éclat enlevé au bras d'un coup de hache donné par un de ces furieux.

En quittant la scène de ces révolutions épouvantables, nous entrâmes dans la salle de spectacle où l'or et le marbre brillent de toutes parts comme dans le reste du château ; ce théâtre a trois rangs de loges et peut contenir plusieurs milliers de spectateurs. Plus loin, nous vîmes le cabinet des chasses et l'escalier au pied duquel, en 1757, Louis XV fut frappé par Damiens au moment où il montait dans son carrosse.

Louis XIV résida à Versailles cinquante-trois ans. Ses successeurs effrayés des dépenses qu'entrainait son occupation, l'abandonnèrent. Le somptueux palais fut négligé et devint désert. Napoléon n'osa pas le faire restaurer. Les frais lui firent abandonner un projet qui avait un moment flatté son imagination. Louis XVIII, moins timide, fit commencer les travaux ; mais la révolution de 1830 les fit sus-

pendre, et lorsque je visitai le château l'année suivante le silence régnait partout dans cet Alhambra abandonné. Depuis que je suis revenu d'Europe, l'état ne sachant qne faire de ces vastes solitudes, les uns voulant les convertir en hôtel pour les invalides, les autres en écoles supérieures, les ministres de Louis-Philippe enfin décidèrent de les transformer en musée national. Cette pensée était heureuse et a été suivie. Le musée renfermait déjà en 1837, quatre mille statues ou tableaux historiques. Il pessède les portraits des rois de France depuis Clovis qui régnait en 511, des connétables et maréchaux depuis Montmorency, connétable vers 1060, des amiraux depuis Florent de Varennes qui existait en 1270. Parmi les portraits se trouvent ceux de Richelieu et d'Anne d'Autriche, grand maître de navigation. Les tableaux de bataille commencent à celle de Rocroy livrée en 1643.

Après que nous eûmes parcouru le palais, les deux Trianons, les cours, les jardins, j'allai dîner et achever la journée chez M. le colonel Massienne qui se montra plein de politesse pour moi. La ville de Versailles est bien bâtie ; les maisons sont grandes, les rues sont larges et tout porte le caractère de luxe d'une ville de courtisans ; mais le silence, là comme au château, a remplacé le bruit et le fracas d'autrefois.

Je retournai le soir à Paris.

J'achevais mon pélérinage dans cette grande ville. Je dus résumer mes observations. Lorsqu'à part soit un américain ou un anglais examine la situation de cette contrée et l'occupation de ses habitants, il ne tarde pas à reconnaître que le commerce et la navigation ne sont pas et ne peuvent être les

passions dominantes du génie français. Le rôle que la France est appelée à jouer en Europe porte nécessairement son attention vers un autre côté. Paris n'est pas une ville commerçante comme Londres ni manufacturière comme Manchester ; sa position intérieure que ne pouvait atteindre aucun vaisseau de la mer était déjà un grand obstacle au développement de son commerce, et la politique et les guerres européennes en sont un autre beaucoup plus grave encore. Une guerre comme celle que les Français ont eu à soutenir de 1793 à 1815, avec ses invasions et ses épuisements d'hommes, aurait suffi pour ruiner à jamais le commerce de l'Angleterre si elle avait été à sa place. Mais la France est pardessus toute chose un pays agricole. Plus des deux tiers de sa population, qui était en 1831 d'environ 32 millions, cultivent la terre.

Le produit annuel de la culture totale du royaume était évalué à cinq milliards, le montant précisément de toutes les autres industries réunies ensemble. Un sol assez fertile et un beau climat favorisent les travaux des champs et la culture des produits les plus variés. L'étendue territoriale de la France, suivant la statistique de M. Duchâtel, ancien ministre du commerce, est estimée à 26,709 lieues carrées la Corse comprise, ou à 26,267 lieues sans la Corse. Le territoire est divisé, sous le rapport administratif, en 86 départements, qui comprennent 363 arrondissements, divisés eux-mêmes en 2,834 cantons, lesquels renferment 37,187 communes. Environ la moitié du sol est en terres labourables, un huitième en bois, un huitième en landes et bruyères, un onzième en prés, un vingt cinquième en cultures diverses et forêts improduc-

tives, en propriétés bâties et en terrains publics.

Plus de deux millions d'hectares étaient affectés aux vignes.

La France produit le blé, le seigle, l'orge, le maïs, le sarrasin, l'avoine, le chanvre, le lin, le colza, la garance, le safran, le tabac, les châtaignes, les truffes, les avelines et tous les légumes que nous récoltons nous-mêmes dans nos serres ou dans nos jardins en plein air ; elle produit enfin les vins dont elle exportait le quart, c'est-à-dire pour plus de 60 millions, les eaux-de-vie, le vinaigre, les huiles, les cires, les bois, les laines, la soie dont elle exportait pour plus de 130 millions en matières fabriquées, et met en œuvre toutes ces productions à l'aide de ses manufactures, de ses fabriques, de ses moulins, de ses distilleries, de ses filatures, etc. Elle exploitait encore plus de 500 mines de charbon, de plomb, de couperose, d'alun, de sel gemme, de manganèse, d'antimoine, de zinc, de fer, de cuivre, d'argent, d'or, à l'aide de 30,000 ouvriers. 80,000 métiers en soie étaient répandus sur sa surface traversée par près de cent canaux d'un parcours total de 600 lieues, coûtant 270 millions, exclusivement du canal du midi qui relie l'Atlantique à la Méditerranée, et par 8,000 lieues de routes royales et 9,000 de routes départementales.

Ses importations s'élevèrent en 1831 à 736 millions et ses exportations à 646, la différence étant couverte probablement par les dépenses faites par le grand nombre d'étrangers qui visitent constamment le pays et par d'autres sources qu'il faut supposer sans pouvoir les indiquer.

La marine commerciale de la France occupe le troisième rang dans l'échelle de la navigation.

L'Angleterre marche à la tête et les Etats-Unis viennent ensuite. En 1832 l'Angleterre et ses colonies possédaient 24,435 navires d'un tonnage de 2,618,000, dont 19,143 navires, pour le royaume-uni seul, le tout monté par 170,000 hommes d'équipage ; les Etats-Unis une marine de 1,439,000 tonneaux, et la France une marine de 15,224 navires formant réunis 669,372 tonneaux seulement, preuve du faible port de ces barques.

Malgré la richesse du pays et l'industrie de ses habitants, les finances de la France sont, comme celles de tous les gouvernements de l'Europe, fort obérées. Sa dette était en 1831 de 5,185,000,000 francs, dont les intérêts absorbaient près du quart de ses revenus.

Ces revenus s'élevaient alors à un milliard environ, dont 408 à 9 millions provenant des contributions directes, 179 millions, des droits d'enregistrement, timbre et domaines, 53 millions, des droits de consommation des sels, 67 millions,des contributions sur la vente des tabacs et seulement 93 millions et demi des droits de douanes, d'où il résulte que la taxe directe va très loin en France, tandis qu'elle est inconnue en Canada, excepté pour des fins municipales.

Les dépenses ordinaires et extraordinaires s'élevèrent dans la même année à un milliard, deux cent treize millions, dont 187 millions de dépenses ordinaires et 204 millions de dépenses extraordinaires pour la guerre, et 120 millions environ pour les travaux publics.

Les dépenses pour la guerre frappent toujours un américain, parcequ'elles sont comparativement nulles dans son pays, et qu'elles surpassent toutes les autres

en Europe. Quel sera le résultat de cette différence entre les deux continents, sans parler du nombre d'hommes qui en Europe étant à l'armée ne produisent rien? M. Emile Pereire s'écriait: Quand on songe que " dans une société qui doit avoir en vue les progrès de l'industrie, des sciences et des arts, progrès pacifiques qu'une civilisation avancée peut seule activer, les fonds consacrés par l'état à l'instruction de 33 millions d'hommes s'élèvent à 900,000 francs, tandis qu'au sein même de la paix les dépenses de l'armée se sont élevées à 391 millions en 1831 et à 309 millions en 1832."

L'armée était d'environ quatre cent mille hommes lorsque j'étais à Paris, et il y avait trois millions de gardes nationaux organisés et en partie armés. Sa marine militaire pouvait s'élever à trois cents voiles, dont cent cinquante vaisseaux, frégates, corvettes, bricks et navires-à-vapeur en service actif.

Est-il possible qu'affaissée ainsi sous le fardeau de dépenses improductives, les pays de l'Europe puissent soutenir longtemps la concurrence avec ceux de l'Amérique, où ces dépenses sont comparativement inconnues.

Il vaudrait la peine d'étudier cette question en appelant à son aide le calcul des probabilités. Mais pour bien des penseurs le passé a déjà fourni une solution suffisante. Les hommes sont les mêmes partout et dans touts les temps selon le degré de civilisation auquel ils sont parvenus. Ce bonheur dont l'Amérique doit être si jalouse, se couvre déjà de nuages. Le tonnerre des discordes humaines gronde depuis longtemps sous le ciel ardent du Mexique, où le sang est enflammé comme le climat. Cette tempête de passions suivant son cours, remontera

plus tard vers le Nord, et soulevera, suivant eux, les populations dont les torrents se heurteront les uns contre les autres comme ils font en Europe depuis 3000 ans. Déjà des symptômes menaçants se montrent partout. Le républicanisme américain n'est plus à leurs yeux qu'une eau bourbeuse dont le fond sans cesse agité, soulève le limon vers la surface pour obscurcir ce qu'il y a de plus élevé, de plus rayonnant ou de plus noble dans la société. On assure que les plus hautes intelligences du pays sont forcées de s'effacer pour faire place aux hommes fort médiocres moralement et intellectuellement que le suffrage populaire appelle à la tête des affaires publiques. S'il en est ainsi le résultat plus ou moins tardif, mais inévitable, sera des révolutions et d'horribles bouleversements sociaux. Alors la réorganisation qui aura lieu entraînera après elle les dépenses improductives que fait aujourd'hui l'Europe, et rétablira la balance entre les deux continents. Mais qui peut dire quand s'accompliront ces sanglantes catastrophes et ces inévitables révolutions. L'absence de toute foi, en politique comme en religion, si elle précipite la dissolution, empêche aussi la réorganisation ; l'incrédulité est stationnaire par cela seul qu'elle n'a pas de motif pour agir. On restera donc où l'on en est jusqu'à ce que l'ambition, l'avarice et les autres passions prennent l'épée. Quand l'Amérique du Nord leur offrira-t-elle une carrière pour agir ? C'est ce que personne ne peut dire. Mais quoique le pays soit nouveau, les populations qui l'habitent viennent de pays anciens, et portent toutes plus ou moins en elles-mêmes des germes de vieillesse, à l'instar des colonies grecques ou romaines, qui n'ont guère survécu à leurs métropoles.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient quelquefois lorsque je comparais la situation de l'Europe à celle de l'Amérique.

Et que voit-on en Canada sous le voile mensonger de l'union ? Les rébelles de 1837, qui voulaient faire prendre les armes au peuple au nom de la nationalité, lèvent aujourd'hui de toutes parts leurs mains vénales pour accepter l'or du vainqueur qui a condamné cette nationalité à périr, et lorsqu'ils le possèdent, tiennent leur bouche muette comme la tombe sur cette même nationalité si sacrée à leurs yeux tant que l'Angleterre leur refusa une pâture.

Comme je devais partir de Paris le lendemain, je voulus au moins voir l'entrée des Catacombes avant de laisser la grande capitale ; mais je n'en eus pas le temps, et l'année suivante lorsque je voulus accomplir mon dessein, l'on me dit que la permission de les montrer avait été retirée jusqu'à nouvel ordre. On sait qu'à Paris il y a deux villes superposées, la ville des vivants qui se développe au soleil avec ses monuments splendides et sa population toujours agitée, et la ville des morts, ouverte au centre de la terre et qui, dans un silence solennel, attend celle qui piétine au-dessus d'elle. « Les catacombes, dit M. Gaillardet, dans le *Musée des familles* de 1835, sont des excavations naturelles et non point artificielles, ainsi qu'on pourrait le croire. La main de l'homme en a bien agrandi l'étendue et coordonné les contours ; la nature seule en a creusé l'espace et disposé les profondeurs.

« Ignorées dans leur partie monumentale et la plus vaste, jusqu'en 1783, on ne les connaissait alors que comme des souterrains à la proximité de

Paris, et desquels se tiraient les matériaux de construction pour la grande ville.

« Jusqu'à cette époque donc, elles n'avaient été et n'étaient que des carrières.

« M. Lenoir, ce lieutenant-général de Police dont *Mirabeau* dit tant de mal et *Latude* tant de bien, eut le premier l'idée d'en faire ce qu'elles sont aujourd'hui, un énorme *ossuaire*, monument sépulcral aussi imposant que religieux, et tellement unique dans son genre que de l'avis de tous les étrangers, voyageurs et artistes, qui l'ont visité, il ne peut être comparé à aucun de ceux que nous a laissés l'antiquité." On y transporta les ossements de tous les cimetières de Paris, et surtout de celui des Innocents, vaste charnier humain dont j'ai déjà parlé ailleurs. Ces souterrains s'étendent sous le faubourg Saint-Germain, le quartier latin, les rues Saint-Jacques, de la Harpe, de Tournon, de Vaugirard, l'Odéon, l'église Saint-Sulpice, le Panthéon, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, le faubourg Saint-Jacques, enfin sous une grande partie de Paris, qui reposait ainsi, depuis des siècles, sans le savoir, sur un abîme que la moindre commotion physique pouvait entre ouvrir sous ses pas. On en fit reconnaître la profondeur, les embranchements, les sinuosités et les mystères; on étaya avec des piliers les parties des voûtes dont on craignait l'affaissement; on ceina les extrémités par des murs d'enceinte, on numérota les galeries dont quelques unes ont plus de soixante pieds de hauteur, et au sommet desquelles une bande noire fut tracée pour diriger les pas de celui qui aurait le malheur de s'y écarter, et le conduire à l'un des trois escaliers qui mènent au dehors.

« La porte d'entrée, continue M. Gaillardet, est pré-

cédée d'une espèce d'anti-chambre ou de chapelle en cintre. creusée dans la rue et destinée sans doute à préparer le visiteur aux sublimités du spectacle qui va frapper ses yeux. Espèce de transition taillée entre l'existence et la mort, entre la terre et le ciel, entre la vie et le néant ; borne posée comme une croix à l'embranchement des deux chemins, et destinée à vous rappeler que vous êtes poussière à deux cents pieds au-dessous du sol !

Memoriæ majorum.

« Telle est l'inscription qui se lit sur la porte, en grosses lettres noires, et de chaque côté, sur deux tables en forme de tombe :

Has ultrà metas
Requiescant beatam
Spem expectantes.

« La porte s'ouvre.... et nous reculons, soudain, devant le spectacle le plus inouï qui jamais ait frappé nos regards ! Deux mille têtes et vingt mille os de morts nous apparaissent ensemble, d'un seul coup, rangés et entassés l'un sur l'autre, à quatre pieds de hauteur. Cet aspect à produit sur nos yeux un effet impossible à décrire ; frappé du même choc, nos fronts se sont jetés en arrière, c'est l'électricité de l'horreur ; et pourtant cette horreur est sainte ! Elle vous prend des pieds à la tête, vous étreint le cœur et vous plie les genoux.... Oui, vous tomberiez à genoux si vous n'étiez point préparé et si vous étiez seul.... Pour moi, j'étais saisi, trempé de je ne sais quelle religiosité, sous laquelle tressaillirent touts mes membres. Je ne sais devant qui je m'inclinai, qui je saluai, du Créateur ou de la créature ;

de Dieu ou des morts. Mais par un mouvement machinal, instinctif, et dont je ne fus pas maître, mon bras s'était levé et mon front se découvrit !

« C'est qu'il y a, je le répète, quelque chose de vraiment et de saintement horrible dans l'aspect de ce carrefour, l'entrée des Catacombes. L'homme se sent petit en présence de ces générations si nombreuses, si multiples, entassées dans dix pieds carrés. La vue de ces têtes et de ces os réunis là me faisait l'effet d'un tas de poussière au creux de la main, et sur lequel on soufflerait en disant : Ceci fut un millier d'hommes ! L'humanité s'affaisse à un pareil spectacle, et Dieu grandit ! Puis à l'influence première, née de la première vue, succèdent des réflexions d'un autre ordre. Ces os, dont pas un ne dépasse l'autre, entassés régulièrement en petites croix avec les crânes pour festons et pour bordures, font mal à voir. Un crâne, c'est nous, et nous n'aimons pas à voir jouer avec nous-mêmes. Or, cette symétrie appliquée au cadavre nous semble un jeu ; le soin qu'on a pris de les ranger là comme ces curiosités qu'on époussette et qu'on met sous verre, nous semble une insulte à notre dignité personnelle comprise dans cette dignité générale du mot humanité ; nous souffrons de penser qu'on peut jouer ainsi avec nos restes, et nous préférerions l'isolement et l'abandon du cimetière à cette parade exhumée des tombeaux, à cette tapisserie *ossuaire* ourdie d'ossements et de linceuls !.... Le rideau tombe alors, la majesté s'en va et la farce commence. Dieu s'oublie, l'homme paraît ! Aussi fût-ce en riant que nous lûmes les inscriptions devenues prétentieuses, qui ornent de toutes parts ces amphithéâtres osseux ; *el podridero* populaire, espèce de cabinet anatomique

où la dissection tient cour, de boudoir où le squelette donne audience.

" Du carrefour nous passâmes entre la haie des ossements qui se continue pendant une demi-lieue, au *Cabinet de minéralogie* ; car les Catacombes sont un *muséum* souterrain auquel rien ne manque. Dans ce cabinet existe une collection fort intéressante qui offre une série complète de tous les échantillons des bancs de terre et de pierre qui constituent le sol des Catacombes, stalactites et spondylolithes remarquables.

" Puis au *Cabinet* d'*ostéologie*, composée de toutes les pièces curieuses sous le rapport pathologique et physiologique, qui furent tirées de ces myriades d'ossements. On pense qu'il y eut moisson !

" Je ne dirai rien de sept ou huit chapelles funèbres, la plupart faites de crânes et d'articulations éparses au milieu de ces cavités sépulcrales. Chacune d'elles ajoute aux impressions du lieu par les objets qu'elles offrent aux regards, ou les réflexions qu'elles apportent à l'âme.

" Ici est la chapelle de *Gilbert*, le génie martyr, mort à l'Hôtel-Dieu, de désespoir et de misère. Paris a bien fait de cacher sa cendre aux Catacombes ! Il a pour inscription ces vers de son testament :

" *Au banquet de la vie infortuné convive, etc.* "

Là s'élève une chapelle aux victimes du 2 sept. 1792 ; plus loin un monument aux combattants de la *prise des Tuileries*, un autre à ceux de la *fabrique Réveillon*, de la *prise de la Bastille ;* pauvres héros, transportés là comme à la cave ou au grenier la vieille féraille ! Il y a de la place encore ! ! "

Je quittai Paris le samedi 7 août. Je passai par Montreuil, Boulogne et Calais, où je m'embarquai

sur un steamer pour arriver le lundi à midi à Londres !

V.

Mon retour à Londres.—Les bassins et les quais de cette ville.—Le *Tunnel*.—Lambeth ; Greenwich ; Chelsea.—Je deviens secrétaire de M. Viger.—Temples catholiques, hébreux, quakers.—Café de Londres.—M. Palsgrave.—Je me fixe dans Cecil Street. Rejet du bill de réforme.—Immense sensation dans la ville.—Une société de discussion.—Lord Brougham ; Hume ; Roebuck ; McGregor.—Mœurs de la société anglaise.—Meyerbeer et *Robert le Diable*.—Mme. Cinti-Damoreau, Nourit, etc.—Paganini.—Je suis nommé membre de la Société littéraire des amis de la Pologne.—Le Dr. Schirma ; Thomas Campbell ; le prince Czartoriski ; le général Pac ; Niemcewicz ; O'Connell, etc.—La cause polonaise abandonnée de l'Europe en 1830 comme elle l'avait été de Napoléon en 1812.—M. Isidore Bedard.—M. W. L. McKenzie.

Revenu à Londres, je repris mes courses dans cette grande ville, qui me paraissait encore plus sombre après mon voyage en France. Un ciel souvent voilé, des rues de briques rouges formaient un contraste étrange avec le ciel pur et les maisons blanches des villes d'outre-Manche. L'air sérieux et affairé de la population ajoutait encore à la gravité du tableau. Comme le caractère particulièrement distinctif de la ville anglaise est la navigation et le commerce, je songeai à porter mes pas vers son port et ses magnifiques bassins que je n'avais vus encore qu'en passant.

En effet, les immenses travaux qu'on a exécutés

sur la Tamise pour les besoins et la commodité de la marine, sont vraiment dignes de la première nation commerciale du monde, et nous rappelent ces peintures poétiques des célèbres villes de Tyr et de Sidon, tracées par l'imagination moderne perdue au milieu de leurs ruines.

Londres possédait alors quatre bassins sur la rive gauche de la Tamise et trois sur la rive droite, avec de magnifiques quais en pierre de taille, couverts de vastes magasins pour mettre à l'abri les produits et les marchandises qu'on y amoncelle sans cesse de tous les climats.

Dès les premiers temps de son histoire, la ville de Londres était connue pour faire un commerce considérable. On dit que dans le quatrième siècle, elle employait déjà huit cents navires pour l'exportation du blé seulement. Ces navires sans doute n'étaient pas aussi gros que ceux de nos jours. Dans la suite, il s'organisa des compagnies, qui donnèrent un nouvel élan à l'activité. Plus tard encore, des émigrés flamands et français y portèrent leurs richesses et leur industrie, et plus d'une fois je pus lire des noms d'origine étrangère dans les " Directories " et sur les enseignes. La compagnie de Turquie, celles d'Eastland ou de la Baltique, des Indes et de la Baie d'Hudson, les compagnies d'Assurance, la création de la Banque d'Angleterre dans le seizième et le dix-septième siècle, donnèrent une nouvelle impulsion, que la colonisation de l'Amérique vint encore accroître.

Londres possédait en 1701, 500 bâtiments jaugeant 85,000 tonneaux ; en 1732, 1400, en 1800, 2600 jaugeant 568,000 tonneaux. En 1831 ce nombre avait presque doublé, et il entrait dans son port

4140 navires anglais jaugeant 780,988 tonneaux et 1557 navires étrangers jaugeant 269,159 tonneaux, ontre le commerce côtier, qui seul employait trois millions de tonneaux. Son commerce, qui embrasse l'Europe, l'Asie et l'Amérique depuis presque deux siècles, et qui faisait marcher alors soixante-dix maisons de banque, est vaste parcequ'il est général. Une ville le surpasse pour une chose, une autre pour une autre, mais aucune n'en approche, pour la masse des affaires et des industries réunies.

Je me promenai longtemps sur ces vastes quais bordés de plusieurs rangées de navires, couverts d'hommes, de chevaux et de marchandises de toute espèce au milieu d'un spectable qui est bien digne de rendre les anglais fiers de leur persévérance et de leur génie commercial.

J'étais accompagné par un monsieur qui voulut me faire voir ce qu'il y avait alors d'exécuté du Tunnel, entreprise plus remarquable encore par les difficultés vaincues, que par l'étendue. La ville de Londres assise sur les deux rives de la Tamise, va beaucoup plus bas que le dernier pont jeté sur ce fleuve en descendant. Pour communiquer d'une rive à l'autre, les habitants placés au-dessous étaient obligés de traverser en chaloupe ou de remonter jusqu'à ce pont et de descendre par l'autre rive jusqu'au point vis-à-vis duquel ils étaient partis ; ce qui occasionnait sans cesse du délai et des embarras. Mais l'obstacle paraissait insurmontable puisque les besoins de la navigation ne permettaient point de construire de pont plus bas. On en était là lorsque l'illustre ingénieur français Brunel parut et proposa un passage souterrain, sous le lit du fleuve même. Après beaucoup de considération et de calculs son projet fut agréé, et il fut

placé à la tête de l'entreprise. La moitié de l'ouvrage était faite lorsque j'arrivai à Londres. Mais l'irruption du fleuve dont le lit avait cédé sous son poids, avait obligé de suspendre les travaux. C'était la deux ou troisième fois qu'arrivait cet accident. On était encore parvenu à boucher le trou et à retirer l'eau de l'excavation ; mais les travaux n'avaient pas encore été repris.

Le Tunnel consiste en deux voies, dont chacune a la forme d'un fer à cheval, communiquant ensemble par des arcades. La maçonnerie est en briques et faite avec cette solidité qui peut défier les constructions égyptiennes.

Le creusage qui était l'opération difficile dans un sol de gravier, formait un vide carré aux quatre côtés duquel des madriers étançonnés par des poteaux placés verticalement et horisontalement, retenaient le sol et l'empêchaient de remuer sur aucune des faces. Ce lambrissage qui suivait la pelle du travailleur, était suivi à son tour par les travaux de maçonnerie. Le Tunnel est ouvert au public depuis plusieurs années. On a cru jusqu'à récemment que c'était le seul ouvrage de ce genre qui existât ; mais on a découvert depuis un aqueduc souterrain qui communique de Syracuse en Sicile à l'île d'Ortygie, et qui a des proportions presqu'aussi considérables. Cela n'enlève rien cependant à la gloire ni au talent de l'ingénieur moderne. Milton n'en est pas moins Milton pour être venu après le Tasse, le Dante, Virgile et Homère ; et puis Brunel ignorait, comme tout le monde, l'existence de la voie souterraine d'Ortygie et les moyens qui avaient été pris pour en accomplir l'exécution.

Je visitai encore dans les environs de Londres le

palais de Lambeth, masse de constructions irrégulières jetées au milieu de parcs et de jardins délicieux, dans laquelle on trouve tous les ordres d'architecture depuis 700 ans, et qui sert de résidence pontificale à l'archevêque de Cantorbery ; Chelsea et Greenwich, ces deux hôtels des Invalides de l'armée et de la marine anglaise, où l'on voit, en les comparant, que la grande arme de l'Angleterre est la marine. Ce n'est pas à dire que les vieux soldats soient traités moins bien que les marins ; mais l'on reconnaît là que le tar est l'enfant chéri de John Bull.

Swift et Smollett ont résidé à Chelsea et répandu sur ses monuments et sur ses ombrages cette auréole de gloire littéraire qu'on aime à voir flotter à côté de l'auréole de la gloire militaire, parce que ce sont ces deux gloires qui portent le plus haut et le plus loin la puissance et la renommée d'une nation.

Je comptais toujours revenir à Québec dans l'automne ; mais des événements se préparaient qui allaient me retenir en Europe beaucoup plus longtemps que je n'avais songé. Le lendemain j'allai voir M. Viger que sa mission commençait à occuper sérieusement. M. Stuart que l'assemblée législative avait accusé de malversations dans l'accomplissement de ses fonctions de procureur général, était passé à Londres pour se défendre, et avait transmis une longue justification au ministre des colonies, lord Goderick, qui fut communiquée à M. Viger, et qui nécessitait une réplique. M. Isidore Bedard, membre de l'assemblée législative comme M. Viger, et actuellement à Londres, partait pour la France et l'Italie. Après quelques jours il fut convenu que je resterais en qualité de secrétaire auprès de l'agent

diplomatique du Canada, ce que j'accueillis comme une bonne nouvelle, et je commençai sans perdre de temps à en remplir les fonctions.

Lorsqu'il fut décidé que je resterais à Londres, j'écrivis à mon père et à mes amis à Québec pour leur apprendre la cause inattendue qui me retenait en Angleterre. Je croyais encore mon pauvre père bien portant dans ce moment, et une pleurésie nous l'avait enlevé un mois après mon départ du Canada. Malheureux dans toutes ses entreprises, il n'avait réussi en rien. Il emporta seulement avec lui dans la tombe la réputation d'un citoyen honnête et religieux comme l'avaient été ses pères.

Les Méditations de Lamartine et la Mort de Socrate que je lisais alors, me parurent d'un plus grand charme dans l'état où était mon esprit. J'allai à la chapelle catholique de *Lincoln's Inn Field Square*, où l'on entendait de la belle musique vocale, et où les fidèles, restes échappés aux persécutions religieuses des temps passés, me semblaient enveloppés du prestige que donne le triomphe de la justice sur le mort. J'arrêtai un autre jour à une Synagogue. J'y trouvai des hommes le chapeau sur la tête priant et chantant tour à tour. Ils étaient debout et se balançaient en s'envoyant le buste en avant et en arrière comme des gens qui s'amusent. Rien n'est plus simple que la tenue d'un temple hébreu. Il y avait plusieurs vieillards à longue barbe, mais je n'y vis aucune femme. On sait qu'elles ne sont pas admises dans la Synagogue toute imprégnée des idées de l'Orient.

Le lendemain j'entrai dans une église de quakers ; elle était pleine d'un monde qu'on distingue partout à son costume. Les quakers sont des gens in-

dustrieux et honnêtes ; quelques bizarreries n'empêchent point qu'ils ne soient partout respectés. Du reste, les sectes peu nombreuses peuvent éloigner les mauvais sujets de leurs rangs plus facilement que les catholiques, les grecs ou les calvinistes. Je ne saurais dire combien il y a de religions à Londres ; mais heureusement que personne n'ôse proclamer bi n haut que les fidèles de l'une soient plus vertueux et plus purs que ceux de l'autre. En général il n'y a pas grande différence à cet égard.

Pour remplir mes nouvelles fonctions, je me rendais tous les jours chez M. Viger, qui persistait à loger au Café de Londres, où je l'avais trouvé la première fois que je l'avais visité.

Il fallut d'abord parcourir la défense de M. Stuart, qui formait un volume folio imprimé de l'épaisseur du doigt, et que M. Viger résolut de réfuter ligne à ligne, afin de ne rien laisser sans réplique. J'étais chargé de faire deux copies de cette réfutation, l'une pour le ministre des colonies et l'autre pour le Canada. Je suivais M. Viger dans sa rédaction. Au bout de quelque temps, le ministre en demanda la traduction qui fut confiée à un jeune avocat de Londres, M. Rose, et qui fut imprimée comme le reste. Outre l'œuvre de réfutation qui devait, par ses détails, prendre nécessairement beaucoup de temps, M. Viger s'interrompait à chaque malle américaine, pour écrire à M. Papineau et quelquefois à M. Neilson et à d'autres amis, ce qui se passait dans la métropole au sujet de notre mission et de notre pays. Il adressait aussi de temps à autre des lettres ou des mémoires au ministre sur différentes questions de politique coloniale, et obtenait souvent des entrevues avec lui ou avec son assistant,

dans lesquelles il apprenait sans doute au gouvernement bien des choses qu'il n'aurait jamais sues, mais qui étaient plus propres, je présume, à importuner sa conscience qu'à la tranquilliser, s'il voulait faire disparaître sourdement notre nationalité comme l'Acte d'Union et toute sa conduite avant et depuis ne le prouve que trop. Bientôt M. Viger reçut un appui indirect dans l'arrivée de l'agent du Haut-Canada, M. Mckenzie, qui se mit à attaquer, de son côté, avec une vigueur toute nouvelle, le système suranné qu'on persistait à vouloir maintenir dans les colonies.

C'est ainsi que nous fûmes occupés jusqu'à mon départ pour revenir en Canada. Nous travaillions du matin au soir sans relâche : après la réfutation de la défense de M. Stuart dans un premier mémoire, il fallut répliquer à une seconde défense de l'accusé tout surpris de l'attention prêtée par le gouvernement aux remontrances de la province.

Dans ce travail que je faisais presque tête à tête avec lui, j'appris bientôt à connaître M. Viger, qui ne cessa point d'être pour moi plein d'égard et de politesse pendant tout le temps que je restai à Londres, c'est-à-dire jusqu'en 1833. Souvent nous sortions ensemble ; nous allions généralement vers les parcs et l'ouest de la ville. Nous dînions quelquefois en route chez un restaurateur ; d'autres fois, lorsqu'il ne sortait pas, M. Viger me retenait à dîner avec lui. Nous nous mettions à une de ces petites tables dont j'ai déjà parlé. Le Café de Londres était l'un des premiers hôtels bourgeois de la capitale. Les vins, les mets, le service y étaient excellents. Ceux qui le fréquentaient appartenaient à tous les états entre la somptueuse noblesse et la

moyenne aisance, car la vie y coûtait de trois à quatre piastres par jour, surtout pour celui qui buvait des vins français. C'étaient des juges, des avocats, des rentiers, des bourgeois, des médecins, des ingénieurs et surtout des marchands.

C'est dans les hôtels que l'on trouve des gens de tous les goûts. J'ai connu un homme qui a logé dans l'hôtel dont je parle tout le temps que j'ai été à Londres. C'était un riche rentier qui avait fait une fortune considérable dans les colonies ou ailleurs. Le matin, il descendait en robe de chambre et en pantoufles et se mettait à sa petite table, pour déjeûner. Après avoir pris son repas et passé une partie de la matinée à lire les journaux et quelque fois à causer avec une connaissance, il montait pour achever sa toilette et sortir. Le soir le retrouvait à la même place pour dîner et lire les feuilles du soir jusqu'à l'heure du coucher lorsqu'il ne sortait pas. Le plus souvent il ne disait mot à personne, et restait là dans une demi contemplation devant cette foule mobile d'étrangers qui entraient, sortaient, ou circulaient autour de lui comme s'il n'avait pas été là. C'est ainsi qu'il passait sa vie. C'était là sa jouissance. Combien d'hommes à Londres et à Paris usent ainsi leur existence dans cette espèce de rêverie vaporeuse qui est comme l'immobilité des ombres dans les vagues régions du néant.

M. Viger m'avait déjà introduit chez M. Palsgrave, ancien négociant qui avait résidé autrefois en Canada, et qui vivait alors à Londres retiré des affaires, qu'il avait abandonnées à un de ses fils. M. Palsgrave était d'origine belge et parlait le français qui était la langue de son père avec autant de facilité que l'anglais qui était la langue de ses enfants. M.

Palsgrave m'accueillit avec une affabilité toute canadienne, et nous continuâmes M. Viger et moi à aller passer la soirée toutes les semaines et souvent plusieurs fois par semaine chez cet ancien compatriote au moins de langue, qui avait conservé toute la politesse française. M. Palsgrave résidait dans le voisinage du Strand, où j'allai me fixer moi même. Après avoir changé plusieurs fois de résidence, je m'arrêtai enfin dans *Cécil street*, une de ces courtes rues qui vont du Strand à la Tamise, entre *Somerset house* et *Charing Cross*. Notre hôtesse, Mme Gill, n'avait que cinq ou six pensionnaires. C'étaient, entre autres, M. Desrivas, jeune français de Nantes, et deux dames, dont l'une, madame Gore, veuve d'un officier, me donna lorsque je revins en Canada, des lettres pour le colonel Gore son parent, celui-là même qui commanda plus tard les troupes à l'affaire de Saint-Denis. La maison était tranquille et la position centrale. J'étais dans le voisinage du parlement, des grands théâtres et à une moyenne distance du Musée britannique dont la bibliothèque occupa bientôt une partie des quelques instants qui me restaient.

Les discussions du parlement étaient alors très intéressantes. On était dans toute la chaleur des débats sur le bill de réforme qui agitait le pays d'un bout à l'autre. Ce bill devant faire disparaître les abus qui s'étaient glissés avec le temps dans les colléges électoraux, parmi lesquels il y en avait qui comptaient à peine une demi-douzaine d'électeurs, avait fourni, pendant plusieurs sessions, une ample matière à tous les orateurs. Les communes passèrent le bill à une assez grande majorité ; mais malgré l'éloquence des partisans de la mesure et

les démonstrations du peuple dans toutes les parties du royaume, la chambre des lords croyant ou feignant de croire l'aristocratie plus menacée qu'elle ne l'était réellement, le rejeta en dépit des efforts du ministère et de lord Brougham, qui fit un discours de six à sept heures en la priant, *on his bended knees* comme il s'exprima, de ne pas rejeter une réforme demandée par toute le nation.

La sensation fut immense. Tout-à-coup les rues, et surtout celles qui traversent les quartiers de la noblesse ou avoisinent le parlement, furent inondées d'une populace qui faisait frémir à voir, et que je n'ai vue ni avant ni après cette crise dans la capitale anglaise. Des centaines de mille hommes pâles, sales, en haillons, se promenaient silencieusement en foule pressée, dans un espace de plusieurs milles, et regardaient avec des yeux étonnés les riches dépots d'orfèvrerie resplendissant d'argent et de pierres précieuses, ou les vastes comptoirs remplis de magnifiques étoffes apportées de toutes les parties du monde pour satisfaire le luxe des riches.

Plusieurs milliers d'hommes de police armés de sabres, et formés en peletons, circulaient au milieu de cette plèbe errante. Toutes les troupes de Londres étaient sous les armes. Les cuirassiers, les gardes du corps, les dragons, les lanciers se tenaient près de leurs chevaux tout sellés ; l'infanterie avait ses armes en faisceaux dans les parcs ; l'artillerie préparait ses canons. Londres fut plusieurs jours menacée d'une insurrection. Mais la paix ne fut point troublée. Les chefs du peuple, les journaux assuraient la multitude que la mesure serait reprise, et que la chambre des lords serait forcée par l'opinion publique d'y donner son consentement.

Cette démonstration avait été faite probablement à l'instigation des meneurs politiques. Je parcourus moi-même une grande partie de la ville inondée par cette populace ; je ne fus témoin d'aucun tumulte, ni d'aucune voie de fait. La foule était silencieuse, comme je l'ai dit, au point que ce silence même avait quelque chose d'effrayant.

La promesse faite au peuple ne fut point violée. La mesure, ramenée devant le parlement, fut passée par les lords, qui voulaient seulement, par un rejet, faire sentir aux communes qu'ils étaient encore là.

Lorsque le roi alla sanctionner le bill, il fut très bien accueilli par le peuple. C'était Guillaume IV. Ce prince que j'ai vu une ou deux fois, avait de l'embonpoint ; sa figure douce et blanche, annonçait plutôt la tranquillité et les petits soins du boudoir que les soucis d'un trône entouré d'orages politiques. Il portait son costume de cour, c'est-à-dire habit bleu brodé d'argent, sa grande croix et son grand cordon, avec chapeau placé de travers sur la tête à la façon de Napoléon.

On a beau dire le fils du bourgeois de Corse a relevé la royauté de soixante-quinze pour cent, même chez ses plus grands ennemis, et les rois d'aujourd'hui croient se faire honneur en l'imitant et ils font bien.

Nous étions en automne. La température de Londres est généralement humide ; mais à l'approche de l'hiver il pleut constamment. L'eau coule sur les murs et les draps des lits en sont littéralement imprégnés ; cependant le climat de l'Angleterre est fortifiant et sain pour tout le monde, excepté peut-être pour ceux qui ont les poumons faibles.

Comme je l'ai dit, il pleut sans cesse l'automne et

je puis ajouter l'hiver aussi. Les côtes d'Angleterre sont enveloppées d'épais brouillards, chassés par les vents, tantôt du nord au sud, tantôt du sud au nord. J'ai vu souvent allumer les lampes des rues dans le milieu du jour. L'obscurité était si profonde qu'on ne voyait pas d'un côté à l'autre de la rue. Quelque fois ces brouillards sont roulés comme des pelottes ; d'autre fois ils ont les formes douces ou brisées de ces gros nuages blancs qu'on voit flotter dans les airs. Se traînant sur la terre, ils deviennent d'autant plus condencés qu'ils pèsent sur le sol et sur les maisons et les monuments qui les déchirent à sa surface. Rien de plus fantastique que de voir arriver ou s'éloigner ces masses vaporeuses et obscures. Vous êtes plongé dans une noirceur qui vous permet à peine de voir deux pas devant vous, et tout-à-coup la lumière se fait à votre droite puis à votre gauche ; le nuage vous quitte ; vous en suivez la forme extérieure ; les maisons, les poteaux de lampes, les cabriolets, les omnibus, la foule sortent successivement et comme par enchantement de la masse blanchâtre et compacte qui fuit devant vos yeux, et un instant après d'une nuit profonde vous vous trouvez en plein midi.

Je me suis amusé souvent à voir ainsi la lumière et l'obscurité se disputer l'empire de l'air.

J'avais fait, depuis quelque temps, connaissance avec un jeune avocat appartenant à une société de discussion composée en grande partie de jeunes confrères. Il voulut m'y faire agréger. On y discutait des sujets politiques, des questions de droit, etc. Plusieurs membres montraient de véritables talents pour la parole. Les sujets étaient souvent traités avec habileté et dans un style tou-

jours convenable. Il est inutile d'ajouter que l'art était recherché avec le plus grand soin. Il n'aurait pas fallu être à Londres, à ce grand foyer de toutes les œuvres d'esprit de la nationalité anglaise, pour négliger ce qui met le dernier sceau à la culture de l'intelligence. Ce sont ces premiers essais qui dévoilent les talents, les rassurent et les mettent sur la voie où ils doivent cueillir plus tard des triomphes et des lauriers.

On a cherché à établir des sociétés semblables en Canada ; mais elles n'ont pas eu beaucoup de succès jusqu'à présent. La réputation et la fortune s'y acquièrent à trop bon marché pour qu'on se livre constamment à de pareils travaux. Ce qui peut expliquer pourquoi l'on trouve si peu de valeur réelle dans les écrits et dans les discours de la plupart de nos notabilités politiques lorsque le moment de l'excitation est passé. Nous ne parlons pas de littérature parce qu'à proprement parler il n'y en a pas encore sur les rives du Saint-Laurent, où la ruine et l'oubli ne tardent pas d'accueillir ceux qui osent s'y livrer.

J'assistais quelques fois aux cours de justice. J'entrai un jour, par hazard, à celle de chancellerie, où je trouvai lord Brougham sur le tribunal. Je pus le voir tout à mon aise étant peu éloigné de lui. Ce grand orateur, cet homme d'une si grande science, était excessivement laid. Il avait un nez retroussé qui s'avançait en pointe, et de petits yeux enfoncés et perçants se serrant à la racine de ce nez qui a tant amusé les caricaturistes. Sa perruque officielle de laine grise à trois boudins, mise de travers sur sa tête, n'était pas faite pour cacher ces défauts. Mais l'ensemble de sa figure était vive d'intelligence et de lumière ; sa voix était pénétrante,

et son geste facile et expressif. Il me parut sur son siége plein d'égards pour le barreau, et il mettait en parlant aux avocats dans le moment cette bonhommie qui rappelait l'ancienne amitié du confrère et la haute considération pour leur science. Cela me frappait d'autant plus que je n'étais pas accoutumé à voir toujours en Canada cette politesse familière et affectueuse régner entre les juges et le barreau. Je me rappelais le ton de morgue que prenaient trop souvent, disait-on, nos juges envers ceux qui les approchaient, bien que faute de lumières sur certaines choses, quelques uns de ces juges écrivissent même leur langue assez imparfaitement. Je voyais là que la véritable science, dans une haute civilisation, rapproche les hommes et les rangs. Je voyais devant moi l'un des plus savants hommes de l'Angleterre, revêtu de la plus haute charge judiciaire du royaume, discuter savamment avec les avocats, comme avec des collègues ou des amis, les points qui les occupaient.

Il ne faut pas que j'oublie de parler ici d'un homme à qui le Canada doit de la reconnaissance. M. Hume vient de descendre dans la tombe entouré de la considération générale. J'ai entendu plusieurs fois cet homme d'état dans la chambre des communes et dans les assemblées publiques de la ville. Il s'est montré en tout temps l'ami et le défenseur désintéressé du Canada, et surtout de ses habitants français. M. Viger le vit plusieurs fois, et toujours il eut lieu d'être satisfait de ses bonnes intentions pour nous. C'est donc avec regret que j'ai vu dernièrement la résolution de nos représentants de s'abstenir de toute expression de sympathie pour l'épouse de l'ancien défenseur de nos

droits les plus chers. L'avenir de notre race n'est pas encore assez assuré pour manquer sitôt de reconnaissance. La gratitude n'a jamais fait de mal à personne.

M. Hume était un homme plus gros que grand, parlant toujours sensément, et versé surtout dans les questions d'économie. Sa grande fortune lui permettait d'employer plusieurs secrétaires pour recueillir les renseignements dont il pouvait avoir besoin dans toutes les questions qui s'agitaient dans le parlement, de sorte qu'il n'était jamais pris au dépourvu. Les services de M. Hume ne seront pas méconnus par l'histoire.

Je connus M. Roebuck et M. McGregor chez M. Viger.

M. Roebuck était un petit homme fort actif, plein de talents, qui faisait son chemin en dépit presque de la fortune. Il avait reçu une partie de son éducation en Canada, où sa mère, devenue veuve et qui s'était remariée avec un fonctionnaire public, avait passé avec son mari. M. Roebuck qui avait pris la profession d'avocat, s'établit à Londres. Il se mit à écrire dans les journaux et dans les revues. Son talent d'écrivain attira l'attention des libéraux sur lui. Il était aussi bon orateur qu'écrivain. Il fit sensation dans les assemblées publiques et fut reconnu pour un homme infatigable qui serait d'un grand service à son parti. On le fit élire à Bath qu'il représente encore, je crois, dans le parlement. Il va sans dire qu'il était l'ami des libéraux du Canada et de la chambre d'assemblée. Il fut prié de plaider leur cause en parlement chaque fois que l'occasion s'en présenterait ; et il s'acquittait de sa mission avec autant de zèle que d'habileté.

La première fois que je le vis, il entra à pas précipités chez M. Viger, avec un tas de papiers sous le bras. Il s'asseya un instant, resta debout plus longtemps, et l'expression de sa figure faisait connaître sa pensée avant l'expression des paroles. Je le vis ensuite plusieurs fois, toujours pressé, toujours chargé de papiers et toujours doué de cette rapidité d'esprit et de cette abondance d'idées qui le distinguent. M. Roebuck est devenu l'un des principaux orateurs sur le grand théâtre parlementaire, jouant aujourd'hui un grand rôle dans la question d'Orient. J'étais fier que cette jeune plante se fut développée au soleil du Canada.

M. McGregor était un homme fort instruit et doué aussi de grands talents. Il s'occupait surtout de commerce et d'économie politique. Son ouvrage sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, le meilleur qui eût paru dans ces derniers temps, et dans lequel il parle avec bienveillance des canadiens, attira l'attention de l'Angleterre et surtout du gouvernement sur lui ; car on ne peut trop le dire à la gloire de la France et de l'Angleterre, les vrais talents ont une grande influence sur l'opinion publique de ces deux pays, et par contre coup sur le pouvoir lui-même. M. McGregor fut bien accueilli des hommes d'état ; plus tard il devint membre de la chambre des communes, et aujourd'hui il occupe un poste important dans le Bureau du commerce, qui forme, comme on sait, partie du gouvernement.

M. McGregor se maria pendant que j'étais à Londres, et quelque temps après je fus invité avec M. Viger à aller passer la soirée chez lui. Nous fûmes accueillis avec cette politesse exquise et simple qui adoucit tant les rapports de la vie. Nous y trouvâ-

mes quelques dames et quelques messieurs. Madame McGregor fut d'une amabilité parfaite. M. McGregor, en sa qualité d'homme de lettres et d'économiste distingué, laissait de temps à autre briller à la surface de sa conversation les idées qui l'occupaient dans son cabinet. Madame McGregor mêla la musique à nos causeries; elle joua du piano et chanta plusieurs jolies mélodies écossaises qui donnèrent un nouvel élan à la conversation. On parla du caractère national des peuples et de l'enjouement naturel de la race celtique, à laquelle appartenait M. McGregor qui venait des montagnes d'Ecosse.

Cette gaîté cependant, en Ecosse comme en Irlande, se voile aujourd'hui de plus en plus. On s'apperçoit que la conquête et le mélange des races ont passé par là.

Plus tard, je fus invité à une soirée où je rencontrai madame Gore, l'auteur de plusieurs ouvrages estimés en Angleterre. C'était une dame de très belles manières, et qui n'avait pas du tout la froideur que l'on reproche souvent aux beaux esprits. Son léger embonpoint relevé par un coloris brillant, donnait un air élevé à sa figure, que voilaient aussitôt son esprit et ses grâces. Elle fut charmante toute la soirée sans laisser paraître le moindre petit plis de *bas bleu*, comme on désigne souvent à Londres, les dames qui ont la faiblesse d'imiter les hommes en faisant imprimer leurs pensées ou les gracieuses distractions de leur imagination.

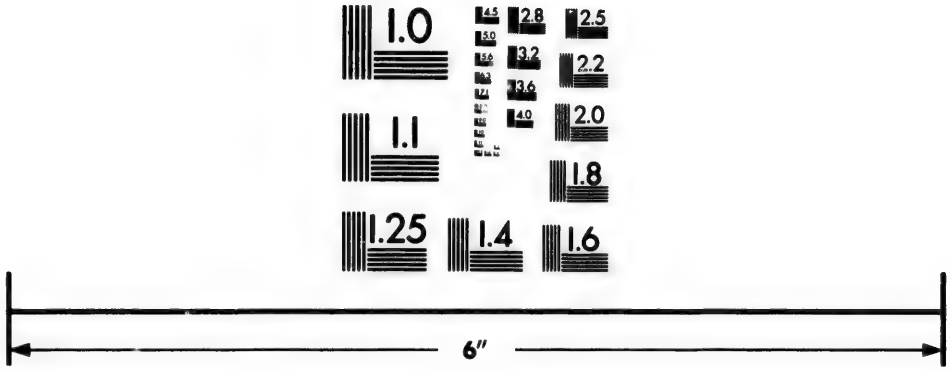
Je connaissais encore depuis quelque temps un ancien officier à demi-paie, qui vivait à Londres en vieux garçon. Le colonel Home, c'était son nom, avait fait toutes les campagnes d'Espagne. A la

paix, il avait vécu quelques années en France, où il avait connu la famille de M. Derivas, le commensal que j'ai déjà nommé plus haut. Il nous avait fait visite une fois ou deux, lorsqu'il nous invita à aller prendre le thé chez lui un bon soir. Nous acceptâmes sa politesse avec plaisir, car malgré la différence d'âge, sa conversation avait beaucoup d'attrait pour moi ; et à l'heure fixée nous sonnions à sa porte dans le voisinage de St. James Square. Il nous reçut avec cette familiarité pleine d'égards que le père de M. Derivas avait coutume de lui témoigner à lui-même lorsqu'il était à Nantes. Nous parlâmes de la France, de l'Angleterre, de Napoléon, du duc de Wellington, de leurs campagnes ; nous fîmes raconter au colonel quelques uns des épisodes de sa vie militaire ; nous causâmes ensuite du Canada et de l'Ecosse, sa patrie, et puis nous nous retirâmes vers minuit fort contents de notre soirée. Quelque temps après nous l'invitâmes à notre tour. Le colonel était un bel homme, qui touchait à peine à la vieillesse. Il parlait assez bien le français, et avait perdu sur le continent cet air exclusif et local qui déplait tant aux étrangers en Angleterre.

Quelque temps après mon retour au Canada, M. Desrivas m'écrivait : " Le colonel Home s'informe toujours de vous, et m'a chargé maintes et maintes fois de le rappeler à votre souvenir. " J'aime à revenir sur les réminiscences d'un temps déjà loin de moi et qui sont toujours agréables à mon cœur.

Je trouvais la société la plus délicieuse dans les hommes de lettres ou les hommes qui, comme le colonel Home, avaient vu beaucoup de choses, et j'étais heureux de les entendre et d'être témoin des égards dont ils me paraissaient entourés. Cette es-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

pèce de culte venant de toutes les classes, surtout des classes les plus élevées, semblait élever à son tour le domaine de l'esprit, et marquer la place qu'occupent les hautes intelligences chez une grande nation.

Je voyais dans ces réunions littéraires et scientifiques les hommes des rangs les plus divers, se réunir comme des frères pour discuter les secrets de la nature, ou apprécier les œuvres du génie. Une noble ambition étouffait les atteintes de la jalousie, que l'opinion publique, du reste, savait bientôt désarmer par sa toute puissance, lorsque cette jalousie se manifestait avec trop peu de réserve. Il me semblait que chaque nation en Europe craignant d'être dépassée par une autre dans les armes, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, n'avait pas assez de paroles d'encouragement pour ceux qui marchaient les premiers dans toutes ces carrières de la gloire et du génie.

Les agréables réunions dont je viens de parler m'amènent naturellement à dire quelque chose des mœurs sociales de l'Angleterre.

Si la société politique est bruyante et tumultueuse dans cette libre Albion, si l'aristocratie est fière et somptueuse à la ville, la société domestique est en revanche fort paisible dans la classe moyenne.

La nation se divise, comme je l'ai déjà dit, en trois sections bien distinctes, l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple. La bourgeoisie est l'âme, la pensée, la force de l'empire. C'est d'elle que sortent le plus souvent les grandes idées et les grandes actions ; c'est d'elle que l'aristocratie elle-même tire toute sa sève en lui empruntant ses talents les plus

distingués, et en y puisant son savoir-faire et ses lumières dans les écoles.

J'ai trouvé les mœurs de cette classe aussi simples qu'agréables.

L'aristocratie vit dans un luxe qui a d'autant plus d'éclat qu'elle paraît élevée. Dans les villes, le cérémonial et l'étiquette l'assujétissent à un rôle de représentation qui la refroidit et la met presqu'en réclusion. Dans ses terres, dans ses châteaux, elle prend plus de liberté ; elle est plus affable ; les lords se visitent avec cette aimable et franche cordialité qui me rappelait les usages de nos habitants de campagne dans les fêtes qu'ils se donnent depuis Noël jusqu'au carême, abstraction faite du luxe et de la richesse. Les fêtes de châteaux réunissent toute la noblesse des environs. On y voit arriver les calêches armoriées à quatre chevaux que dirige un postillon en culotte de cuir blanc, en bottes à l'écuyère et en chapeau rond ; les visiteurs sont reçus comme dans leur propre demeure : des appartements et des domestiques les attendent. Le château s'illumine et le nouveau venu se trouve au milieu des voisins et des amis de son hôte, accourus pour célébrer sa présence dans le vieux manoir. Les fêtes sont splendides jusqu'à ce que la lassitude et la saison fassent penser à d'autres passe-temps.

La chasse vient à son tour occuper une partie des loisirs de la noblesse. On rencontre fréquemment à la campagne des seigneurs à cheval, entourés de meutes de chiens et courant à travers champs. Mais leur chasse ne me paraissait pas si attrayante que la nôtre. Je veux dire qu'elle me semblait trop facile, trop méthodique, trop artificielle pour être digne de ce nom. Les animaux que l'on poursuivait

me semblaient presque domestiques ; et puis n'est-ce pas une cruauté que de lancer une meute nombreuse après quelques pauvres lièvres tombant de frayeur ?

Dans nos forêts de l'Amérique les bêtes fauves ont au moins cet air sauvage et indomptable qui justifie la prise des armes. Ils hurlent de colère, ils combattent avec fureur et menacent même en mourant. Mais la noblesse anglaise n'a pas d'autre amusement pour conserver sa vigueur et son courage. La chasse du renard et du lapin est tout ce qui lui reste pour se conformer à la maxime des rudes chevaliers du moyen-âge.

La bourgeoisie n'a pas besoin d'excitation artificielle. Dans les moyennes classes, en effet, chaque famille vit sans bruit. Le nombre des amis qui fréquentent la maison est limité mais choisi, de manière que les rapports sont familiers et sincères. La lecture, la musique, les arts libéraux occupent les loisirs des jeunes personnes ; la politique, la littérature, les sciences ou d'autres distractions remplissent les moments des hommes instruits après leurs occupations professionnelles. Dans les réunions du soir, on cause, on chante, on fait de la musique et quelquefois on va jusqu'à danser des quadrilles, des valses allemandes, des *hornpipes*, cette danse fringante des montagnes. La simplicité, l'élégance et la franche gaîté paraissent animer tout le monde. J'ai passé ainsi des moments fort agréables pendant ma résidence à Londres. Mais ordinairement lorsque le maître de la maison est seul, ou entouré seulement de quelques amis, la mode est de se délasser des travaux de la journée en vidant une bouteille de vin d'Oporto ou de Madère, dont l'arôme dissimule les

pertes ou grossit les gains de la spéculation. Bien des hommes en Angleterre finissent leur journée dans ces rêveries extatiques qu'inspirent les vapeurs d'un tokai savoureux.

La politique toutefois n'est pas favorable à cette sociabilité qui a rendu les mœurs si agréables a Paris. Les débats, les causeries politiques chassent les dames des salons, et avec elles les grâces, la politesse et ce sel attique qui nourrit le feu de la conversation. En général la conversation est très sérieuse à Londres, et les hommes se tiennent plutôt ensemble qu'avec les dames. Les séances du parlement, les clubs, les chambres de lecture, les dîners publics, etc., en attirent un grand nombre. Il n'y a d'exception que dans la haute société, où dans certaine saison de l'année, les soirées, les bals réunissent les deux sexes. Les dames n'assistent point aux dîners officiels, qui ont tous plus ou moins une signification ou un caractère public, à commencer par ceux du chef de l'état. C'est par un dîner qu'on célèbre une grande entreprise industrielle, une victoire électorale ou un grand événement. Les dîners officiels du monarque, des ministres, des chefs de l'armée de terre et de mer, des juges, des maires, des corporations, n'admettent point de dames généralement. On y propose souvent des toasts et l'on y fait des discours. Ainsi le duc de Wellington en donnait un tous les ans à ses compagnons d'armes pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Waterloo.

Pendant que j'étais à Londres, la compagnie française de l'Opéra de Paris vint y donner quelques représentations de Robert-le-Diable, nouvelle pièce de Meyerbeer, qui faisait grand bruit. J'assistai à la première. La vaste salle du Théâtre Royal était

littéralement encombrée. L'élite de la haute société remplissait les trois rangs de loges. C'était un spectacle magnifique. Toutes les dames, suivant la mode anglaise, portaient de longues plumes blanches à leur tête ; la gaze, la soie, les bijoux les plus riches ornaient le reste de leur personne sans couvrir le col et les bras qu'elles laissent nus, et qui ont la blancheur du cigne.

La reine-mère assistait avec sa suite dans la loge royale.

Le parterre était rempli de dilettanti. L'orchestre très nombreux était dirigé par Meyerbeer lui-même. Mme. Cinti-Damoreau, Nourit, Lablache, remplissaient les principaux rôles. Les décorations de la scène avaient été faites par les meilleurs artistes. Le spectacle fut splendide. Ce fut une véritable féerie. Mme. Cinti-Damoreau se surpassa. Nourit, bel homme de sa personne, doué d'une voix flexible, sonore, savante, qu'il menait à sa guise, donna de l'éclat au spectacle par son jeu rempli d'élégance et de noblesse. Nourit était alors le premier soprano de France ; mais un rival quelquefois heureux devait plus tard empoisonner sa vie et précipiter sa mort, dans un accès de fièvre chaude, pendant qu'il était en Italie, tant la valeur des choses est relative au prix qu'y met notre vanité.

Un autre artiste non moins célèbre visita Londres à peu près dans le même temps. Tout le monde a entendu parler de lui : Paganini. Personne ne l'égalait comme violoniste. On ne sait par quel enchantement il avait rendu son instrument favori souple à toutes les impressions de son âme. Il en tirait des sons comme on n'en avait pas encore entendu. Chaque corde semblait se multiplier pour ex-

primer des sentiments nouveaux, étranges, qui rappelaient les charmes de l'ancienne féerie. L'homme lui-même avait quelque chose d'insolite ; il était mince et haut de taille ; son visage, long et pâle, était percé de deux yeux noirs enfoncés sous un large front couronné d'une chevelure de jai qui descendait jusque sur ses épaules. Son geste lorsqu'il arrivait sur la scène avec son violon pendu à ses longs bras, semblait celui d'un homme qui s'arrache d'un rêve de l'autre monde pour venir exécuter quelque sortilège dans le nôtre.

Son jeu excitait plus d'étonnement encore que d'admiration.

Tels étaient tous ces génies envoyés pour peindre les passions et les sentiments de l'homme en l'amusant. C'était un miroir magique où l'on aimait à se reconnaître dans les traits généraux de la société au milieu de laquelle on passait sa vie.

L'impression n'en était que plus vive sur l'habitant du Nouveau Monde, inaccoutumé à toutes les sensations de l'Ancien vieilli par tant de siècles.

Mes loisirs étaient alors remplis par les affaires de la Pologne, dont la situation avait quelqu'analogie avec la nôtre. La Pologne luttait pour sa nationalité comme nous : mais les circonstances étaient aussi différentes dans les deux pays que l'organisation de la société l'est dans les deux hémisphères.

J'étais lié d'amitié depuis quelque temps avec le Dr Schirma, naguère professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et ancien élève de l'université d'Edimbourg. Ayant pris part à la dernière révolution de Pologne, il avait été obligé de s'expatrier à la suite des succès des Russes, et vivait à Londres où il avait plusieurs connaissances parmi

les hommes de lettres. Il m'initia aux affaires de son pays et à la politique de la Russie.

Les traités de 1815 avaient maintenu le royaume de Pologne, qui devait rester séparé de la Russie, excepté par sa charte. L'empereur russe devait se faire couronner roi à Varsovie et gouverner en cette qualité suivant la constitution de Pologne. Cette constitution, signée par Alexandre, garantissait la conservation de la nationalité polonaise, de la religion catholique, de la liberté civile et politique, assurait une représentation composée de deux chambres formant la diète, et admettait le système de la responsabilité ministérielle. Les affaires étrangères ne pouvaient être dirigées que par un secrétaire d'état polonais, et les charges publiques remplies que par des sujets de la même nation ; la nationalité de l'armée était maintenue ainsi que le titre de la monnaie ; enfin le royaume devait former un état entièrement séparé de la Russie n'ayant de commun avec elle que son chef. Mais la Russie n'avait accepté ces conditions des puissances alliées à Vienne que pour les fouler aux pieds plus tard. L'empereur Nicolas proclamé roi de Pologne le 25 décembre 1825, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il commença à sapper par sa base la constitution du pays. Le grand duc Constantin nommé pour le représenter à Varsovie, ne servit que trop bien ses sinistres projets. Une tyrannie jalouse et cruelle avait remplacé le règne de la liberté et des lois, lorsque la révolution de 1830 éclata à Paris. Cet événement qui n'était pas complètement inattendu, eut son contre coup en plusieurs contrées de l'Europe, et surtout en Pologne, où la tyrannie du czar n'était plus tolérable. La Pologne se souleva à son

tour le 29 novembre ; mais appauvrie par les persécutions et couverte de soldats russes maîtres de ses principales forteresses, envahie par les alliés de ses oppresseurs, elle dut succomber sous le nombre et subir la vengeance d'un vainqueur cruel qui se prétendait outragé. Elle attendit vainement les secours que Louis-Philippe avait paru d'abord lui promettre. Des milliers de Polonais, hommes, femmes et enfants, furent envoyés en Sybérie et le royaume de Pologne fut effacé de la carte de l'Europe. Par son ukase du 26 février 1832, la Pologne fut annexée à l'empire russe pour en faire partie intégrante, la constitution fut abolie et l'armée licenciée pour être fondue dans l'armée russe.

Telle était la situation de la Pologne, lorsque des Anglais touchés de son sort, cherchèrent à engager leur gouvernement à intervenir pour faire exécuter les traités de Vienne et maintenir la constitution accordée aux Polonais en 1815. Mais le gouvernement de Londres refusa d'agir, faute qu'il doit déplorer avec la France, aujourd'hui que l'ambition du czar les a obligés de prendre les armes pour maintenir l'équilibre européen.

Quoiqu'il en soit, les Anglais qui s'intéressaient au sort de la Pologne, formèrent une association qui prit le nom de " Société Littéraire des Amis de la Pologne," et qui élut pour son président l'auteur des " *Pleasures of Hope*," Thomas Campbell, et pour vice-présidents le comte de Camperdown, lord Panmure, et MM. Beaumont et Wyse, deux membres de la chambre des communes. Cette association qui s'étendit ensuite à plusieurs villes d'Angleterre et d'Ecosse, comme Hull, Bristoll, Bermingham, Manchester, etc., adressa des pétitions

au parlement pour appeler son attention sur les affaires de la Pologne, et publia divers mémoires pour faire connaître à l'Angleterre la situation des choses à Varsovie. Les débats se renouvellèrent plusieurs fois dans les deux chambres, et surtout aux communes où lord Palmerston et lord John Russell repoussèrent, au nom du gouvernement, toute intervention, persuadés probablement que l'Angleterre seule était incapable de faire exécuter sa volonté sur les bords de la Vistule.

Dans l'intervalle j'avais été agrégé à l'association, et le secrétaire honoraire, M. Adolphus Bach, m'écrivait la lettre suivante :

" Société Littéraire des Amis de la Pologne ;
" Sussex chambers, Duke street, St. James,
" 16 août 1832.

" Monsieur,

" J'ai l'honneur de vous informer qu'à une assemblée tenue le 15 de ce mois vous avez été élu membre de cette société sur la proposition de Thomas Campbell, écuyer, secondé par Hunter Gordon, écuyer.

" Je prends la liberté de vous transmettre ci-joints, les réglements de l'association, et j'ai l'honneur d'être, etc."

Plusieurs dames de distinction en faisaient partie. La société tenait ses séances ordinaires chez Campbell lui-même. Il occupait alors des appartements dans la maison connue sous le nom porté à la tête de la lettre que je viens de transcrire. C'était un reste d'un ancien édifice occupé autrefois par Cromwell. Campbell me dit un jour que dans la salle même où nous nous trouvions, le prétendant avait souvent reçu des ambassadeurs.

C'est là que j'eus occasion de voir jusqu'à quel degré le vrai talent st respecté en Europe. Il y avait une réunion d'une quarantaine de personnes. C'étaient le prince Czartoriski, le général Pac, le célèbre poëte Ursin Niemcewicz, exilés, des membres de la chambre des lords et de la chambre des communes, des hommes de lettres. O'Connell est annoncé. Lorsqu'il fut introduit tout le monde se leva spontanément pour rendre hommage au grand orateur, hommage qu'on ne rendit qu'à lui seul. Je ne l'avais vu que dans les communes, où je l'avais entendu parler une fois ou deux. Je pus l'examiner à mon aise, n'étant qu'à quelques pieds de lui en face. Il était de grande taille et gros en proportion. Il avait la figure ronde, le nez petit et le regard pénétrant. Il portait un frac bleu boutonné jusqu'au menton, et une cravate noire dont il roulait les bouts fort courts souvent dans ses doigts. Il dut parler. Il se leva. Le geste, le ton de sa voix, le langage tout annonçait le puissant orateur. Il affectait la prononciation irlandaise. Son discours fut applaudi. L'occasion n'exigeait pas un grand déploiement d'éloquence, mais lorsqu'il parla des malheurs de l'oppression, sa voix prit ce timbre presque tremblant, ses yeux prirent cette expression de douleur et de vengeance que je n'oublierai jamais.

Le prince Czartoriski avait déjà atteint la cinquantaine en apparence. Il était d'assez haute taille, et sa figure, plus longue que large, annonçait l'homme qui a pris son parti sur les revers de la fortune. Il n'en était pas de même du général Pac, comte polonais et ancien colonel dans les armées de Napoléon ; c'était un homme de taille moyenne, qui portait sur sa figure à la fois la résolution du soldat

et la tristesse de l'exilé. Son magnifique palais de Varsovie et tous ses biens, qui étaient considérables, avaient été confisqués, comme ceux du prince Czartoriski et de tous les autres patriotes. Niemcewicz, génie d'un ordre supérieur, semblait moins abattu que ses compatriotes, et en même temps plus avancé qu'eux dans l'intimité de leurs hôtes ; mais cela était dû probablement à sa réputation littéraire. Le prince Czartoriski était l'ami intime du comte Grey.

Ces célèbres exilés, placés à part dans l'assemblée, ne prirent point la parole.

Les Polonais voulurent faire célébrer, le 7 septembre, anniversaire de la prise de Varsovie, une messe pour le repos de leurs frères tombés sous le fer des Russes dans cette fatale journée. Après la messe plusieurs membres de la société et plusieurs Polonais déjeunèrent chez Campbell. Le Dr Schirma adressa à la réunion quelques mots en anglais, qu'il termina en citant ces beaux vers de Campbell lui-même.

" Come—should the heavenly shock my life destroy,
And shut its flood gates with excess of joy ;—
Come but the day when Poland's fight is won,
And on my grave-stone shine the morrow's sun...."

Ensuite il fit un discours en polonais à ses compatriotes : " Ces fragments maintenant exilés, dit-il, d'unegrande nation, distinguée par son amour de la patrie et par ses malheurs." Je dus contribuer à la célébration de ce premier anniversaire funèbre par quelques vers que je lus, et qui commençaient ainsi :

" On nous disait : Son règne recommence,
La Liberté partout renverse les tyrans ;
Comme l'éclair on voit briller sa lance
Qui dans leurs chars poursuit les monarques errans.

Le guerrier de Warsaw sur son coursier fidèle,
Pour la patrie a ressaisi son dard ;
Et déjà le clairon résonne en la tourelle
Où sommeillaient les Satrapes du Czar."

L'agitation fut vaine en Angleterre pour faire changer la décision du gouvernement. Du reste la faute, comme je l'ai dit, n'en est pas toute à l'Angleterre, vu qu'elle ne pouvait intervenir efficacement qu'avec le concours de la France et de l'Autriche. Peut-être aussi que les réminiscences de sa propre politique en Canada, où, à l'exemple de la Russie en Pologne, elle voulait détruire sourdement une nationalité qu'elle avait juré de conserver par l'acte de 1791, gênaient sa conscience, et lui faisaient craindre de passer pour fausse aux yeux des nations.

Il y a des destinées fatales. Tout fait croire que le sort des Polonais est fixé pour jamais, comme celui des Canadiens français. Tout est contre ceux que la fortune veut perdre. Les peuples par une espèce d'aveuglement inexplicable travaillent souvent eux mêmes contre leur propre intérêt. Personne aujourd'hui ne doute des hautes destinées des Etats-Unis ; personne n'ignore que ces Etats suivent une marche progressive parallèle à celle de la Russie ; qu'ils suivent en même temps la même carrière que l'Angleterre, le commerce et la navigation, et que dans un avenir plus ou moins éloigné un choc inévitable doit avoir lieu entre ces deux puissances rivales pour la suprématie des mers. Cependant un peuple placé à l'extrémité septentrionale de ce continent, formant le seul obstacle sérieux, par sa nationalité étrangère, à l'extension des Etats-Unis sur toute l'Amérique du Nord, est condamné par l'Angleterre elle-même à périr, et à se fondre dans la nationalité anglo-américaine, quoique sa dispari-

tion doive faire disparaître à son tour, le seul obstacle qui existe au débordement de la grande république sur tout le continent. Un pareil aveuglement poussait Napoléon vers l'abîme que la campagne de Russie devait ouvrir sous ses pas en 1812.

Lorsqu'il fut rendu vers la Vistule avec ses 500 mille hommes, les Russes retraitant sans cesse, il prolongea son séjour dans Wilna pour réunir ses troupes et surtout pour attendre la réponse d'Alexandre à son ultimatum ; mais l'empereur Russe était décidé à ne rien céder, et à suivre l'avis de Barclay de Tolly qui s'était promis " plusieurs années auparavant de vaincre et d'user Napoléon, s'il abordait jamais le territoire intérieur de la Russie," en temporisant et en fuyant sans cesse jusque dans les neiges du Nord.

Pendant que Napoléon avait des moments d'indécision à Wilna et à Vitepsk, ses créatures les plus dévouées, ses meilleurs conseillers le " priaient non pas de révolutionner, mais d'organiser nationalement la Pologne, de couvrir de ses armées tout le cours de la Vistule et du Niémen, puis rétablir derrière ce rempart un peuple Polonais qui alors lui donnerait sur son territoire affranchi deux cents mille soldats.. Quel triomphe, ajoutaient ils, si sur une ligne continue, la Pologne est nationalement rétablie de Posen et de Dantzich à Wilna ! Dans l'ordre politique l'effet sera prodigieux et le plus moral qu'ait vu l'Europe. La déplorable faute du règne de Louis XV sera réparée." Ils le priaient de passer l'hiver en Pologne comme la saison commençait à être trop avancée pour aller plus loin, et d'attendre à la campagne suivante pour pénétrer dans l'intérieur de la Russie avec des forces redoublées.

Mais un aveuglement obstiné lui faisait repousser les conseils les plus sages et les plus raisonnables. Après ses moments d'indécision, il retombait dans ses illusions funestes, parlait d'Alexandre et de César, et croyait que la Russie allait crouler sous les coups inattendus de son génie.

L'adresse de la diète de Varsovie atteignit Napoléon à Wilna, au delà du Niémen ; cette adresse ne voulait que lui faire reconnaître l'existence du royaume de Pologne ; mais ce fut en vain. Une idée fixe s'était emparée de la tête de l'empereur, et chacun de ses actes était une faute qui devait retourner contre lui plus tard pour précipiter sa ruine. " J'applaudis à ce que vous avez fait, répondit Napoléon à la députation ; j'autorise, les efforts que vous voulez faire ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions. Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits ; mais dans des contrées si éloignées et si étendues, c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de la population qui les couvre que vous pouvez trouver l'espoir du succès ; mais je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ni aucun mouvement qui tendent à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de la Pologne."

" Devant ces froides paroles et ces conditions si exigeantes, dit M. Villemain, la grande députation resta silencieuse et découragée. Il lui semblait que ce cri de mort, échappé au dernier héros de l'ancienne Pologne : *Finis Poloniæ*, elle l'entendait répéter par la bouche même du libérateur attendu."

Les Polonais les plus clairvoyants comprirent la pensée sécrète du nouveau César, et ils ne suivirent plus sa fortune qu'à contre cœur, ou s'en détachèrent plus tard les uns après les autres sans grand regret.

Il y avait déjà quelque temps que M. Bédard était de retour à Londres.

M. Bédard était le fils de ce patriote inébranable des temps de Craig, dont j'ai retracé l'énergie et la prudence dans un autre ouvrage. Il avait vingt et quelques années. C'était un homme d'une taille élevée, d'une figure mâle et expressive, doué de grands talents naturels, mais d'un caractère nonchalant qu'il tenait un peu de son père. Son nom et son esprit l'avaient fait choisir pour représenter le comté de Saguenay, je crois, à l'assemblée législative.

Lorsqu'il vit M. Viger partir pour l'Europe, il lui prit fantaisie d'en faire autant. Il alla s'embarquer dans un port des Etats-Unis. On crut en Canada, qu'il allait prendre part aux travaux de la mission de l'envoyé canadien ; mais il n'en était rien. Débarqué à Liverpool, il voyagea en Angleterre, s'arrêta quelques jours à Londres où je le vis un instant, et partit pour la France et l'Italie, qu'il parcourut à loisir jusqu'à l'année suivante (1832.)

Je connaissais à peine M. Bédard ; mais la connaissance fut bientôt faite, et quelques jours après son retour en Angleterre, il vint loger avec moi. C'était un esprit gai, qui sous une surface mathématique et raisonneuse, cachait beaucoup d'imagination et des passions ardentes. Sa société ne m'en était que plus agréable. Mais je crus m'apercevoir que ses courses sur le continent avaient allumé en lui une passion funeste, celle du jeu.

Sans avouer sa faiblesse, il me parlait de la *Roulette*, comme d'une invention qui pouvait faire la fortune d'un habile calculateur. Je le badinai sur ses illusions, sans pouvoir les détruire. Néanmoins il fut fort tranquille tout le temps qu'il resta à Londres ; mais l'ennui le rappela bientôt en France, où une maladie mortelle s'empara de lui et le conduisit au tombeau l'année suivante, comme on le verra ailleurs. Je lui avais conseillé vainement de retourner en Canada ; une fatalité semblait l'attacher à cette vieille terre d'Europe, où il devait laisser son nom et ses cendres. Je me séparai de lui avec regret et le triste pressentiment d'une fin qui ne se réalisa que trop tôt.

M. McKenzie député par une partie de la population du Haut-Canada, venait se plaindre à la Métropole des imperfections du gouvernement de cette province. Le système administratif des colonies était comme le vaisseau qui fait eau de toute part. Tout le monde jetait les hauts cris. De partout l'Angleterre recevait des plaintes amères contre ses agents et contre l'organisation qu'elle persistait à maintenir dans ses possessions d'outre-mer.

M. McKenzie était membre de la législature alors comme aujourd'hui, et rédacteur d'un journal fort incommode pour le pouvoir. C'est un homme actif et persévérant, se délectant dans le conflit des partis jusqu'à Navy-Island, et ne s'épargnant lui-même en rien pour faire triompher ses idées. Il ramasse tout ce qui peut faire mal à ses adversaires, sans rien oublier. Il tient un livre ouvert où tout ce qu'ils ont dit et fait depuis qu'ils sont sur la scène, est scrupuleusement enregistré sous forme de discours, d'extraits de gazette, de documents parlementaires, et

Dieu sait quelle uniformité règne dans la vie politique et parlementaire d'une foule d'hommes publics. M. McKenzie est très expert dans l'usage des armes que ces contradictions lui donnent sans cesse ; mais sa vie publique à lui-même jusqu'à ce moment, semble prouver qu'il est plus fait pour l'attaque que pour la défense, et que le sang celtique bouillonne avec trop de force dans ses veines, pour lui permettre de remplir un rôle plus méditatif et plus tranquille. Malgré les reproches qu'on peut lui adresser sur son imprudente ardeur et l'exagération de ses idées, il faut reconnaître toutefois sa consistance et son indépendance ; car il est difficile de croire qu'il n'aurait pas pu, comme tant d'autres, retirer de sa popularité et du système responsable, ces avantages personnels qui ont tant contribué à faire accueillir partout l'Union des Deux Canadas.

M. McKenzie s'était mis de son côté à démontrer aux ministres les funestes écarts du gouvernement colonial, sans pouvoir réussir, plus que M. Viger, à faire sortir en apparence la Métropole de la route où elle se fourvoyait de plus en plus.

Tels étaient les hommes et les choses qui occupaient une partie de mon attention et de mon temps à Londres.

VI.

Second voyage à Paris.—Je pars avec M. Viger et M. McGregor ; nous prenons la route du Hâvre. Windsor ; Winchester ; Southampton ; Portsmouth.—La *Victory*.—Mort de Nelson.— L'île de Wight.—Le Hâvre-de-Grâce.—La Normandie.—Ivetôt.—La vallée de Barentin.—Rouen.—Jeanne d'Arc.—Les bords de la Seine.—Arrivée à Paris.—M. Berthelot.—M. Lebrun ; mon origine normande.—St. Denis ; Montmorency ; J. J. Rousseau et Tournefort.—La chapelle de Louis XVI.—Vincennes et le duc d'Enghien.—St. Maur ; Charenton.—La galerie du Louvre.—Départ de Paris.—Beauvais ; Chantilly, etc.—Apparence du pays.—Amiens ; sa cathédrale.—Le Camp d'or.—Retour à Londres.—Arrivée de plusieurs Canadiens.—Je me décide à revenir en Canada.—Mort de M. Bédard.—Je pars de Londres.—Bermingham ; Coventry ; Manchester et son chemin de fer ; Liverpool.—Excursion à Chester ; curiosités de cette ancienne ville.—Départ de Liverpool ; longue et orageuse traversée.—Je rentre à Québec après deux ans d'absence.

Comme je l'ai déjà dit, les travaux de la mission nous tenaient à l'ouvrage du matin au soir. Nous ne nous donnions pas un moment de repos. La fatigue nous fit songer à prendre quelques jours pour nous délasser. M. Viger voulut en profiter pour aller à Paris qu'il avait déjà visité dans sa première mission à Londres, en 1828. Je l'encourageai tant que je pus dans ce bon dessein. Je devais l'accompagner. M. McGregor, qui parlait aussi de faire ce voyage, voulut se joindre à nous, et il fut convenu

qu'on attendrait le mois de septembre pour se mettre en route ; c'était la plus belle saison de l'année.

Lorsque le moment du départ arriva, l'on décida que, comme nous avions tous vu la route de Douvres et de Calais, l'on prendrait celle de Southampton et du Hâvre, route plus longue si l'on veut, mais, infiniment plus variée et beaucoup plus intéressante. Cela allait me donner l'occasion de voir une autre partie de l'Angleterre et de la France.

Nous montâmes en voiture le 15 septembre au matin. Nous passâmes par Kensington, Brentford, Hounslow, Egham et devant le fameux champ de Rynimède, où le roi Jean fut forcé par les barons de signer la grande charte des libertés anglaises. Le château de Windsor se montrait à notre droite. C'est une masse de constructions imposantes dont les tours et les crénaux se dessinent sur le ciel de la manière la plus pittoresque.

Au delà de Rynimède, on traverse des bruyères arides et dégarnies d'arbres, pour trouver plus loin Farnham, où nous mîmes pied à terre. Il était midi. Nous continuâmes notre route par Aresford entouré de hauteurs couronnées par le beau château de lord Rodner, à côté d'un bois, dans la situation la plus champêtre ; par Winchester, ancienne ville décorée, elle aussi, d'une de ces belles cathédrales gothiques que j'envie toujours à l'Europe ; et enfin nous atteignîmes vers le soir Southampton, qui est à 69 milles de Londres et à plusieurs milles de la mer, dans le Hampshire. Nous venions de parcourir une route qui offre un grand nombre de perspectives agréables, et qui se termine par une plus belle encore, celle de *Southampton Water*, à l'entrée de la magnifique avenue d'arbres qui conduit à cette

ville, et d'où l'on aperçoit dans le lointain, d'un côté la rivière Enke, de l'autre, les collines de l'île de Wight et la *Nouvelle Forêt*, où le roi Rufus fut tué d'une flèche lancée par un de ses courtisans dans une partie de chasse.

On entre à Southampton par une vieille porte gothique qui vous introduit dans des rues assez propres, où réside une population d'une dixaine de mille âmes, composée en majorité de gens retirés des affaires. Nous descendîmes au *Star Hôtel*, l'une des meilleures auberges de l'endroit. Un bateau-à-vapeur fait deux ou trois voyages au Hâvre par semaine, en s'arrêtant à Portsmouth. Comme le temps était beau, nous préférâmes nous faire conduire en chaloupe à cette dernière ville, que nous atteignîmes au bout de deux ou trois heures. Des villages, des châteaux, des maisons de campagnes, éparpillés sur les deux rives se développaient constamment devant nous à mesure que nous avancions. Le château de Lord Cochrane et surtout les ruines si pittoresques de *Netting Abbey*, chargées de plantes grimpantes, dessinant, comme les ogives à moitié brisées des ouvertures, leurs capricieux profils sur l'azur du ciel, attachèrent nos regards jusqu'à ce ce qu'ils disparussent entièrement à nos yeux. Les ruines avaient toujours un charme nouveau pour moi ; celles-ci me rappelaient la tyrannie de Henri VIII, ce despote habile qui flattait le fanatisme religieux des protestants pour endormir la liberté.

Plus loin, la pointe de Calshut parut couronnée d'un fort pour défendre l'entrée de la baie qui a près de deux lieues de largeur en arrivant à la mer. A gauche, sur une colline, se dresse un monument à Nelson ; en face, jaillit des flots l'ile de Wight rem-

plie de sites champêtres avec la ville de Cowes qui couvre de ses rues et de ses maisons l'un des côtés de l'île. La rade de Portsmouth est vaste comme il appartient à l'un des grands ports militaires de l'Angleterre, et la ville est entourée de remparts qui servent de protection à la marine. Une partie des maisons se trouvent dans l'enceinte des fortifications qui sont très considérables. Nous descendîmes à *George Hôtel, High Street.* Après avoir parcouru quelques rues, il nous prit fantaisie dans l'après midi d'aller à Ryde, autre petite ville de l'île de Wight, où un steamer nous porta en quelques instants. Ryde, bâtie en amphithéâtre, jouit d'une réputation qui la fait rechercher des promeneurs dans la belle saison,et possède des points de vue charmants qui nous firent applaudir à l'heureuse idée de l'avoir visitée. Revenus à Portsmouth, nous allâmes voir la *Victory*, ce fameux vaisseau de 80 canons, à bort duquel Nelson fut tué dans la grande bataille de Trafalgar. M. McGregor nous obtint facilement de l'amiral du port la permission nécessaire. Nous fûmes reçus à bord avec toutes sortes de politesses par les officiers, qui nous montrèrent le vaisseau du haut en bas, en nous faisant remarquer le point du pont sur lequel Nelson se trouvait lorsqu'il fut mortellement blessé, et qui est indiqué sur l'arrière par une petite roulette en cuivre, et la chambre dans laquelle l'immortel capitaine fut porté et rendit sa grande âme à Dieu. Après avoir passé près d'une heure à nous faire examiner toutes les parties du glorieux vaisseau, nos hôtes obligeants ne voulurent point nous laisser partir sans nous faire prendre un verre de vin à la mémoire du héros anglais sur le tapis vert de la Cour martiale.

Nous visitâmes ensuite le *Prince Royal*, yatch construit pour George IV. C'est un batiment de 334 tonneaux, fini avec tout le luxe de Louis XIV. L'intérieur et l'extérieur étaient couverts de dorures. Une bibliothèque choisie était à bord. Un lit splendide, des tapis et des meubles somptueux garnissaient les chambres. Mais cette richesse ôtait à mes yeux la véritable beauté du navire. Il me semblait que ce luxe contrastait avec la mer, et faisait du vaisseau qui me portait dans le moment, ce joujou capricieux dont se servent les Aldermen de Londres pour sillonner l'onde paisible de la Tamise, lorsque le vent murmure à peine et que les rayons du soleil brillent sur les dorures des sabords. Le *Prince Royal* à côté de la *Victory*, c'était le petit dandy de boudoir à côté du robuste soldat dont j'avais vu les restes cicatrisés à l'Hôtel des Invalides.

Nous circulâmes quelque temps au milieu des nombreux vaisseaux de la rade ; c'étaient le *Prince*, la *Reine Charlotte*, et que sais-je ? Le *Neptune*, de 140 canons, devait être lancé dans un mois. Il paraissait comme une montagne sur ses chantiers. On nous montra la corderie, la manufacture de poulies et les forges. Il est inutile de dire que tout ce qui est nécessaire à la construction des vaisseaux est porté ici comme à Chatham à la plus haute perfection.

Les chantiers de Portsmouth occupaient 2500 hommes dont 700 condamnés aux travaux forcés.

Après avoir visité le port, les chantiers, la ville, nous nous embarquâmes à 2 heures le 17, sur un paquebot, et nous arrivâmes au Hâvre le lendemain matin vers le jour.

Le Hâvre, qui est une des villes les plus commer-

çantes de la France, présente l'activité des ports de l'Angleterre et des Etats-Unis. Plus de trois cents vaisseaux de toutes les nations remplissent ses bassins et ses quais d'un bout de l'année à l'autre. Le mouvement est pareil dans les rues. Les marchandises sont amoncelées dans les magasins, surtout depuis que Napoléon y a fait faire les grands travaux dont cette ville a si justement droit d'être fière; c'est à lui qu'elle doit la magnifique jetée qui protège le port, et ses bassins de pierre de taille qui dureront des siècles, et qui portent à leur entrée en lettres d'or le nom du conquérant et celui de son ministre, Forfait. Un quatrième bassin plus spacieux encore était commencé pour satisfaire aux besoins toujours croissants de la ville.

Marseille et le Hâvre sont les deux grands centres maritimes de la France ; mais Marseille l'emporte par l'étendue et la variété des affaires qui s'y font. Le Hâvre n'a pris de développement considérable que depuis la révolution. Cette soudaine croissance se lit dans l'apparence des rues et la physionomie des maisons. La pauvreté et le délabrement se trouvent côte à côte avec le luxe et la richesse. Une partie de la ville est neuve ; les rues y sont larges, propres, et les maisons magnifiques ; une autre partie est ancienne ; les rues y sont étroites et tortueuses et les maisons très élevées présentent l'apparence de la malpropreté et de la misère. Les édifices publics se ressentent de cette transformation, au point que la cathédrale, bâtie en différents temps, offre une partie gothique et une partie moderne. Le palais de justice est un édifice fort remarquable malgré sa simplicité. A tout prendre, le Hâvre est une belle ville dont le

commerce augmente tous les jours, surtout avec les Etats-Unis et la Baltique d'où il tire ses bois. Ses bâteaux-à-vapeur vont à Southampton, à Portsmouth, aux Etats-Unis et en différentes contrées du Globe.

Le Hâvre est fortifié et entouré de deux fossés remplis d'eau. Les campagnes voisines sont très belles. Le pays derrière la ville s'élève en amphithéâtre, et du sommet des buttes les plus élevées, la vue embrasse un vaste horizon. Ce sont des perspectives champêtres à droite et à gauche, dont les massifs de verdure, parsemés de maisons blanches, enveloppent la ville ; dans le centre, c'est le port, avec ses quais magnifiques bordés de navires, et l'océan, qui, dans le moment où j'admirais ce superbe tableau, paraissait tout embrasé par les rayons empourprés d'un soleil couchant.

Après avoir passé la journée à parcourir la ville et les environs, j'allai le soir au spectacle, ce qui me rappella que le Hâvre avait donné le jour à un grand poëte dramatique, Casimir Delavigne, et à un grand peintre de la nature, Bernardin de St. Pierre.

Nous nous remîmes en route le lendemain matin, (19 septembre) pour Rouen. Nous traversâmes un pays fortement ondulé, coupé par la Seine, dont les rives s'élevaient à mesure que nous avancions. Je remarquais partout les améliorations et l'élégance qui s'introduisent chez les habitants, surtout dans la construction des maisons. Le pavillon de Henri IV, jolie campagne qui appartient maintenant à un fermier, nous annonça le voisinage de Bolbec, où nous arrivâmes bientôt,et où nous nous arrêtâmes pour déjeûner. Bolbec était alors une petite ville gothique et pimpante d'environ 6,000 âmes, fabriquant

du coton et de l'indienne. La Normandie est peut-être la province de France où le présent et le passé forment les plus grands contrastes. Ici, tout paraît moderne et neuf, vous êtes en plein 19e siècle ; à côté, tout est ancien et enfumé, vous êtes en plein moyen-âge. Voici une cité qui, à son apparence, date au moins de Pepin-le-Bref ; plus loin, c'est une ville toute neuve qui sort à peine de la main de l'ouvrier. Souvent une partie date d'hier et l'autre du 10e siècle. Rien de plus étrange et de plus intéressant pour le voyageur comme ces contrastes, qui constituent l'histoire vivante de la marche des arts et de la civilisation.

Après nous être remis en route, nous ne tardâmes pas d'arriver à Yvetôt, autre ruche manufacturière d'une dixaine de mille habitants, dont le petit roi, chanté par Béranger, voulut en vain modérer l'ardeur guerrière du nouvel Alexandre.

Il était un roi d'Yvetôt
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt
Dormant fort bien sans gloire
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On ne pouvait donner de bons conseils à Napoléon dans un langage plus fin ni moins offensant, cependant des auteurs louent énormément le poëte de son hardiesse, bien malgré lui sans doute, car Béranger en faisant l'histoire du roi d'Yvetôt n'a jamais songé un seul instant blesser les susceptibilités du conquérant, dont la forme adoptée par le poëte, grandissait encore la puissance sous l'exagération du contraste.

Au de là d'Yvetôt commence la belle Vallée de Barentin, parsemée de jolis villages qui s'épanouissent au milieu des arbres et des champs, et arrosée par une rivière toute petite et toute riante qui circulent à leur pied. Rien de plus varié ni de plus gracieux que la plupart des points de vue qui s'offraient à nos regards à mesure que nous avancions. C'était un continuel contraste avec la route de Calais. La Picardie est plate et nue à perte de vue ; pas un arbre, pas une chaumière ; la Normandie est accidentée et couverte de maisons blanches et de verdure ; les habitants de la Picardie sont massés de loin en loin dans des villes bardées de fer, comme si la voix d'Atila menaçait encore l'Occident, ceux de la Normandie sont éparpillés dans les campagnes au milieu de leurs champs couverts de moissons et de leurs côteaux couverts de ces beaux pommiers dont Montréal a conservé la famille. C'est au milieu de cette belle nature que vers trois heures et demie nous atteignîmes Rouen par une jolie avenue d'arbres qui offre des coups d'œil charmants sur la Seine.

Rouen est une des villes les plus célèbres et les plus curieuses de la France. C'était avant la révolution la capitale de la Normandie.

La Normandie tient son nom des barbares du nord, Danois, Suédois, Norvégiens, qui s'en emparèrent vers le 9e siècle. Rollon fut le premier de leurs ducs. Ce peuple normand a joué un grand rôle en Europe. La bravoure des soldats et le génie des chefs ont immortalisé ses exploits. Il a conquis la Pouille, la Sicile et une partie de la Grèce ; il a fait trembler Babylone et Constantinople, planté le premier entre les croisés ses drapeaux sur les murs de

Jérusalem ; et surtout il a conquis l'Angleterre et contribué à la fondation du Canada.

Rouen est aujourd'hui le chef lieu d'un département. Sa population pouvait être de 90,000 âmes environ lorsque j'y passai. C'est une ville commerçante et manufacturière dont le Magasin pittoresque de 1837, a fait une peinture animée dans le morceau suivant :

" On vient de traverser mille sites champêtres, charmants de fraicheur et de calme, et on tombe au milieu d'une population immense, laborieuse qui se hâte de toutes parts sur ces quais encombrés de marchandises, qui s'empresse avec bruit et forme partout mille groupes variés, sans cesse évanouis, sans cesse renaissants, d'hommes, de femmes et d'enfants, offrant généralement le tableau de la santé et du bonheur que l'on doit au travail. La Seine, assez large et profonde en cette endroit, y est couverte de navires, la plupart de deux à trois cents tonneaux, et sillonnée en tout sens par un grand nombre de bateaux, soit à voile, soit à vapeur, les uns arrivant, les autres partant, criant tous à la vieille ville un adieu ou un joyeux salut, y laissant un regret ou y apportant une espérance. Un rideau d'assez belles maisons, neuves et hautes, dérobe au premier regard l'aspect des rues pauvres et délabrées, et vous laisse un moment croire à l'aisance et au bien être de tous les Rouennais. Partout sur le pavé glissant, retentit le sabot des Cauchoises diligentes, pimpantes, à la haute stature, au parler vif et sensé, au teint frais et animé, au bonnet coquettement relevé en huppe bouffante d'une éclatante blancheur. Cette population normande n'apporte dans ses relations de commerce, dans ses salons et ses réunions

publiques, ni le flegme taciturne des Hollandais, ni l'esprit sémillant et l'élégance un peu frivole des Parisiens, ni la loquacité et l'ardente imagination des méridionaux. C'est un grand fond de bon sens et de finesse, d'activité réfléchie et de persévérance, qui va quelquefois jusqu'à la ténacité la plus indomptable ; c'est une manière de parler et de raisonner qui va droit au fait, l'examine avec un calme en apparence désintéressé, en rend compte avec adresse, sinon avec éloquence, et presque toujours avec une précision prodigue de sens et économe de paroles."

Dans les nouveaux quartiers de la ville les maisons sont très belles, surtout celles qui font face aux quais qui bordent la Seine.

Dans les vieux quartiers les rues sont étroites, tortueuses et bordées de hautes maisons qui en bien des endroits ont le pignon sur la rue, et qui sont sculptées et bariolées avec une imagination qui me rappelait ces brillantes couleurs si recherchées de nos cultivateurs canadiens.

C'est dans ces quartiers au milieu de ces constructions d'un autre âge, qui ne font point regretter le nôtre, que s'élèvent ces superbes monuments qu'on admire toujours, l'église de Notre-Dame et l'église de Saint Ouen. J'ai déjà décrit tant de ces vastes cathédrales du moyen-âge que je ne ferais que me répéter si j'entrais dans de nouveaux détails sur celles qui sont maintenant devant moi et qui n'en cèdent point aux plus belles de Londres et de Paris ; elles sont peut être mieux conservées parce qu'elles n'ont pas été profanées comme celles de ces deux capitales par le torrent des révolutions. L'effet de l'intérieur de Notre-Dame de Rouen était encore rehaussé,

lorsque nous la visitâmes, par les rayons du soleil, qui pénétrant par les roses coloriées des portails, doraient les piliers, les trois rangs superposés d'arcades ogivales de la nef ainsi que les gracieuses sculptures qui les environnent, et allaient mourir vers quelques uns de ces antiques tombeaux qui semblaient augmenter encore la solennité silencieuse du saint lieu.

Une foule de grands hommes reposent dans Notre-Dame ou y ont des monuments. Ce sont Rollon lui-même, mort en 931, Guillaume Longue Epée, son fils, tué par trahison en 944, le duc de Bedford, fils, frère, oncle de roi. Le cœur de Charles V et celui de Richard-Cœur-de-Lion y sont déposés. Louis de Brezé y a un magnifique tombeau, élevé par Diane de Poitiers, sa femme, ainsi que le cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII. Brezé est représenté couché sur le marbre qui renferme ses cendres; d'Amboise par deux statues à genoux, de grandeur naturelle, l'une à la tête et l'autre au pied du mausolée. D'Amboise mourut à Lyon en 1510, pleuré du roi et du peuple, mais peu regretté du pape Jules II, qui s'écria en apprenant sa mort : " Béni soit Dieu, me voici seul pape enfin. "

L'Eglise de St. Ouen dépendait autrefois d'un couvent. Elle se trouve aujourd'hui au milieu d'un jardin entouré de beaux arbres et qui sert de promenade publique. Jamais monument revêtu de plus de grâce, de délicatesse et de perfection n'est sorti des mains des architectes du moyen-âge. Tout y est svelte et élancé comme ces belles formes de vierge inventées par la poésie et reproduites par la pinceau des Raphaël et des Michel-Ange. Cette église, qui est, comme celle de Notre-Dame, dans le meilleur état de conservation, excite sans cesse l'admiration

des étrangers, et son image inspire cette douce quiétude qui a dicté ce poême divin, l'*Imitation*, à un contemporaine d'idées sinon de siècle de l'architecte de St. Ouen.

Le palais de justice est empreint de la même abondance d'imagination dans ses tourelles, ses lucarnes en dentelles et ses contreforts à jour. Le génie s'était donné rendez-vous dans la capitale de la Normandie pour l'orner de chefs-d'œuvres dignes de la haute réputation des habitants de cette belliqueuse contrée.

Rouen possède encore une douane, un tribunal de commerce, un archevêché, un hôtel des monnaies, un hôtel-de-ville, un jardin botanique, un musée, un théâtre, et montre avec orgueil aux étrangers les maisons où sont nés le grand Corneille et Fortenelle. Il y a quelque chose de vaste, de grand, dans le génie de ces actifs descendants de Rollon. J'étais fier de fouler le sol d'où sont sortis une si grande partie de nos pères, de ce sol qui a donné le jour à Guillaume le Conquérant, aux deux Corneilles, à Benserade, à Berryer, à Brumoy, à Daniel, à Adam, à Fontenelle, à Jouvenet, à Restout, à Delavigne, à Lucas, à Pradon, à madame la princesse de Beaumont, etc., etc., sans compter les guerriers illustres sur terre et sur mer qu'elle a produits dans tous les temps et dont les actions immortelles ont été célébrées par l'histoire.

C'est sur une des places de Rouen que s'élève le statue de Jeanne-d'Acre, dans l'endroit même où elle a été brulée par ordre des Anglais. On sait qu'elle était la troisième fille d'un pauvre laboureur de la Lorraine. La France, déchirée par les grands vassaux, trahie par son régent le duc de Bedford,

sans guide par l'imbécilité du roi, déchirée par deux prétendants qui se disputaient la couronne, envahie par les Anglais qui allaient voir leur prince ajouter la couronne de France à celle d'Angleterre, cette jeune paysanne ralluma, comme par miracle, le zèle des partisans du roi légitime, endossa la cuirasse, batit les Anglais sous les murs d'Orléans, et mena Charles VII à Rheims, où il fut couronné.

Elle demanda ensuite au roi, en s'agenouillant devant lui, la permission de retourner dans son village, mais on la refusa ; elle voulut alors qu'on chassât l'ennemi de la Normandie, mais la cour préférait marcher sur Paris où dominait le régent, et qui tenait pour le parti anglais. Elle tomba en 1340 entre les mains des Bourguignons, qui assiégeaient la ville de Compiègne, où elle s'était jetée; et Jean de Ligny, par ordre du duc de Bourgogne, la livra aux Anglais pour une somme d'argent. Ceux-ci qui avaient juré de la faire périr si elle tombait en leurs mains, la chargèrent de fers et la condamnèrent au supplice du feu, après lui avoir fait subir une moquerie de procès pour sorcellerie, devant un tribunal composé par ordre de Warwick, gouverneur de Rouen, de Cauchon, évêque de Beauvais, de Luxembourg, chancelier d'Angleterre, de l'évêque de Noyon et des abbés de Fecamp, Jumieges et Courcelles, tous vendus au parti anglais. Les pièces du procès existent encore à la bibliothèque royale de Paris.

Elle subit son supplice avec courage sur un bucher d'une très grande hauteur, élevé sur le Marché aux poissons. Lorsqu'on mit le feu, elle demanda à baiser la croix avant de mourir. Un Anglais rompit un baton et en fit une croix ; Jeanne la baisa et la pressa contre son cœur. Elle expira en disant Jésus.

Son supplice acheva de ruiner le parti anglais en France. Le roi Henri VI ne fut sacré à Paris que pour en être chassé aussitôt. Depuis la cessation de la funeste division des Bourguignons et des Armagnacs, le roi légitime reconquit tout son royaume, et les rois d'Angleterre finirent par être entièrement dépouillés du duché de Normandie et de tous les anciens domaines qu'ils possédaient en France depuis Guillaume-le-Conquérant.

Une belle statue de Jeanne-d'Arc, en marbre blanc, avec un lion à ses pieds, s'élève au milieu d'une fontaine sur la place même où elle a été brûlée ; mais son plus beau monument sera toujours celui que le génie de Schiller lui a élevé dans une poésie patriotique et sublime, en repoussant du pied la souillure de Voltaire.

On nous montra sur un côté de la place dont je viens de parler, une vieille maison faisant autrefois partie du parlement dans laquelle Jeanne-d'Arc fut détenue.

Je me promenais depuis quelques heures dans la capitale de cette Normandie qui a joué un si grand rôle dans le moyen-âge, et d'où sortent les ancêtres d'une partie des Canadiens, ce qui augmentait mon intérêt pour son histoire.

Presque tous les habitants du Canada de race française viennent de l'ouest de la France, depuis la Picardie au nord jusqu'au Bordelais au sud. M. Ferland a publié l'année dernière dans ses *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, des renseignements très intéressants sur les premiers Français qui se sont établis en Canada. Je continue les recherches dans les études des premiers notaires de la colonie, qu'avec une obligeance éclairée me permet de con-

sulter M. Fiset, le greffier de la cour où elles sont déposées à Québec. Il n'y a pas moins de 35 notaires, ou hommes faisant fonction de notaire, car quelques-uns étaient arpenteurs, qui ont commencé à pratiquer entre 1636 et 1695. Leurs actes sont déposés en cette ville. J'ai parcouru une partie des actes de M. Audouart, le plus ancien sur la liste, et qui a travaillé entre 1636 et 1663. Ce sont surtout les contrats de mariage qui jettent du jour sur l'origine de nos ancêtres. Ils contiennent les noms du père et de la mère de chaque époux, et ceux de leur paroisse et de leur province en France.

J'ai constaté dans les actes que j'ai vus et qui ont été passés entre 1650, époque où M. Ferland a interrompu ses recherches, et 1663, que quinze des parties étaient originaires de l'Aunis, dont douze de La Rochelle ; onze de la Normandie, dont deux de Rouen ; neuf du Poitou ; dix de la Bretagne, dont cinq de Dieppe et une de Nantes ; quatre de l'Anjou dont une d'Angers ; trois de l'Orléanais ; quatre du Perche ; quatre de la Saintonge ; quatre du Maine ; quatre de la Beauce dont deux de Chartres ; deux de Brie ; deux de la Picardie ; deux de la Champagne ; une de la Lorraine ; une de l'Angoumois ; une du pays de Caux ; neuf de Paris ; une de Bordeaux ; une d'une ville dont je n'ai pu déchiffrer le nom, mais qui est à dix-huit lieues de Paris ; c'était le fils d'un officier de cavalerie. Deux ou trois colons sont qualifiés de nobles hommes.

Des recherches plus attentives continuées dans les études des notaires jusqu'au commencement du siècle suivant, fixeraient la question d'une manière plus que suffisante pour le jugement de l'histoire. On en connaît déjà assez pour dire d'où viennent

les fondateurs du Canada, et quel soin on apportait dans le choix de ces premiers pionniers de la civilisation américaine.

Les contrats de mariage sont signés par plusieurs témoins, et souvent par le gouverneur lui-même. J'en ai vu trois ou quatre dans l'étude de M. Audouart qui portent sa signature. Les épouses, dont l'âge est presque toujours indiqué, ont ordinairement quinze ou seize ans, et quelquefois douze ou treize seulement.

On voit que la grande majorité des émigrés venaient des anciennes provinces de France qui ont embrassé depuis la Vendée, ce pays royaliste et religieux dont les mœurs peintes par M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution Française*, ont plusieurs points de ressemblance avec celles des habitants de nos campagnes.

" C'est ici le lieu de faire connaître ce pays singulier (la Vendée), couvert d'une population si obstinée, si héroïque, si malheureuse et si fatale à la France, qu'elle manqua perdre par une funeste diversion, et dont elle aggrava les maux en irritant au dernier point la dictature révolutionnaire.

" Sur les deux rives de la Loire, le peuple avait conservé un grand attachement pour son ancienne manière d'être, et particulièrement pour ses prêtres et pour son culte. Lorsque, par l'effet de la constitution civile, les membres du clergé se trouvèrent partagés, un véritable schisme s'établit. Les curés qui refusaient de se soumettre à la nouvelle circonscription des églises, et de prêter serment, furent préférés par le peuple; et lorsque, dépossédés de leurs cures, ils furent obligés de se retirer, les paysans les suivirent dans les bois, et se regardèrent

comme persécutés eux et leur culte. Ils se réunirent par petites bandes, poursuivirent les curés constitutionnels comme intrus, et commirent les plus graves excès à leur égard. Dans la Bretagne, aux environs de Rennes, il y eut des révoltes plus générales et plus imposantes, qui avaient pour cause la cherté des subsistances, et la menace de détruire le culte, contenue dans ces paroles de Cambon : *Ceux qui voudront la messe la payeront.* Cependant le gouvernement était parvenu à réprimer ces mouvements partiels de la rive droite de la Loire, et il n'avait à redouter que leur communication avec la rive gauche, où s'était formée la grande insurrection.

" C'est particulièrement sur cette rive gauche, dans l'Anjou, le bas et le haut Poitou, qu'avait éclaté la fameuse guerre de la Vendée. C'était la partie de la France où le temps avait le moins fait sentir son influence, et le moins altéré les anciennes mœurs. Le régime féodal s'y était empreint d'un caractère tout patriarcal, et la révolution, loin de produire une réforme utile dans ce pays, y avait blessé les plus douces habitudes, et y fut reçue comme une persécution... Peu de grandes villes s'étaient formées dans ces contrées ; on n'y trouvait que de gros bourgs de deux à trois mille âmes. Entre les deux grandes routes qui conduisent l'une de Tours à Poitiers, et l'autre de Nantes à La Rochelle, s'étend un espace de trente lieues de largeur, où il n'y avait alors que des chemins de traverse, aboutissant à des villes et à des hâmeaux. Les terres étaient divisées en une multitude de petites métairies de cinq à six cents francs de revenu, confiées chacune à une seule famille, qui partageait avec le maître de la terre le produit des bestiaux. Par cette division du

fermage, les seigneurs avaient à traiter avec chaque famille, et entretenaient avec toutes des rapports continuels et faciles. La vie la plus simple régnait dans les châteaux : on s'y livrait à la chasse à cause de l'abondance du gibier : les seigneurs et les paysans la faisaient en commun, et tous étaient célèbres par leur adresse et leur vigueur. Les prêtres d'une grande pureté de mœurs, y exerçaient un ministère tout paternel. La richesse n'avait ni corrompu leur caractère, ni provoqué la critique sur leur compte. On subissait l'autorité du seigneur, on croyait les paroles du curé, parcequ'il n'y avait ni oppression ni scandale. Avant que l'humanité se jette dans la route de la civilisation, il y a pour elle une époque de simplicité, d'ignorance et de pureté, au milieu de laquelle on voudrait l'arrêter, si son sort n'était pas de marcher à travers le mal, vers tous les genres de perfectionnement.

" Lorsque la révolution, si bienfaisante ailleurs, atteignit ce pays avec son niveau de fer, elle y causa un trouble profond."

La guerre de la Vendée qui a duré trois ans, a coûté plus de trois cents mille hommes à la France, tant on se battait avec acharnement des deux côtés. C'était le courage déployé par les Canadiens à la défense de leur pays attaqué par des forces si supérieures pendant six ans dans la guerre de la conquête.

Les habitants de la France occidentale ont montré dans tous les temps une grande bravoure. C'est avec eux que Guillaume le Conquérant combattait à Hastings. " L'armée, dit Thierry, se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de

Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande."

J'aurais bien désiré parcourir ces anciennes provinces situées sur la Seine et des deux côtés de la Loire, et qui occupent une si grande page dans l'histoire par la part qu'elles prirent aux luttes sanglantes qui subsistèrent pendant trois ou quatre siècles entre les rois de France et les ducs de Normandie, maîtres du trône de l'Angleterre, luttes dans lesquelles elles étaient tantôt pour un parti, tantôt, pour l'autre. Je l'aurais désiré surtout pour voir jusqu'à quel point les mœurs et les usages de nos ancêtres se sont conservés en France et en Canada, et quel changement relatif s'est opéré dans les deux pays à cet égard.

Quoiqu'il en soit, je ne puis oublier de mentionner que le clergé parait avoir exercé une grande influence sur le choix des émigrés venant de France. Si nous n'avions pas déjà d'autres témoignages, nous pourrions le présumer d'après plusieurs circonstances dont la signification ne peut être douteuse. Une entre autres, le choix des épouses dont l'âge répondait de l'innocence et de la vertu, se faisait sans doute d'après une idée qui venait bien plus de la religion que de la politique.

Nous partîmes de Rouen à 6 heures du soir pour Paris. Nous défilâmes par les quais. A une petite distance de la ville les rives de la Seine s'élèvent de nouveau de chaque côté à une assez grande hauteur. Nous les gravîmes par une route fort longue ; mais lorsque nous fûmes parvenus au sommet nous

fûmes largement payés de nos peines par le tableau qui se déroula à nos yeux. Au fond de la vallée coulait tranquillement la Seine, dans laquelle se miraient quelques hâmeaux chargés de feuillage ; au centre reposait la ville de Rouen elle-même avec ses tours brunies, ses pinacles élancés et ses quais bordés de navires et de berges; aux extrémités, des côteaux couverts de bois, de gazon et de maisons blanches s'élevaient en amphithéâtre et bornaient l'horison. C'était la plus belle perspective que m'eût encore offert cette ancienne terre des Gaules.

La nuit nous surprit bientôt sans nous arrêter, car nous étions déjà à Pontoise le lendemain matin à 6 heures. En sortant de cette ville nous traversâmes une petite rivière, puis nous aperçûmes sur notre droite, dans le lointain, la campagne de M. Lafitte, à notre gauche, le fameux château de Chantilly, et à une lieue et demie de Paris, le Mont Calvaire où l'on dit que Charles X allait souvent prier, sans devenir pour cela ni plus prudent ni plus politique.

Nous entrâmes à Paris par l'élégant pont de Neuilly, et nous allâmes descendre à l'Hôtel des ambassadeurs, dans le voisinage des boulevarts.

Dans ce second voyage à Paris, je revis la plupart des lieux et des monuments que j'avais visités dans mon premier, et j'étendis mes courses dans les environs de la ville. Ainsi j'allai à Saint-Denis, à Montmorency, à Vincennes, à Saint-Maur, à Charenton, tous lieux illustrés par les romanciers et par les poêtes.

Je fus assez heureux cette fois pour rencontrer M. Berthelot, avec qui je fis une partie de mes courses. M. Berthelot était un ancien avocat de Québec, en possession d'une belle fortune, et qui avait abandon-

né depuis longtemps la pratique pour mener une vie plus chrétienne. Des parents et des intérêts de famille l'avaient déjà appelé une fois ou deux en France. Je ne pouvais avoir de meilleur cicerone.

Nos relations amicales formées à Paris ont duré jusqu'à la fin de ses jours. M. Berthelot est mort pour ainsi dire dans mes bras. C'était un homme instruit et ennemi de cet esprit d'intrigue et de comédie qui sert tant aujourd'hui aux adorateurs de la fortune. Il était revenu de beaucoup d'erreurs courantes dans son bas âge, de ces erreurs que l'esprit inépuisable de Voltaire avait fait agréer partout au milieu du rire inextinguible dont il avait accablé l'hypocrisie et la corruption de son temps. Il s'ennuyait de sa vie de célibataire, et regrettait souvent la société d'une épouse bien aimée qui aurait embelli la solitude de sa vieillesse.

Je passai une partie de mon séjour à Paris avec lui lorsque je n'étais pas avec M. Viger et M. McGregor. Je n'avais pas oublié non plus M. Marmet et sa dame, qui avaient eu tant de bonté pour moi l'année précédente, et qui la renouvellèrent cette année avec le même empressement. Je revis aussi M. Lebrun qui persistait toujours à voir en moi un compatriotes originaire, de sa chère Normandie, quoique dans le fait Ls. Garnault passé en Canada vers 1662, vint d'une paroisse " située à deux lieues ou environ de Mirebeau en l'évêché de Poitiers," et que son épouse fût de la Rochelle ; mais je n'avais pas d'objection à passer pour normand puisqu'il est bon de l'être quelquefois.

Comme je désirais voir l'église de Saint-Denis, et surtout la petite ville de Montmorency, dont les buttes et les paysages ont inspiré de si belles choses

à d'illustres penseurs, nous montâmes dans un coupé un bon matin M. Berthelot et moi, pour y faire une courte excursion.

Nous nous arrêtâmes d'abord à Saint-Denis, vieille ville de cinq à six mille âmes où j'avais déjà passé deux fois sans arrêter. L'église de Saint-Denis est célèbre dans toute l'Europe depuis des siècles. La fondation en remonte aux premiers âges de la monarchie. Plus tard on y attacha une abbaye qui reçut les faveurs de Dagobert, de Pepin-le-Bref, de Charlemagne et de plusieurs de leurs successeurs. Il reste du huitième siècle des cryptes ou chapelles souterraines qui se trouvent sous le chœur de l'église actuelle bâtie dans le 12e ou le 13e siècle.

L'on venait d'achever la restauration de ce temple lorsque nous le visitâmes ; mais nous ne pûmes voir les cavaux qui renfermaient les cendres royales dispersées par ordre de la Convention. Napoléon et Louis XVIII avaient déjà fait réparer et mettre à leur place les monuments qui n'avaient pas été détruits, et dont une partie se trouvait au musée des Petits Augustins.

Nous vîmes dans les bas-côtés, près du chœur, les tombeaux de Louis XIII, Henri II et Catherine de Médicis, François I et Claude de France sa femme. Henri et Catherine sont représentés couchés sur le sépulcre et à genoux sur le sommet du cénotaphe qui le décore. Quatre figures allégoriques ornent les coins du monument. De superbes bas-reliefs représentent sur celui de François I la bataille de Marignan et les généraux qui combattaient aux côtés du monarque. Chaque fois que je me suis trouvé en présence des dépouilles royales, je n'ai pu me défendre de la singulière impression que faisait sur

moi le contraste entre le bruit assourdissant de leur renommée et le silence profond qui environnait leur poussière.

Rien ne me semblait plus futile que cette gloire humaine destinée à périr avec le temps. La civilisation et la barbarie règnent alternativement sur le monde, comme la lumière du jour et les ténèbres de la nuit, et je me demandais pourquoi la plus brillante renommée peut à peine parvenir à la deuxième ou troisième civilisation. Que connait-on des grands génies et des grands conquérants qui ont existé avant les siècles de barbarie qui ont précédé la civilisation de l'Egypte, de la Grèce et de Rome ?

Là devant moi, dans le bas de l'église, l'oubli du néant commençait déjà pour les restes d'un ancien roi et d'une ancienne reine de France qui reposent dans deux tombeaux qu'on regarde à peine en sortant. Le temps avait déjà fait perdre l'intérêt attaché à l'antiquité elle-même si attrayante pendant quelques siècles.

De Saint-Denis nous continuâmes notre route vers Montmorency. M. Berthelot me faisait observer en avançant les points les plus remarquables par leurs souvenirs. Nous atteignîmes ainsi le but de notre course, et ces côteaux rendus si célèbres par la résidence de J. J. Rousseau et les recherches de Tournefort qui en a parcouru les environs pour sa botanique. Montmorency est jeté au sommet d'une éminence qui commande une vue très étendue. Les rues sont étroites, irrégulières et remplies de côtes abruptes, qui fournissent des distractions aux oisifs qui les parcourent. La ville est habitée par des bourgeois ou de petits rentiers, auxquels se joignent

dans la belle saison les riches de Paris. Quantité d'Anglais, de Polonais, d'Italiens y font aussi leur séjour.

On trouve sur la place du marché des femmes qui louent des chevaux et des ânes pour parcourir les environs. Nous vîmes de belles dames assises sur ces derniers animaux qui paraissent avoir ici beaucoup plus d'esprit qu'on ne veut leur en donner ailleurs, puisqu'on les préfère pour monter et descendre les sentiers difficiles et dangereux dont les environs sont remplis. Les robes blanches des dames tranchaient agréablement sur la verdure des prés dans les jolis paysages qui les encadrent.

Nous errâmes pendant plusieurs heures au milieu de ces ombrages ; nous nous rappelâmes les lumières qu'ils avaient répandues sur la science, et les inspirations qu'ils avaient données à l'âme la plus sensible et la plus raisonneuse d'un siècle destiné à renverser toutes les anciennes croyances par la soudaine irruption d'une poésie populaire et d'une philosophie sociale qui, remettant tout en question, appelaient tous les hommes, sans distinction de rang ou de croyance, aux mêmes avantages sociaux et aux mêmes jouissances intellectuelles sous le grand étendard de l'égalité.

Là, assis sur le gazon, les yeux fixés au loin sur les grands monuments de Paris, il semblait que nous entendions retentir la voix de tous ces nouveaux prophètes, et s'agiter la grande ville, sous les impressions nouvelles, pour acquérir la possession des bienfaits annoncés avec tant de feu et tant d'éloquence dans ces magnifiques rêveries de l'esprit humain qui s'exagère toujours les avantages des grandes réformes sociales comme les abus des institutions an-

ciennes. On oublie souvent ce fait que l'homme a besoin de mouvement intellectuel pour délasser son âme comme il a besoin de mouvement physique pour délasser son corps. Le mouvement est l'essence de la vie, comme l'immobilité est celle de la mort. C'est pour cela sans doute qu'on a tort de laisser trop longtemps les peuples stationnaires, car l'immobilité les lasse encore plus vîte que l'activité. Nous en avions la preuve devant nous.

Montmorency souffrit cruellement en 93. Jusqu'à l'église, tout fut profané ; ses superbes vitraux peints furent mis en pièces, les vases sacrés furent pillés par les sans-culottes, qui donnèrent des saturnalles dans le sanctuaire en souillant ce vieux temple par des danses obscènes et impies, que leur haine aveugle, inspirée par des abus surannés, avait confondues avec une légitime vengeance.

Après avoir jeté un dernier regard sur ces monuments marqués de la tempête et sur ces buttes agrestes que les souvenirs du génie couvraient de ce doux prestige qui leur donne tant de charmes aux yeux du voyageur, je repris avec M. Berthelot le chemin de Paris, où nous arrivâmes vers le soir.

Le lendemain, je me joignis avec M. Viger à M. McGregor qui désirait voir la chapelle de Louis XVI, rue d'Anjou, monument expiatoire où ce roi est resté enterré pendant 21 ans. A la restauration, l'une des premières choses dont les Bourbons s'occupèrent, fut le rétablissement des tombes royales à St. Denis, et la translation des cendres du roi martyr dans ce dépôt consacré par les siècles. La chapelle de Louis XVI restait cependant toujours en vénération. Nous trouvâmes un édifice peu spacieux, construit dans le goût grec, et entretenu avec ce soin attentif que

l'on a pour un lieu de pélérinage. Il est inconcevable pour un américain, le culte que l'on porte en Europe aux hommes du pouvoir et aux rois. Chaque fois que la royauté se montre dans les rues, fait un acte public quelconque, le peuple semble voir devant lui plus qu'un Dieu. Les pompes royales l'emportent de beaucoup sur les pompes religieuses. J'étais toujours étonné lorsque le roi sortait à Londres des précautions que l'on prenait, des démonstrations que l'on faisait, du culte que l'on portait à cette personnification de l'autorité publique. Si tout cela est absolument nécessaire pour tenir la société en paix, si les hommes ont besoin d'entourer de tant de prestige un de leurs semblables pour conserver le fruit de leur travail, il faut avouer que, pris en masse, ils sont peu raisonnables; car cette espèce d'adoration d'un principe, me semblait les rabaisser énormément en prouvant d'une manière si solennelle leur peu de raison.

Le 26 septembre j'allai voir à Vincennes le fort où s'était distingué le général Dumesnil contre les alliés, en 1814, et où les ministres de Charles X venaient d'être détenus pendant leur procès à la suite de la chute de ce prince. J'y trouvai un régiment de cavalerie, qui s'exerçait sur le poligone, et je ne vis pas sans émotion le fossé de la forteresse où le duc d'Enghien avait été fusillé par ordre de Napoléon, ce qui me rappella ces vers de Lamartine :—

La gloire efface tout····tout, excepté le crime,
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé····

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

Le poète français ne prévoyait pas alors plus que les autres, que l'ombre du géant en remontant sur la colonne Vendôme, ferait disparaître l'ombre du Bourbon.

On réparait alors les fortifications de Vincennes, qu'on ne peut voir à l'intérieur sans un ordre des autorités militaires. Ces fortifications entourées de fossés ne s'élèvent guère au-dessus du sol, suivant le système moderne.

Revenu en ville, je fis avec M. Berthelot le projet d'une autre excursion pour le lendemain. M. Lebrun se joignit à nous ; c'était un excellent compagnon, qui connaissait l'histoire anecdotique des lieux les plus célèbres de Paris et des environs. L'heure arrivée, nous montâmes en voiture pour St. Maur et Charenton, deux des plus beaux villages aux alentours de Paris. Nous visitâmes à St. Maur le beau canal souterrain que Napoléon y avait fait creuser afin d'éviter le grand détour que la Marne décrit au loin pour se rapprocher ensuite d'elle-même en cet endroit. Mais ce travail avait été inutile jusqu'alors parce que nous n'y vîmes pas un seul bâteau. Les gouvernements absolus se trompent souvent dans leurs améliorations pour le commerce et l'industrie. La liberté est beaucoup plus favorable pour ces sortes d'entreprises que le ministre le plus habile, parce que la liberté n'agit que d'après l'impulsion du besoin apprécié par ceux qui le sentent. Pour se convain-

cre de cette vérité, il suffit de visiter les pays libres et les pays despotiques.

Nous dinâmes au pont de Charenton dans un hôtel dont la vue embrassait la jolie rivière qui traverse le village. Nous allâmes voir le fameux hôpital célébré par Boileau, et surtout l'école vétérinaire d'Alford, établissements dont la réputation est faite dans toute l'Europe, et qui la méritent par leur belle administration.

Revenu à Paris, je songeai à aller consacrer quelques heures à la Galerie du Louvre, que j'avais déjà visitée une ou deux fois pendant mon premier séjour à Paris. J'aimais à parcourir ces vastes salles à colonnes et à pavé de marbre, à lambris tapissés des tableaux des premiers peintres de l'Europe, au milieu de cette foule d'artistes et d'élèves, hommes et femmes, qui vont s'y inspirer journellement comme à la source de l'art. Le Louvre renfermait alors plus de douze cents tableaux de toutes les écoles et de tous les maîtres. De voyageurs de toutes les nations y admirent sans cesse les œuvres immortelles des Raphael, des Lesueur, des Rubens, des Salvator Rosa, des Titien, des Murillo, des Vandick et de tant d'autres, dont le génie fait ici journellement la gloire de leurs nations.

Je visitai aussi le Musée de sculpture divisé en plusieurs salles portant les noms des sculpteurs français Cousin, Goujon, Francheville, Pilon, Puget. Je pus y admirer un grand nombre de sujets sortis de leur ciseau, et entre les morceaux étrangers, je m'arrêtai longtemps devant deux statues de Michel-Ange et quelques groupes de Canova, créations de génie qui attendent en silence les bravos de la postérité.

Je m'arrachai malgré moi de ce sanctuaire des beaux arts, pour songer à notre retour à Londres.

Le moment de notre départ était arrivé. J'allai faire mes adieux à mes amis de Paris, et le lendemain, 2 octobre, à cinq heures du matin, nous remontions en voiture pour Calais. Nous passâmes par St. Denis, Creil, Clermont, Amiens, Doulens, Aire et St. Omer. Cette nouvelle route me permit de voir une autre partie de la France, des aspects plus variés que ceux de la route d'Abbeville et de Boulogne, quoiqu'elle en soit peu éloignée, et plusieurs villes célèbres dans l'histoire.

Nous laissâmes la route de Beauvais à Pierrefite pour Creil. On nous montra, en passant à Sarcelles, la maison entourée d'arbres qu'avait occupée Volney, et dans le voisinage des fabriques de dentelles et de fils d'or. Au-delà nous vîmes le château d'Ecouen, célèbre sous l'empire par l'école que madame Campan y avait formée pour l'instruction des femmes; celui du comte de Molé; la petite ville de Luzarches qui repose comme dans un vaste bocage sur un terrain légèrement ondulé, couvert de prairies, entrecoupé d'arbres et de ruisseaux ; Chantilly ombragé d'une forêt et dont le château, l'un des plus magnifiques de l'Europe, fut saccagé daus la révolution, et avant d'arriver à Creil, la terre de Verneuil érigée par Henri IV en marquisat en faveur de sa maîtresse, Henriette de Balzac. Creil qui possède une manufacture de fayence fine, est assise sur l'Oise en face d'une île hérissée de ruines, reste d'un vieux château où l'on dit que Charles VI fut enfermé dans l'un de ses accès de folie.

Nous avisâmes plus loin Clermont, situé sur la pente d'une montagne ; nous étions à quinze lieues

de Paris. Le pays que nous parcourions depuis quelque temps est très fertile et renferme tous les genres de culture. On y voit un mélange agréable de prairies, de champs cultivés, de ruisseaux et de bosquets jusqu'à ce qui fut le duché de Fitz-James créé par Louis XIV en faveur du fils naturel deJacques II et d'Arabelle Churchill, sœur de Malborough. On sait que Fitz-James fut l'un des meilleurs généraux de Louis XIV, sous le nom de Berwick, et qu'il fut tué d'un boulet de canon, ce qui fit Villars s'écrier : " J'avais toujours dit que cet homme là était plus heureux que moi."

Nous tombâmes au-delà dans un pays onduleux assez triste, parsemé de buttes crayeuses. Ce n'est qu'en approchant d'Amiens que la fertilité recommence. Là les plaines sont chargées de pommiers et les terres sont cultivées avec un soin qui assure l'abondance. Amiens s'apercoit de loin au bord de la Somme avec sa population de 40,000 âmes, fabriquant des casimirs, de la bonneterie, des savons, des teintures, des huiles de graînes, etc. Les manufactures qui remontent à Colbert employèrent jusqu'à trente mille ouvriers. Cette ville a donné le jour à Voiture, à Rohault, à Gresset, à DuCange et à la belle Gabrielle d'Estrées. Elle a une académie des sciences et des belles lettres et plusieurs institutions de bienfaisance. Elle est décorée de plusieurs places publiques,et possède une promenade ombragée très agréable dans une île formée par les deux bras d'une petite rivière qui se jette dans la Somme. Mais ce qu'il faut encore voir à Amiens, c'est sa cathédrale. " Le monde chrétien, dit Michelet, " contient tous les mondes qui ont précédé ; le tem- " ple chrétien contient tous les temples....Voilà un

" prodigieux entassement, une œuvre d'Encélade.
" Pour soulever ces rocs à quatre, à cinq cents pieds
" dans les airs, les géants ce semble ont sué....
" Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa....Mais non;
" ce n'est pas là une œuvre de géants; ce n'est pas
" un confus amas de choses énormes, une agrégation
" inorganique....Il y a eu là quelque chose de plus
" fort que le bras des Titans.... Quoi donc? le
" souffle de l'esprit. Ce léger souffle qui passa de-
" vant la face de Daniel, emportant les royaumes et
" brisant les empires, c'est lui encore qui a soufflé
" les voûtes, qui a soufflé les tours au ciel? Il a
" pénétré d'une vie puissante et harmonieuse toutes
" les parties de ce grand corps; il a suscité d'un
" grain de sénevé la végétation du prodigieux
" arbre."

L'église d'Amiens est le chef-d'œuvre de Robert de Luzarches et Thomas et Renault de Cormont. Commencée en 1220, elle ne fut achevée que soixante-huit ans après. Elle a 450 pieds de longueur. Les tours sont de hauteur inégale, et le clocher placé au centre de l'édifice s'élève jusqu'à 402 pieds dans les airs à partir du pavé. C'est une flèche dont on admire la légèreté, et qui est appuyée sur les piliers du centre sans toucher à la voute.

Si l'on penêtre dans l'intérieur de l'église on est encore plus étonné de ses dimensions colossales. La nef passe pour un chef-d'œuvre. La voute élevée à 153 pieds de hauteur, repose sur 126 colonnes dont 44 sont détachées. Celles qui séparent les chapelles du chœur retentissent comme une cloche quand on les frappe; on les appelle les *colonnes sonnantes*; l'une d'elles rend un son plus éclatantet plus prolongé que les autres, on l'appelle le *pilier sonore*.

Derrière le chœur, contre le mur, est le fameux *Enfant qui pleure*, chef d'œuvre de sculpture pour lequel des anglais ont offert son poids en argent.

On montre dans la chapelle Saint Jean-Baptiste, la tête de ce Saint apportée de Constantinople en 1206 par Wallon de Sarton, gentilhomme de Picardie. On dit que l'abbé de Marolles s'écria en la baisant : " Dieu soit loué ! c'est la troisième que je vois."

La ville d'Amiens nous rappelle plusieurs souvenirs. Elle fut le siége de l'empire des Francs sous Clodion. Pierre L'Ermite, né dans le voisinage, partit de cette ville en 1096 pour marcher à la tête de la première Croisade, et les rois de France, d'Angleterre, de Bohème, d'Arragon et de Navarre s'y donnèrent rendez-vous pour marcher sur ses traces.

En sortant des murs d'Amiens, nous traversâmes un pays pauvre qui ressemble à un désert. Les villages sont bâtis en terre et couverts en chaume. Petit à petit, cependant, il change d'aspect et devient plus fertile et plus riche. Doulens avec ses 2000 âmes possède d'anciennes fortifications qui en faisaient autrefois l'un des boulevards de la Picardie. Au delà, la route est bordée d'arbres, et l'on aperçoit des bois avant d'arriver à Aire, jolie ville fortifiée sur la Lys, confinant à la Flandre, et renfermant une population de six à sept mille habitants. Plus loin nous arrivâmes à St. Omer, qui en a une de vingt mille, et qui a près d'une lieue de tour. Cette ville arrosée par l'Aas, la Lys et un canal, est en partie bâtie en briques, et possède quelques manufactures. L'un des faubourgs est peuplé de Flamands qui ont conservé leur langue et leurs usages et qui ne s'allient guère qu'entre eux.

Nous vîmes près de la ville d'Ardres, place de

guerre dont la construction remonte au 11e siècle, le fameux *Camp d'or*, où François I et Henri VIII mirent tant de faste dans leur entrevue de 1520, sans qu'il en résultât rien d'avantageux pour personne. Nous n'avions plus que quatre lieues à parcourir pour arriver à Calais, que nous fîmes en ligne droite à travers des champs, des marais, des prairies, et en passant sur un double pont jeté sur deux canaux et sur deux routes qui se croisent. Ce pont a quatre voutes qui figurent en dessous autant de coupoles. Nous nous arretâmes pour regarder cet ouvrage unique en son genre, et qui porte le nom de *Sans Pareil*

Rendus à Calais, nous nous embarquâmes sur un steamer pour Londrès, où nous arrivâmes le lendemain.

De retour en Angleterre, je commençai à penser au Canada. J'avais perdu mon père depuis mon départ, et la santé de ma mère était fort chancellante ; elle me demandait de revenir au printemps, si je voulais la voir encore vivante. Je pris mes mesures pour me rendre à ses vœux. La grande affaire qui retenait M. Viger à Londres, tirait à sa fin. Le gouvernement après une longue investigation allait destituer M. Stuart de ses fonctions. M. Morin l'un des membres de notre chambre d'assemblée, arrivait, il est vrai, avec de nouvelles représentations sur d'autres questions de politique coloniale ; mais comme la solution pouvait s'en faire attendre longtemps, puisque celle de l'affaire de M. Stuart avait mis deux ans à venir, je résolus de retourner à Québec au printemps.

Au commencement de l'hiver nous vîmes arriver plusieurs de nos compatriotes. C'étaient pour la

plupart des marchands passés en Europe pour leurs affaires, comme MM. Masson, W. H. Anderson, Laroque, J. F. Parent, Rodier, DeLagrave, Bernard ; c'était le rédacteur de la *Gazette de Québec* M. Samuel Nelson. Il suffisait que M. Viger fut au Café de Londres pour les engager à venir y planter leurs tentes. Nous nous trouvâmes là, pendant quelque temps,huit à dix Canadiens à la fois, outre le représentant du Haut-Canada, M. McKenzie. En nous comptant nous croyions compter les progrès que faisait notre pays. Nous étions fiers d'être en aussi grand nombre dans un seul hôtel anglais, et nous partions de là pour faire des calculs sur l'avenir que la fortune réserve au Canada et que nous basions sur sa vaste étendue et sur ses grandes formes naturelles. On a beau dire les grandes images agrandissent l'esprit de l'homme, et en agrandissant son esprit elles agrandissent sa destinée.

M. DeLagrave partait pour Paris, d'où il commençait à nous arriver des nouvelles fort tristes de M. Bédard. Plus tard, le 11 mars, M. Berthelot m'écrivait : " M. Bédard est toujours à Paris, et se propose de s'embarquer pour le Canada au commencement du mois prochain. Sa santé a été faible, et j'ai été du nombre de ceux qui lui ont conseillé de ne pas se hazarder sur la mer dans une saison aussi orageuse que celle-ci." Le 24, M. DeLagrave m'apportait une lettre qui contenait ces mots :

" Il ne me reste que le temps de vous dire que ce pauvre Isidore Bédard avec qui j'ai dîné il y a aujourd'hui quinze jours, est tombé le soir même très malade d'un renouvellement de son crachement de sang. Il a été dangereusement malade depuis ce temps ; mais il est mieux, et les médecins m'as-

surent qu'il sera capable de s'embarquer au commencement de juin prochain pour le Canada."

C'était une illusion. Il eut, il est vrai, vers le commencement du mois d'avril quelque mieux, et on espérait qu'il pourrait bientôt supporter la voiture pour se rendre dans une maison de santé ; mais cela dura guère. Il languit quelque temps encore, et finit par succomber à une maladie de poitrine sans avoir la consolation de revoir sa patrie.

M. Bédard, dont la vie était tranchée si soudainement, avait le plus bel avenir devant lui. Comme je l'ai dit, la réputation du père était pour le fils une recommandation toute spéciale auprès de ses compatriotes. Des talents, ajoutés à cela, pouvaient le mener loin s'il montrait le caractère et la consistance qui conviennent à un homme appelé à jouer un rôle dans la politique de son pays. Il joignait à ces avantages une élocution facile et une voix mâle et agréable qui le faisaient déjà rechercher dans les assemblées publiques.

Tout cela s'enfouit pour jamais dans la tombe sur une terre étrangère. Les délices et les tentations de l'Europe avaient ouvert sous les pas du jeune Canadien un abîme qu'il n'avait pu éviter, et dans lequel il s'était précipité avec toute l'ardeur d'un tempérament fougueux qui s'abandonne à ses passions.

Le voyage qui devait former le plus bel épisode de sa vie, était ainsi devenu la cause de sa perte.

La nouvelle de la mort prochaine de cet ami me parvint pendant que je faisais mes préparatifs pour aller m'embarquer à Liverpool, et me rafermit encore dans mon dessein en me rappelant plus vivement la situation précaire de ma pauvre mère, qui

ne devait pas survivre bien longtemps à mon retour. J'avais introduit M. Derivas à M. Viger, qui le prit pour me remplacer dans son secrétariat, et le 29 avril 1833 je partais de Londres au grand galop pour arriver le soir même à Bermingham, après avoir traversé un pays supérieurement cultivé, parsemé de bourgs et de villages avec ça et là deux ou trois villes qui, par contraste, m'avaient paru fort sales, Coventry surtout, batie sur le penchant d'une petite colline.

J'employai quelques heures à percourir les rues de Bermingham. C'était la première grande ville manufacturière que je voyais ; quel spectacle ! Une population sale et déguenillée jetait une teinte lugubre sur les rues, qui m'en aurait fait abhorrer le séjour. Mais Bermingham est depuis longtemps célèbre par l'habileté de ses ouvriers à travailler le fer. Elle avait déjà fait beaucoup de progrès, et elle en a encore fait plus depuis. Elle possédait plusieurs beaux édifices, des places publiques, des rues élargies, des maisons magnifiques malgré l'inégalité du sol qui sur différents points rendait le travail difficile. Comme la plupart des villes manufacturières, Bermingham renferme une population irritable et turbulente. En 1791, il s'y éleva une émeute terrible à l'occasion de la célébration de la révolution française. Les émeutiers restèrent maîtres de la ville pendant trois jours, événement qui décida probablement plusieurs membres du parlement à déclarer la guerre à cette révolution qui commençait à effrayer partout les rois et l'aristocratie. Bermingham fabriqua jusqu'à six mille armements de soldats par semaine ; ce qui fit bientôt oublier les droits du peuple.

Bermingham a quelques sociétés littéraires ou scientifiques, une école de médecine, des banques, des théâtres. Le sol des campagnes voisines est stérile ; mais malgré la pauvreté de la masse de ses habitants, la ville est une des plus riches de l'Angleterre. Pourquoi une ville si riche a-t-elle des habitants si pauvres ? C'est que le travail d'un homme isolé ne rapporte presque rien et que le travail de la masse est d'une valeur immense, mais pour la nation seule et quelques individus.

L'heure du départ étant arrivée, je remontai en voiture pour Manchester, où nous arrivâmes au bout de quelques heures. Quelle population encore à Manchester ! Près de 200,000 âmes dont les trois quarts n'ont rien, que leur malpropreté et leurs haillons, et cependant Manchester, comme Bermingham, passe pour une des villes les plus opulentes du royaume. Elle est bâtie sur un terrain qui s'élève légèrement en amphithéâtre sur les bords de l'Irk, du Medlock et de l'Irwell, petits filets d'eau qui roulent des flots d'or pour les manufactures, dont on aperçoit de loin les hautes cheminées de briques au milieu des nuages de fumée qui s'élèvent de toutes parts dans les airs. En entrant dans l'ancienne partie de la ville, on trouve des maisons petites, des rues étroites et sales ; mais dans les faubourgs d'Ardwick Green et de Salford Crescent les rues et les maisons sont belles, dans le dernier surtout jeté sur une butte qui lui donne de l'espace et de l'air.

Les édifices publics sont en petit nombre et assez médiocres. Cependant l'Hôtel-de-Ville, l'Institution royale et l'*Infirmary* méritent d'être remarqués. Il y a aussi des théâtres, une salle de concert, des

hôpitaux. Dès le règne d'Elizabeth cette ville était déjà célèbre par son commerce et ses manufactures. Elle fabrique des draps, des cotons, etc., et a su utiliser les machines inventées par les Arkwright, les Watt et autres, dont le génie a tant contribué à la richesse de l'Angleterre.

Après avoir parcouru la ville, visité ses principaux monuments et entrevu les campagnes voisines, je me remis en route, le 1 mai, par le chemin de fer ouvert en 1830, et qui conduit à Liverpool, où j'arrivai quelques heures après. Tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'un chemin de fer ; mais à cette époque c'était encore une grande nouveauté, puisque celui dont je parle était le premier construit en Europe. C'est un magnifique monument, digne en tout de la richesse du pays. On avait été obligé de percer une colline sous Liverpool même, pour y pratiquer un passage souterrain à double voie de près de sept mille pieds de longueur, se terminant au Bassin de la Reine dans le port.

J'avais chargé quelqu'un à Liverpool de me retenir un passage à bord d'un vaisseau allant en droite ligne à Québec ; mais en arrivant, je m'apercus que les renseignements qu'on m'avait donnés n'étaient pas exacts. Je dus en chercher un moi-même, et je finis par m'arranger avec le capitaine du Boyne qui partait dans quelques jours. Ce délai qui me contrariait un peu, me permit d'étudier plus parfaitement Liverpool et ses environs. Je quittai mon hôtel pour aller en chambre garnie dans une jolie maison de *Upper Pitt Street*, près du cimetière St. Jacques, lieu charmant qui sert de promenade comme le père Lachaise. Ce cimetière placé dans une carrière, est borné d'un côté par un banc de rocher à

face unie, et un peu incliné en arrière, dans lequel deux ou trois rangées de cellules à porte bronzée sont creusées pour recevoir des tombeaux. Le reste du cimetière est garnie d'arbres, d'allées, de pièces de gazon et de fleurs au milieu desquels s'élèvent de nombreux monuments funèbres.

A côté du cimetière est la promenade St. Jacques, d'où la vue s'étend sur la rade et sur la rive opposée. Quelques batteries hérissent la plage pour défendre le havre et la ville.

La ville de Liverpool, bâtie sur la rivière Mersey, près de la mer, pouvait avoir alors une population de 150,000 âmes. En 1565, on n'y comptait que 138 tenanciers. Il y a quelques beaux édifices. La Bourse et la Douane que l'on bâtissait dans le moment, devaient être des monuments dignes de la nation. La Douane me paraissait déjà plus belle que celle de Londres, et la Bourse passe aujourd'hui pour le plus bel édifice de Liverpool ; elle coûte £80,000. Elle occupe les trois côtés d'un carré dont l'Hôtel de ville occupe le quatrième ; carré orné d'une belle statue de Nelson par Bullock.

Mais ce qui intéresse surtout les étrangers à Liverpool, ce sont ses magnifiques bassins, qui ont plus d'une lieue de circonférence, et qui sont avec le reste du port remplis de navires de toutes les nations, entre lesquels ceux de l'Amérique et des Iles occupent une grande place.

Pendant que j'attendais le départ de mon vaisseau, j'allai visiter une des plus curieuses villes de l'Angleterre, Chester, située sur les confins du pays de Galles.

Cette ville en face de la rivière Dee que l'on traverse par un pont attribué aux Normands, a été fondée, à ce qu'il parait, par les Romains sous Jules César, et servit de station à la 20e légion. Les Romains l'abandonnèrent avec le reste de l'Angleterre après l'avoir possèdée près de 400 ans.

La première mention qui en est faite après l'arrivée des Bretons, remonte à l'an 607. Les Bretons et les Gaulois se la disputèrent, et a prirent et reprirent plusieurs fois avant l'arrivée des Normands.

Il existe une tradition qu'après la bataille de Hastings, le roi vaincu, Harold, n'étant que blessé, se retira à Chester où il aurait passé le reste de ses jours dans la pénitence, caché dans une cellule creusée au fond du cimetière de l'église St. Jean. Mais l'histoire rapporte que "le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts, au pied de leur étendard." Le corps "du roi Harold, demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appellée Ghitha surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait disent les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Mais le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre sépulture que le sable du rivage. Il s'adoucit pourtant, si l'on en croit une vieille tradition, en faveur des religieux de Waltham, abbaye que de son vivant, Harold avait fondée et enrichie. Deux moines Saxons, Osgod et Ailrik, députés par l'abbé de Waltham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église, les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps

dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adresserent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait la Belle au cou-de-Cigne. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Le comté de Chester devint l'apanage de Hugue, neveu du Conquérant. Plus tard il fut réuni à la Couronne. Dans les guerres de la révolution, la ville de Chester fut prise et reprise. Charles I s'y réfugia pour soutenir la lutte contre les Républicains, et il fut témoin de la tour du Phénix, de la défaite de son armée à Rowton Health, le 27 septembre 1643.

Ce n'est pas par la beauté, mais par l'antiquité de ses édifices et par ses souvenirs et ses ruines que cette ville nous intéresse. Elle est en forme de carré long, ceinte de murailles qui ont près d'un mille trois quarts d'étendue. Ces murailles flanquées de tours rondes, quarrées, semi-circulaires, et qui servent maintenant de promenades agréables, existaient déjà dans le dixième siècle. La Citadelle fut bâtie par les Normands.

Quatre portes donnent entrée dans la ville par deux rues qui la traversent à angle droit, suivant le plan des fortifications romaines. Des maisons de toutes grandeurs bordent ces rues depuis la hûte en bois du moyen-âge jusqu'aux maisons plus élégantes du style moderne. On voit dans Bridge Street, les

restes d'un de ces bains à la vapeur qui faisaient les délices des Romains. La construction de l'église de Ste. Brigite remonte au prince Saxon Offa, dans le huitième siècle. Dans une ou deux rues le trottoir consiste en une galerie grossière pratiquée dans les maisons même, à quelques pieds au-dessus du sol. Partout la ville nous offre les débris des siècles passés. Les monastères étaient nombreux à Chester comme dans le reste du pays; toutes les vieilles églises en sont des restes. C'étaient les Carmélites blancs, les moines de St. Werburgh, des Bénédictins normands, etc. L'on suppose que l'église de St. Pierre occupe l'emplacement du prétoire romain. L'on trouve plusieurs maisons décorées de sculptures antiques ou d'ornements grotesques. L'église de St. Jean est un très beau reste d'architecture saxonne; mais la cathédrale est le plus beau monument de la ville. Elle dépendait de l'abbaye de St. Werburgh. On ignore l'époque de sa fondation.

Chester qui s'ocuppe peu de commerce, jouit malgré ses dix à douze différentes religions, d'une tranquillité profonde qui lui permet de se livrer au culte de ses nombreux souvenirs.

On aperçoit de Chester les montagnes du pays de Galles, et le roc isolé de Beeston, le front ceint de son vieux château gothique. Assis sur une des tours de la ville, je promenais mes regards tantôt sur ces monts lointains où s'était réfugiée l'ancienne nationalité celtique, tantôt sur les monuments de la ville, qui avaient pour moi l'attrait des vieux souvenirs, quand je pensais aux peuples qui les avaient élevés, aux différentes nationalités qui leur avaient imprimé leur cachet, à ces

Romains, à ces Angles, à ces Bretons et surtout à ces Normands qui ont laissé partout où ils ont passé un nom embelli par la poésie du moyen âge.

Je repris le chemin de Liverpool, en disant un dernier adieu à ces débris du passé qui jonchent partout le sol de la vieille Europe jusque dans ses extrémités les plus detournées et les plus sauvages.

Le moment de mettre à la voile arrivait. Je fis porter mes malles à bord, et je choisis la cabine où j'allais encore tant de fois m'endormir au gémissement sourd des vagues glissant sur la carène du vaisseau à quelques pouces seulement de mon oreille. Nous sortîmes du port de Liverpool, le 10 mai, comptant sur une traversée rapide et un ciel favorable ; mais rien n'est plus incertain queles vents. Il y avait à peine trois ou quatre jours que nous étions en route, lorsque nous commençâmes à éprouver des bourasques qui nous fit regarder à notre pont et à notre mâture, comme un soldat regarde à ses pieds et à ses armes lorsqu'il va entendre sonner la charge. Des vents de tempête plus constants et presque toujours contraires succèdant à ces premiers caprices, soulevèrent enfin complètement les flots. Toutes les voiles hautes avaient déjà été serrées et tous les ris pris dans les voiles basses. Nous étions lancés sur la cîme des vagues, puis précipités dans les gorges profondes qui les séparaient. Notre vaisseau battu par la mer qui jaillissait jusqu'au haut de nos voiles et roulait ensuite sur le pont, semblait une frèle nacelle sur cet océan tumultueux. La tempête dura deux ou trois jours avec fureur, au bout desquels elle s'apaisa graduellement. Mais le calme qui la suivit ne dura guère. Des coups de vent qui obligeaient nos matelots de monter dans

les mats à tout instant, nous retinrent, je ne sais combien de jours, vers le milieu de l'Atlantique à courir des bordées tantôt à droite, tantôt à gauche. L'ennui me prenait au milieu de cette orageuse immobilité. L'image du Canada m'apparaissait comme ces mirages trompeurs qui flattent les regards du voyageur au milieu du désert. Je voyais la fortune, l'avenir, le bonheur au-delà des mers, dans cette sauvage contrée où l'espérance avait autrefois conduit mes ancêtres ; vain songe que les événements se sont plus ensuite à démentir en détail.

Cependant pour surcroit de désagrément le froid vint s'ajouter aux bourasques ; l'océan se couvrait de ces immenses bancs de glace qui descendent des hautes régions du nord. Nous fûmes plus de dix autres longues journées au milieu de ces géants hyperboréens, tantôt en calme, tantôt en forte brise qui faisait écumer la mer. Mais le spectacle était souvent grandiose. Les glaces qui hérissaient l'Océan, semblaient tantôt une côte à fleur d'eau, tantôt une haute montagne ; elles paraissaient ici comme des pointes de rocher, là comme des murailles à crénaux. Quelque fois une glace isolée s'élevait dans les airs comme une tour. Ces formes diverses et gigantesques étaient très curieuses à voir, surtout lorsque le soleil les dorait de ses rayons. Il y avait de ces masses qui devaient avoir plus de trois cent spieds d'épaisseur, puisque la partie qu'on voyait au-dessus de l'eau avait plus de cent pieds de hauteur. A l'aide de la longue-vue, et quelque fois à l'œil nu lorsque nous étions assez près, nous voyions l'eau se précipiter de la cîme de ces masses immobiles, qui ressemblaient à d'immenses rochers de quartz, et former des cascades en tombant dans la mer.

Enfin nous atteignîmes les Bancs de Terreneuve, et quelques jours après nous traversions le Golfe et nous entrions dans le fleuve Saint-Laurent. Il y avait plus de quarante jours que nous avions quitté l'Angleterre. Le vent cependant nous était toujours contraire, et nous ne pûmes jeter l'ancre devant Québec que le 30 juin, ou cinquante jours après notre départ de Liverpool. Mais rien ne s'oublie si vîte que les désagréments de la mer.

Maintenant je dois remercier le lecteur pour l'attention qu'il a prêtée à ce qui n'est, comme il a pu le reconnaître dès le commencement, qu'un résumé fort succinct, et partant fort aride des principales choses que j'ai vues dans les deux ans que j'ai passés en Angleterre et en France. En effet, je n'avais jamais songé à publier mes impressions de voyages; je n'avais pris que quelques notes fort brèves en courant sur la route pour me servir de mémoire. Lorsque les propriétaires du *Journal de Québec* me parlèrent pour la première fois de les donner au public, j'eus quelque peine à m'y résoudre. Il y avait déjà plus de vingt ans que j'étais revenu de l'Europe, et lorsque j'avais fait ce voyage j'étais bien jeune encore. Je consentis néanmoins à la fin, et il fut convenu que la relation ne dépasserait guère deux cents pages in-8° d'impression, preuve de sa brièveté.

Au reste, c'est avec un plaisir mêlé de tristesse que je suis revenu sur des jours déjà loin de moi, et qui apportaient tant de jouissances à mon esprit avide de nouveautés, lorsque je touchais de mes mains les anciens monuments de la vieille Europe, ces monuments qui marquent sur son sol les progrès de cette haute civilisation à laquelle l'Amérique

doit tout ce qu'elle est, et qui a fait d'un vaste continent couvert de forêts et d'animaux sauvages, dans trois siècles à peine, l'une des plus belles et des plus riches contrées de l'univers.

Le Canada cependant m'offrit bien vîte une grande ombre dans ce brillant tableau du Nouveau Monde. Je venais de passer deux ans au milieu de deux nations puissantes et indépendantes, dont les habitants ont oublié depuis longtemps les désignations si amères de vainqueurs et de vaincus. Même en Irlande, depuis que le parlement venal de cette contrée a cessé d'exister dans le dernier siècle, ces désignations sont tombées en désuétude. En Canada, au contraire, je trouvais deux peuples distincts encore debout, face à face, en guerre ouverte et en proie à des passions qui paraissaient bien nobles chez certaines gens, mais que l'avenir devait dépouiller de ce prestige si funeste à la foule ignorante qui s'abandonnait follement à leurs déclamations intéressées et mensongères.

Oui, lorsque je pensais à ces grandes nationalités indépendantes, française et anglaise, dont j'avais admiré l'éclat à Londres et à Paris, la situation du Canada français m'attristait profondément.

Ah ! si j'avais été la cause par mes discours comme tant d'agitateurs, de l'union du Canada anglais au Canada français, union proclamée pour faire disparaître la race vaincue sous les flots d'une majorité écrasante, je serais resté indomptable comme celui qui prononçait ces fières paroles, le satan de Milton : « Si tu es celui qu'une mutuelle ligue, qu'une seule pensée, qu'un même conseil, qu'une semblable espérance, qu'un péril égal dans une entreprise glorieuse, unirent jadis avec moi et qu'un

malheur égal unit à présent dans une égale ruine, tu vois de quelle hauteur, dans quel abîme, nous sommes tombés.....Toutefois, je ne me répens point, je ne change point ; rien (quoique changé dans mon éclat extérieur) ne changera cet esprit fixe, ce haut dédain.....

« Qu'importe la perte du champ de bataille : tout n'est pas perdu. Une volonté insurmontable, l'étude de la vengeance, une haine immortelle, un courage qui ne cédera, ni ne se soumettra jamais, qu'est-ce autre chose que n'être pas subjugué ? Cette gloire, jamais sa colère ou sa puissance ne me l'extorquera. Je ne me courberai point. Je ne demanderai point grâce d'un genou suppliant ; je ne déifierai point son pouvoir qui par la terreur de ce bras a si récemment douté de son empire. Cela serait bas en effet ! cela serait une honte et une ignominie au-dessous même de notre chute ! »

FIN.

ERRATA.

Page 6, lignes 20 et 21 : ....s'offrirait d'accomplir....et d'aller...*lisez :* s'offrirait pour accomplir...et aller...
« 102, lignes 21 et 22 : ....leur soubassement percé... supporte.....*lisez :* leurs soubassements percés..... supportent....
« 104, ligne 13 : ....et où....*lisez* : et dont.....
« 156, ligne 7 : ....enfin décidèrent....*lisez :* ont enfin décidé....
« 217, ligne 23 : après les mots .....d'où sortent.... *ajoutez :* comme je viens de le dire,...

SOMMAIRES.

I.—L'auteur s'embarque à Québec pour Londres.—Le fleuve Saint-Laurent.—Le golfe.—Bancs de Terreneuve.—Passe-temps dans la traverse.—Une tempête.—Arrivée sur les côtes d'Angleterre.—Entrée dans la Tamise.—L'auteur débarque à Gravesend.—Il se rend à Londres en steamer.—Situation et statistique de cette ville.—Première promenade dans la capitale ; ses rues, ses monuments.—Whitehall.—Eglise de Wesminster.—Parlement.—Rue et parc du Régent.—Théâtres.—Mad. Vestris et Liston.—Visite à M. Viger.—MM. les abbés Desjardins et de la Porte.—La Cité.—Eglise de Saint-Paul.—La Bourse.—La Banque d'Angleterre.—Le Bureau des postes.—La Douane.—Les ponts de Londres.—Sommerset House.—Guildhall ; l'organisation municipale.

II.—Carleton-Place.—Colonne du duc de York.—Les Clubs.—Le Palais de Buckingham.—Monument du duc de Wellington.—Les *Squares*.—Quartier des Juifs.—La Tour.—Le Musée de Londres.—La Bibliothèque National.e—La Gallerie de Peintures.—*Christ-Hospital*—Education en Angleterre.—L'Université ; Colléges et Ecoles.—Organisation sociale et politique du royaume.—La constitution.—Son origine.

III.—Mon départ pour Paris :—Rochester, Cantorbury, Douvres, Calais, Boulogne, Montreuil, Abbeville, Beauvais, Beaumont-sur-Oise, Saint-Denis,—Paris.—Hôtel Voltaire.—Fêtes de juillet.—Le Louvre, le Carrousel, les Tuilleries et les jardins ; la Place de la Concorde et les monuments qui l'environnent ; la Magdeleine, la Chambre des députés, l'Hôtel des Invalides, la Place Vendôme et sa colonne.—Le Dr. McLaughlin.—l'Odéon.—Population de Paris.—Ses anciens Monuments.—Son Histoire.—Révolution de juillet.—La Nouvelle Constitution.—M. Isidore Lebrun.—Notre-Dame, le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, la Place Dauphine.—Le Supplice des Templiers.

IV.—Institut et les sociétés savantes de Paris.—Bibliothèque.—M. Paulin—Guérin.—La Magdeleine ; le Jardin des Plantes.—L'Hôtel-de-Ville ; organisation municipale.—La place du Châtelet.—Le Marché des Innocents.—Les Boulevards.—*Napoléon* au théâtre de la porte Saint-Martin.—Les salons de Paris.—Saint-Germain-en-Laye.—M. Desormaux-Marmet.—Le Palais-Royal ; Saint-Roch.—Le Théâtre français ; Melle. Mars.—L'Ecole militaire ; le Panthéon ; le Luxembourg ; la place de la Bastille ; la place Royale ; le Cimetière du père Lachaise ; Versailles.—Observations générales : agriculture, commerce et population de la France.—Les Catacombes.—Départ de Paris.

V.—Mon retour à Londres.—Les bassins et les quais de cette ville.—Le *Tunnel*.—Lambeth ; Greenwich ; Chelsea.—Je deviens secrétaire de M. Viger.—Temples catholiques, hébreux, quakers.—Café de Londres.—M. Palsgrave.—Je me fixe dans Cecil Street.—Rejet du bill de réforme.—Immense sensation dans la ville.—Une discussion.—Lord Brougham ; Hume ; Roebuck ; McGregor.—Mœurs de la société anglaise.—Meyerbeer et *Robert le Diable*.—Mme. Cinti-Damoreau, Nourit, etc.—Paganini.—Je suis nommé membre de la Société littéraire des amis de la Pologne.—Le Dr. Schirma ; Thomas Campbell ; le prince Czartoriski ; le général Pac ; Niemcewiez ; O'Connell, etc.—La cause polonaise abandonnée de l'Europe en 1830 comme elle l'avait été de Napoléon en 1812.—M. Isidore Bedard.—M. W. L. McKenzie.

VI.—Second voyage à Paris.—Je pars avec M. Viger et M. McGregor ; nous prenons la route du Hâvre.—Windsor ; Southampton ; Portsmouth.—La *Victory*.—Mort de Nelson.—L'île de Wight.—Le Hâvre-de-Grâce.—La Normandie.—Yvetôt.—La vallée de Barentin.—Rouen.—Jeanne d'Arc.—Les bords de la Seine.—Arrivée à Paris.—M. Berthelot.—M. Lebrun ; mon origine normande.—St. Denis ; Montmorency ; J. J. Rousseau et Tournefort.—La chapelle de Louis XVI.—Vincennes et le duc d'Enghien.—St. Maur ; Charenton.—La galerie du Louvre.—Départ de Paris.—Beauvais ; Chantilly, etc.—Apparence du pays.—Amiens ; sa cathédrale.—Le Camp d'or.—Retour à Londres.—Arrivée de plusieurs Canadiens.—Je me décide à revenir en Canada.—Mort de M. Bédard.—Je pars de Londres.—Bermingham ; Coventry ; Manchester et son chemin de fer ; Liverpool.—Excursion à Chester ; curiosités de cette ancienne ville.—Départ de Liverpool ; longue et orageuse traversée.—Je rentre à Québec après deux ans d'absence.

Ce volume m'a été donné par M. Jameau le jour-même de sa publication.

Quelques jours plus tard, mécontent des négligences de style qu'il avait remarquées, ainsi que des fautes d'impression il se décida à supprimer l'édition.

M. Alfred Jameau m'a dit que l'édition avait été complètement détruite